



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

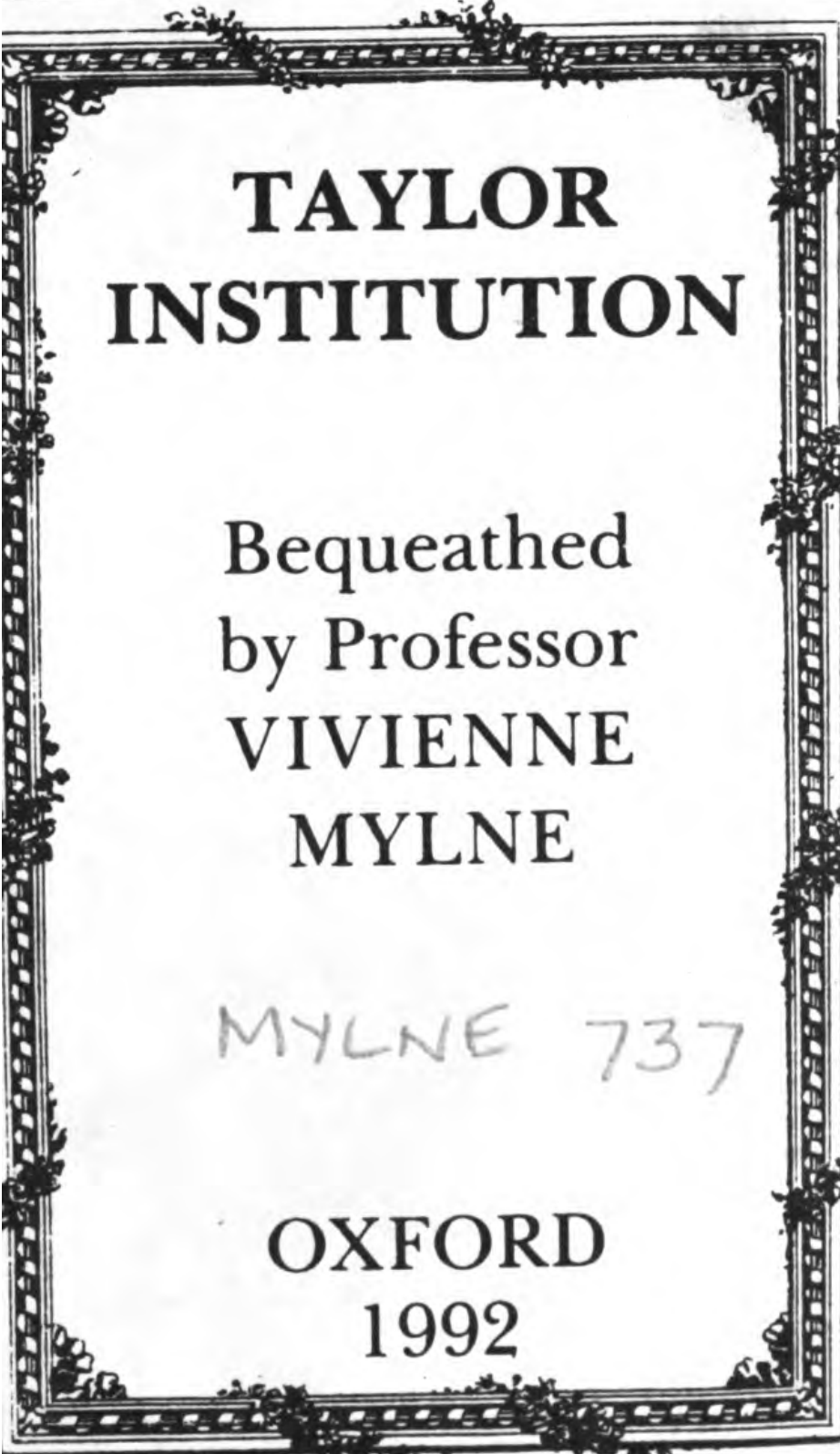
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 737

**OXFORD
1992**



£ 3.50

CW

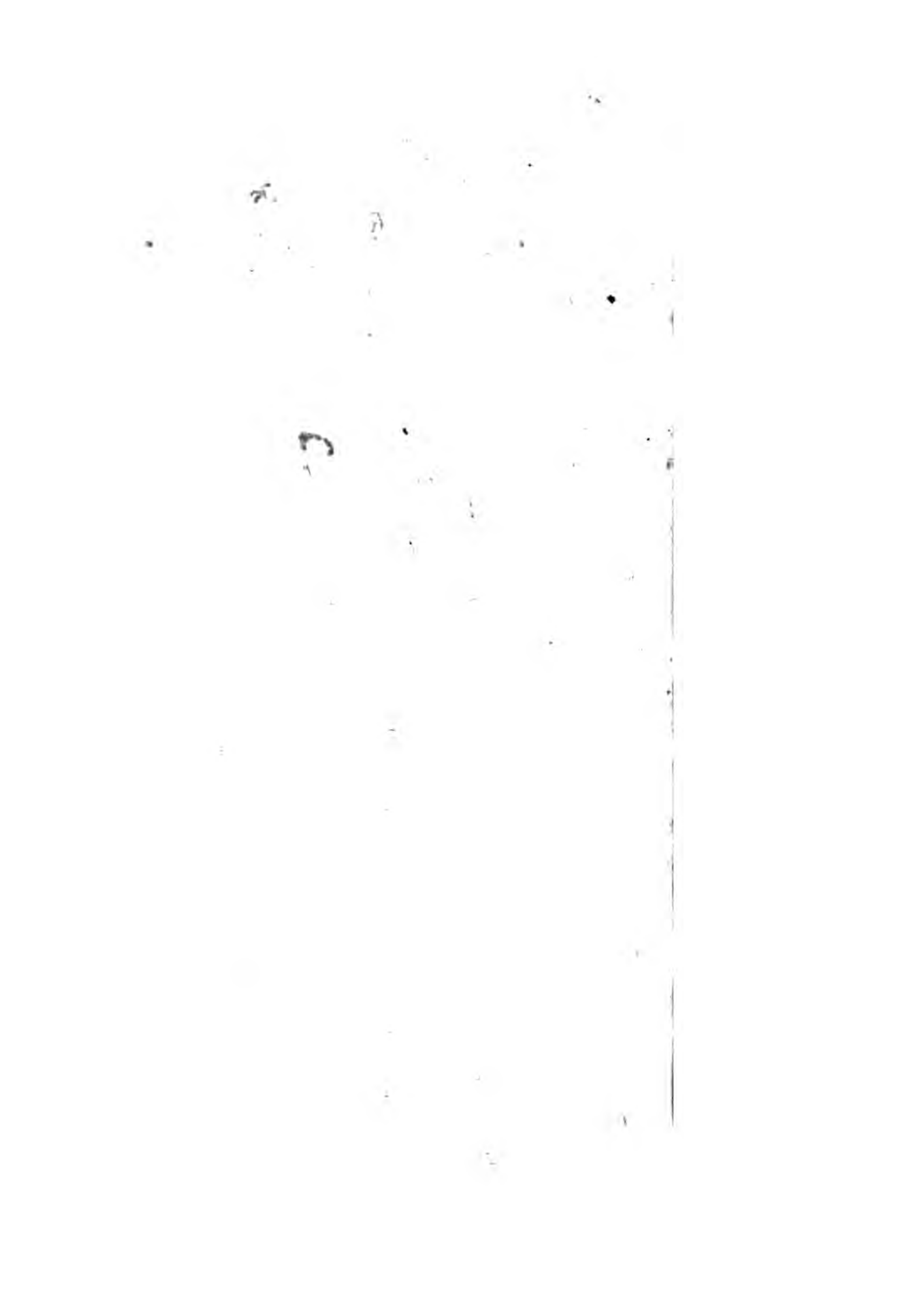
10

A. K. B.

from.

1. K. B.

10/10/19



COLLECTION

PRÉCIEUSE

DES LETTRES

ET ÉPITRES

D'HÉLOÏSE

ET

D'ABEILARD.

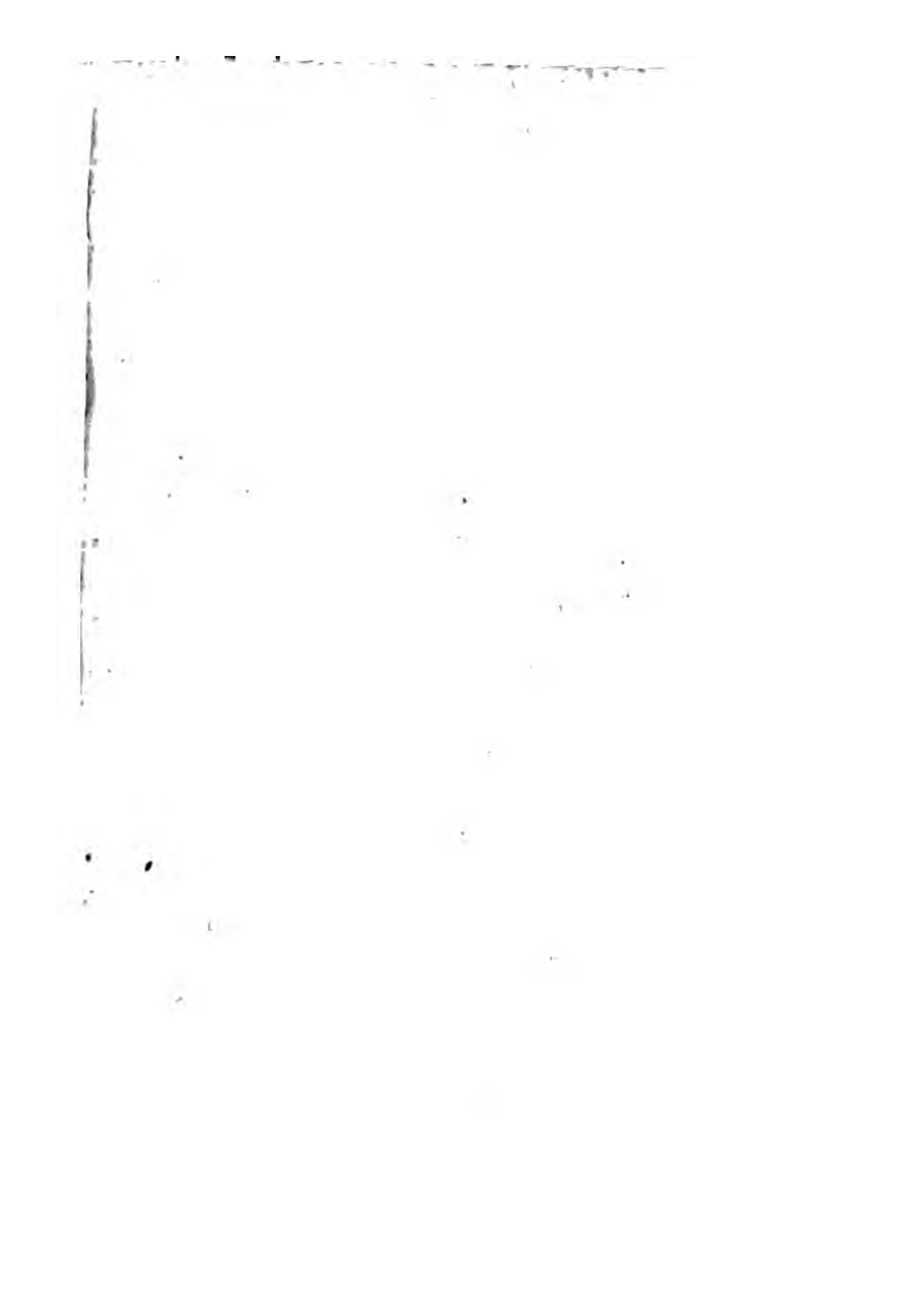
NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

THE
MAY 19 1900
MAY 19 1900
MAY 19 1900
MAY 19 1900
MAY 19 1900

11

THE
MAY 19 1900
MAY 19 1900
MAY 19 1900
MAY 19 1900
MAY 19 1900





*Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois ;
Ames sens mutinés ose imposer les loix :
Tu tiras du chaos le Monde et la lumière ;
Hé bien, il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour ;
Il faut dans Heloise anéantir l'amour.*

LETTRÉS
ET ÉPITRES

AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE

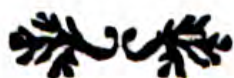
ET
D'ABEILARD;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée

PAR MONSIEUR A. C. C**.

TOME SECOND.



AU PARACLET;

Et à PARIS,

Chez GAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXXI.





A V I S

SUR LA LETTRE SUIVANTE.

LE reproche mérité que nous ont fait jusqu'à présent plusieurs Gens de Lettres d'avoir toujours omis, dans les différentes Editions de l'excellente Epître d'Héloïse, par M. Colardeau, la Lettre originale de M. Pope, Lettre d'autant plus intéressante, que c'est à elle à qui la Littérature est redevable des différentes Epîtres en Vers qui ont paru depuis dix-huit à vingt ans, nous engage aujourd'hui à l'insérer dans la Collection précieuse que nous offrons au Public, persuadé qu'il la lira avec autant d'avidité que les Epîtres qui la suivent. Cette Lettre est un chef-d'œuvre d'expressions tendres, de sentimens vifs & passionnés; on y verra avec quel feu, quelle énergie, l'Auteur Anglois y fait parler la sensible Héloïse. C'est une amante désolée; une femme privée de ce qu'elle a de plus cher, qui n'existe plus que pour l'ombre d'un homme qu'elle aime toujours avec encore plus d'ardeur; qui peint ses tourmens excessifs & qui sont sans remède; que la douleur, la tendresse accablent & qui lui font oublier, dans ces momens de délire, le Dieu qu'elle sert, le Cloître qui la renferme, l'Univers, & même jusqu'à elle.

AVANT-PROPOS.

*A*BEILARD & HÉLOÏSE vivoient dans le douzième siècle. Ces deux personnes furent les plus distinguées de leur tems, par les lumières de leur esprit & les grâces de leur figure ; mais rien ne les rendit plus célèbres que leur passion infortunée. Après une longue suite de malheurs, ils se retirèrent chacun dans un Couvent séparé, & y consacrent le reste de leurs jours au devoir de la Religion.

Ce fut quelque tems après leur séparation, qu'une lettre d'Abeilard, adressée à un ami, & qui contenoit l'histoire de ses malheurs, tomba entre les mains d'Héloïse. Cet écrit réveilla toute sa tendresse, & occasionna ces fameuses lettres qui peignent si vivement le combat de la Nature & de la Grâce, celle-ci en est imitée & tirée en partie.



LETTRE

AMOUREUSE

D'HÉLOÏSE

A ABEILARD;

Traduite de l'Anglois de POPE.

DANS cette solitude paisible, séjour où la Contemplation tourne constamment ses regards vers le Ciel, lieu où règne un silence si profond, quels mouvemens troublent la tranquillité de mon âme? Pourquoi mes pensées s'égarer-elles au-delà de cette retraite sacrée? Pourquoi mon cœur ressent-il des feux si longtems oubliés? Quoi! aimerois-je encore?

Oui, cette Lettre vient de lui; c'est le nom d'Abeilard qu'Héloïse doit baiser encore une fois. Nom cher & fatal! je ne veux plus te prononcer. Ne passe plus ces lèvres que la Religion a consacrée au si-

4 LETTRE D'HÉLOÏSE

lence. Reste à jamais renfermé dans mon cœur, où l'idée trop chérie d'Abailard est mêlée avec celle de Dieu.

Que ma main s'arrête, & ne trace pas ce nom.... mais je viens de l'écrire.... C'est à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuse Héloïse a recours aux larmes & à la prière : son cœur commande sans cesse, & sa main obéit toujours.

O murs ! dont la sombre enceinte renferme des tourmens volontaires, & retentit de soupirs poussés par la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont usé ; cavernes hérissées d'épines ; autels où les Vierges au teint pâle veillent sans cesse ; statues des Saints, qui ont appris à se vaincre eux-mêmes, votre vue & mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous ! En vain le Ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature, toujours rébelle, occupe la moitié de mon cœur ; mes prières, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre ni même affaiblir le feu qui me dévore.

Si-tôt que ma main tremblante eût ouvert ta lettre, o mon cher Abailard ! ton nom s'offrit d'abord à mes regards, réveilla en moi le sentiment de tous mes

malheurs : Nom toujours triste, toujours chéri, & que je ne puis prononcer sans pousser des soupirs, & verser des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, sûre que quelqu'infortune le suivra de près. Mes yeux baignés de pleurs parcourent ta lettre de ligne en ligne, & n'apperçoivent jusqu'au bout qu'une longue suite de malheurs. . . Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre; tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus cruel chagrin; enfin perdue dans l'obscur solitude d'un Couvent, où l'austère Religion doit éteindre la flâme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour & la gloire.

Ecris-moi cependant, cher Abeilard, écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore : que j'unisse mes douleurs aux tiennes, & que je te rende soupirs pour soupirs; cette ressource ne peut m'être ôtée, ni par la fortune, ni par nos ennemis; & mon Abeilard seroit-il plus cruel qu'eux?

Mes larmes sont à moi, & je ne les ménagerai pas, je donnerai à l'amour celles que j'aurois versées dans la prière. Ces tristes yeux n'ont rien de mieux à faire... Lire & pleurer sera leur occupation éter-

6 LETTRE D'HÉLOÏSE

nelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triste consolation; fais plus encore, rejette-les toutes sur moi.

Le Ciel n'inspira d'abord l'invention des lettres que pour le soulagement des malheureux, pour quelqu'amant banni, ou pour une amante captive. Elles vivent, parlent & expriment ce que l'amour a de plus tendre; par leur moyen, les desirs d'un jeune cœur se communiquent sans crainte: l'âme se déploie tout entière aux yeux de l'objet aimé; l'absence est trompée; franchissant la distance des lieux, un soupir passe de l'Inde jusqu'au Pôle.

Tu sçais avec quelle innocence j'allai d'abord au-devant de ton amour, qui se déguisoit sous le nom d'amitié: mon imagination te prêtoit une forme Angélique, tes yeux brilloient d'une flâme douce, pareille à un rayon céleste. Croyant pouvoir t'admirer sans crainte, je t'aimois sans remords. Quand tu chantois les louanges du Seigneur, les Cieux me sembloient attentifs aux accens de ta voix; & lorsque tu annonçois les vérités divines, elles me paroissoient s'embellir en passant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de

persuader , quand tu les donnois ! tu m'enseignas trop aisément qu'aimer n'étoit pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens , & ne souhaitai plus de voir Ange , celui que j'aimois comme homme. Je ne vis plus que dans un sombre éloignement la félicité des Esprits célestes , & je cessai de leur envier le Ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois , hélas ! ai-je dit en moi-même , lorsque mes parens me pressoient de choisir un époux : Je tiens pour cruelles toutes les loix que l'Amour n'a point dictées ! l'Amour aussi libre qu'un habitant de l'air , à la vue des liens de l'hymen , étend ses ailes légères & s'envole à l'instant. Que les richesses & les honneurs comblent les desirs de celle qui consent à porter le joug du mariage : que son nom soit respecté & sa réputation sacrée , j'y consens. Toutes ces apparences de bonheur s'évanouissent devant une véritable passion ! Réputation , richesses , honneurs , qu'êtes-vous en comparaison de l'amour ? Ce Dieu jaloux , se voyant dédaigné , inspire par vengeance des passions inquiètes aux mortels qui profanent

8 LETTRE D'HÉLOÏSE

les feux , en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je verrois tomber à mes pieds le Maître du monde, qu'il m'offriroit son trône & l'Univers, je mépriserois ses présents. Je ne voudrois pas être la femme de César ; trop heureuse, pourvu que je sois la maîtresse de celui que j'aime ; & s'il est encore un titre plus libre & plus doux, je le prendrai pour lui seul. Quel bonheur quand deux âmes, unies l'une à l'autre, s'aiment librement, & ne connoissent d'autre loi que celle de la nature ! un seul objet remplit alors le cœur tout entier : on possède, on est possédé à son tour. Les mêmes pensées de deux véritables amans se rencontrent, avant que leurs lèvres se soient ouvertes, les mêmes desirs se lisent dans leurs regards. C'est-là une félicité parfaite, & telle étoit autrefois celle d'Abeilard & la mienne.

Hélas ! que notre sort a changé ! Quelles horreurs se retracent tout-à-coup à mon imagination ? Que vois-je ? mon Amant nud, lié & couvert de sang, paroît à mes yeux. . . . Où étoit Héloïse dans ce moment affreux ? Ses cris, ses efforts se se-

roient opposés à des ordres si cruels. Barbares , arrêtez retenez votre main sanguinaire : détournez votre rage sur moi seule , ou du moins , puisque nous avons tous deux commis la même faute , faites-en retomber la peine sur tous deux Sa douleur m'accable & me trouble Par pitié , par pudeur , cessez Mes sanglots redoublés , & ma rougeur brûlante , m'ôtent la force d'achever.

Pourrois-tu avoir oublié ce jour triste & solennel , où , comme des victimes , qui attendoient le coup mortel , nous étions aux pieds des Autels. Que de larmes coulèrent de nos yeux dans ces cruels momens ! A la fleur de la jeunesse , je disois un adieu éternel au monde , je baisois le voile sacré avec des lèvres glacées. Les Autels tremblèrent ; les lampes pâlirent : le Ciel crut à peine la conquête qu'il faisoit , & les Anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçois. Je m'avançois cependant vers ce Sanctuaire redoutable : ce n'étoit pas sur la Croix que mes yeux étoient fixés , mais sur toi seul. Le zèle de la Religion ni la Grâce ne faisoient point ma vocation : c'étoit un amour malheureux , & je ne me perdois

10 LETTRE D'HÉLOÏSE

ainsi toute entière , que parce que je perdois mon amant.

Viens donc , cher Abeilard , soulage mes douleurs par tes regards & par tes discours ; on t'en a laissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein ; que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux ; que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Donne ce qui est en ton pouvoir , & laisse-moi imaginer le reste.

Mais non : que ces pensées criminelles s'évanouissent pour jamais ; viens plutôt m'instruire de mon devoir , & me parler de félicités plus durables. Dessille mes yeux : peins-moi tout l'éclat de la gloire céleste , & fais que mon âme t'abandonne pour son Dieu. Que si tu te refuses à mes vœux , songe du moins que mes fidelles Compagnes méritent tes soins. C'est ton troupeau ; ce sont des plantes cultivées par tes mains , des enfans de tes prières. Elles ont quitté ce monde dans une tendre jeunesse , & tu les conduisis dans cette paisible retraite (*) dont tu avois élevé

(*) Le Paraclet. Ce fut Abeilard qui fonda ce Monastère.

les murailles sacrées. Par toi ce désert fut embelli, & le Paradis ouvert dans ce lieu sauvage. Là, aucun orphelin en pleurs ne voit les richesses de son père orner les Autels ni enrichir les pavés de ce Temple. On n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des statues d'un métal précieux, donnés par des pécheurs mourans; tribut d'un aveugle desir d'acquérir un Ciel, perdu sans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce saint Edifice sont aussi simples que la piété qui l'habite: Elles en retentissent mieux des louanges du Créateur.

Si tu te transportois dans cette retraite solitaire où nous devons passer nos jours; si tu venois sous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes respectables seroient environnées d'une nuit éternelle sans les vitres obscures qui laissent passer quelques foibles rayons de lumière; tes yeux dissiperoient ces noires ténèbres, & des sillons de gloire brilleroient autour de toi; mais maintenant aucun objet consolant ne s'y présente; tout y est plongé dans une profonde tristesse; on n'y entend que des gémissemens, on n'y voit couler que des pleurs.

Viens donc , ô mon pere , mon frere , mon époux , mon ami ; que ton esclave , ta sœur , ta fille , puisse encore , en faveur de tous ces noms , exciter ta pitié pour elle. Rien ne sçauroit plus me porter à la méditation , ni fixer mes desirs inquiets : je ne suis plus même touchée de ce plaisir simple & ravissant que donne le spectacle de la Nature : ces pins plantés sur la pente des rochers , & dont un vent sourd agite les feuillages sombres ; ces ruisseaux serpentans qui tombent des montagnes ; ces eaux qui font retentir de leurs murmures ces grottes profondes : ces lacs dont le souffle de la bise ride la surface : tous ces objets autrefois si charmans pour moi , ne me procurent aucun repos , ni ne calment mes soucis. La noire mélancolie habite ces bois , ces cavernes & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort , sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante , ternit l'éclat des fleurs , obscurcit la verdure , & rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en murmurant. On ne ressent plus partout qu'une secrète horreur. Je dois cependant rester ici pour jamais ! Mo-

numement triste & fatal de l'obéissance d'une amante ! la mort , la seule mort , peut rompre la chaîne qui m'y attache ; j'y laisserai toutes mes foiblesses , & j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y seront déposées , & j'y attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah ! malheureuse ! on te croit l'Épouse d'un Dieu , & tu n'es encore que l'esclave de l'amour & d'un homme ! O Ciel ! daigne me secourir. Mais d'où part cette prière ? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir ? Quoi ! dans ce lieu même , asyle de la chasteté , l'amour trouve-t-il un autel où brûlent ces feux criminels ? Je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'amant , & je ne gémiss pas du crime ; je le vois ce crime , je le blâme , & je l'aime encore en le condamnant. Je me repens des plaisirs où je me suis livré , mais j'en sollicite de nouveaux : tantôt les yeux levés vers le Ciel , je pleure mon offense ; tantôt je songe à toi , & je renonce à l'innocence où je croyois aspirer.

Pourrois-je t'oublier & haïr ma foiblesse ? la cause est toujours en moi. Dès

14 LETTRE D'HÉLOÏSE

que je veux la détruire , je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit ? L'amour & le repentir se confondent toujours.

Quelle entreprise pour un cœur aussi touché , aussi pénétré , aussi perdu que le mien ! Quoi ! vaincre une passion si puissante ! Avant que mon âme ait pu reprendre sa tranquillité , quels combats entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à essuyer ? Combien de fois doit-elle se repentir , retomber , regretter son amant , le dédaigner , faire tout , excepté de l'oublier ? Mais , non , c'en est fait ; je n'ai plus rien à craindre , tout est consommé. Viens donc , mon père , viens m'enseigner à soumettre la Nature , à renoncer à mon amour , à la vie , à moi & à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu , lui seul peut s'y remplacer.

Ah ! mille fois heureuse la destinée d'une Vierge qui s'est consacrée à lui ! Elle oublie le monde qui l'a oubliée à son tour , & elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble résignation fait que tous ses vœux sont exaucés. Le travail , le repos partagent & remplissent son tems : un sommeil paisible lui laisse la liberté de

veiller & de prier ; ses desirs sont toujours réglés , & ses affections toujours les mêmes ; ses larmes sont ses délices ; & ses prières pénètrent les Cieux ; une grâce divine l'environne sans cesse de rayons éclatans : les Anges qui veillent autour d'elle durant son sommeil , lui procurent les songes les plus doux & les plus purs ; pour elle l'Epoux prépare l'anneau nuptial. Des Vierges , revêtues de blanc , chantent des Hymnes à son honneur : les roses d'Eden , qui ne se fanent jamais , fleurissent pour lui être présentées , & les ailes des Séraphins répandent sur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au son des harpes célestes , & se pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres songes , & des ravissemens bien différens , égarent mon âme errante. Quand , à la fin de chaque triste journée , mon imagination te retrace tel que je t'ai connu , ma conscience se tait alors , & laissant parler la Nature , mon cœur tout entier revôle vers toi. Je déteste & j'aime cependant le souvenir de cette nuit , où mes premières faveurs. . . . Je t'entends , je te vois , mes mains empressees embrasent ton fantôme pour le retenir. Je m'é-

16 LETTRE D'HÉLOÏSE

veille, je n'entends & ne vois plus rien. Le fantôme me fuit aussi cruel que toi-même; je le rappelle & ne suis point entendue; j'étends mes bras, & ne saisis qu'une ombre fugitive; je referme les yeux pour ramener ce songe ravissant: revenez, douces illusions, images trompeuses!... Hélas! en vain je te revois; mais c'est pour errer ensemble dans d'arides déserts, & pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes sur une tour à demi-détruite par le tems, autour de laquelle rampe le triste lierre, ou sur des rochers dont la cime sourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer. Là, tu sembles me parler du haut des Cieux: mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent & les vents furieux grondent. Je frissonne d'horreur, le sommeil me quitte brusquement; je me retrouve au milieu des tristes objets qui m'environnent toujours, & en proie à des tourmens qui me suivent par-tout.

Le destin a tempéré sa rigueur à ton égard d'un mélange de beauté; il ne t'a réduit qu'à une froide suspension de plaisirs & de peines. Ta vie est un calme profond; aucunes passions n'agitent ton cœur;
semblable

semblable maintenant à ce que la mer étoit avant que les Aquilons orageux eussent reçu l'ordre de la troubler; ton état est paisible comme le sommeil d'un Saint à qui les péchés sont pardonnés, & dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abeilard; qu'aurois-tu à craindre? Le flambeau de l'Amour ne brûle point pour les morts; le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La Nature garde le silence, la Religion seule t'anime, & la froide indifférence règne dans ton cœur. Cependant Héloïse t'aime encore. O flâme toujours durable & toujours désespérée! semblable aux lampes sépulchrales qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, & qui ne brûlent que pour éclairer les morts.

Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore? Par-tout où je tourne les yeux, par-tout où je porte mes pas, ces images chères & dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie aux pieds des Autels, elles fascinent mes yeux, & jettent le trouble dans mon âme. Ton image est toujours dans mon cœur entre le Ciel & moi: si j'entends chanter une Hymne, je crois

reconnoître ta voix : chaque mot dans mes prières est accompagné d'une larme. Tandis que des nuées d'encens s'élèvent dans l'air, & que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux, une seule pensée qui te retrace à mon esprit, me ramène à toi, & détruit toute cette pompe. Prêtres, cierges, temple, tout s'évanouit pour moi ; & au moment même que les Autels brillent de mille feux, & que les Anges, qui les environnent, sont saisis du plus profond respect, je me trouve noyée dans une mer de passions ardentes.

Mais dans le tems que, charmée de verser des larmes de pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu ; dans le tems que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur, & qu'une Grâce victorieuse est prête à s'emparer de mon âme, viens, si tu l'oses, tout charmant que tu me paroïs, viens t'opposer aux décrets du Ciel. Dispense-lui mon cœur : viens avec tes regards séducteurs, effacer à mes yeux l'image des félicités célestes, détourner de moi la Grâce, & rendre ma repentance infructueuse. Ecarte-moi de la route des Cieux ; viens, & m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis-je ? malheureuse ! Fuis-moi plutôt, fuis-moi : que des montagnes s'élèvent entre nous , & que des mers nous séparent : ne reviens plus ; ne m'écris point ; ne pense pas même à moi ; surtout ne partage aucuns des tourmens que je ressens pour toi. Je dégage Abeilard de tous ses sermens , & ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi. . . . Regards séduifans, que je ne me rappelle que trop encore ! Douces idées ! où j'aimois tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais. Et toi, Grâce divine, vertu céleste, tranquille oubli des soins de ce monde profane, espérance toujours renaissante, fille du Ciel, & mère de la joie ; Foi, qui fais jouir d'une immortalité anticipée, venez, entrez tous dans mon cœur ; demeurez-y comme des hôtes doux & aimables ; recevez & plongez-moi dans un éternel repos. La triste Héloïse, étendue sur une tombe, vous desire & vous attend. Qu'entends-je ? est-ce le souffle des vents qui murmure autour de moi ? ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, & qui m'ap-

pelle? Je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit, que je gardois les lampes qui brûlent dans notre temple autour des sépulchres, il me sembla, au moment qu'elles étoient prêtes à s'éteindre, qu'une voix creuse sorroit du fond d'un tombeau. « Viens, triste sœur, me disoit-elle, » viens; ta place est ici; viens-y demeurer pour toujours. Je fus autrefois, » comme toi, victime de l'amour: je » tremblois, je versois des larmes, & je » priois comme toi. Je n'ai trouvé de » calme que dans ce long sommeil. Ici » les malheureux cessent de se plaindre, » & les Amans n'y répandent plus de » pleurs; la superstition même y perd toutes ses craintes: car Dieu, plus indulgent que les hommes, nous y pardonne » nos foiblesses ».

Je viens, je viens; que les Anges me préparent leurs berceaux odoriférans, leurs palmes célestes & leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais où les pécheurs peuvent trouver du repos, & où les Saints ne connoissent que des flâmes épurées. Cher Abeillard, rends-moi les derniers devoirs:

adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures célestes : vois mes lèvres tremblantes : ferme mes yeux déjà immobiles, & reçois mon dernier soupir avec mon âme qui s'envôle. Non, non... Que je te voie revêtu de tes vêtements sacrés, le cierge dans ta main tremblante. Présente la Croix à mes yeux élevés vers le Ciel; enseigne-moi, & apprends en même tems de moi à mourir. Considère alors cette Héloïse, que tu as tant aimée. Ce ne sera plus un crime de la regarder. Vois les roses de mon teint se flétrir, & la dernière étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux; prends ma main, & presse-la, jusqu'à ce que perdant tout sentiment, je cesse de respirer, & même d'aimer mon Abeilard.

Que tu es éloquente, ô mort! il n'appartient qu'à toi de prouver que c'est une folle passion que celle qui a un peu de poussière pour objet.

Le tems viendra où ces traits, qui ont eu tant de pouvoir sur moi, seront détruits. Que les peines que fait souffrir le passage douloureux de la vie à la mort, soient alors suspendues à ton égard par une sainte extase! Que de brillantes nuées

22 LETTRE D'HÉLOÏSE

d'Ange descendent du Ciel , & veillent autour de toi : que des rayons de gloire partent des Cieux ouverts , & que les Bienheureux s'avancent au-devant de toi , & t'embrassent avec une tendresse égale à la mienne.

Puisse un même tombeau réunir nos deux noms , & rendre mon amour aussi immortel que ta renommée ! Alors , si dans les siècles à venir , deux Amans , voyageant ensemble , viennent , par hasard , visiter les murs & les sources du Paraclet , ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'Inscription de notre sépulchre , & buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux , ils diront , touchés de la plus vive compassion : puissions-nous ne jamais aimer aussi malheureusement qu'eux !

... Ils s'aimèrent trop , ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe , & n'aimons pas comme eux.

Comment ne seroient-ils pas attendris ? Celui qui , au moment même de la pompe la plus solennelle du redoutable Sacrifice , jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres , sentira son

cœur s'émouvoir : sa pensée , pour un instant , sera détournée du Ciel : ses yeux se rempliront de larmes ; & sa douleur lui sera pardonnée.

Si le destin faisoit jamais ressentir à quelque Poète des maux pareils aux miens , & qu'il fût condamné à pleurer des années entières l'absence d'un objet chéri & à se retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir , pourvu qu'il ait aimé aussi longtems & aussi fortement que moi , qu'il écrive notre funeste & tendre Histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs , les chantera le plus dignement.

HÉLOÏSE.



S O M M A I R E.

ABEILARD, dans sa retraite de Saint-Gildas, dont il'étoit Abbé, pour montrer l'exemple à ses Moines, ne s'occupoit que de lectures spirituelles, & se livroit entièrement au service de Dieu. Il ne s'attendoit pas qu'une Lettre de consolation, écrite à un ami, dans laquelle il lui fait le récit de ses malheurs, tomberoit entre les mains d'Héloïse; il s'attendoit encore moins à recevoir de cette tendre Epouse une Lettre dictée par la passion de la plus vive tendresse que son cœur conservoit intérieurement pour un Epoux qu'elle ne peut effacer de sa mémoire.

Dans cette Réponse, ce n'est point un Maître ni un Directeur pour Héloïse qui parle, c'est Abeilard qui a aimé, qui aime encore, qui ouvre son cœur, & qui, pour consoler une femme dont il est adoré, lui fait voir ce qu'il souffre & les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle.

Les grands Hommes sont souvent des tableaux des plus grandes foiblesses; & c'est dans l'emportement de l'amour que la nature est la plus à plaindre; c'est ainsi qu'il faut se représenter la situation d'Abeilard au moment qu'il écrit. Il y fait entendre à Héloïse qu'on ne devient vertueux que par degrés. Qu'un homme épris violemment ne change pas aisément de cœur & de langage; que souvent l'Amant qui fuit, n'est pas toujours maître de l'Amour; que pour avoir fait des vœux, on n'en est pas souvent plus parfait, & que pour être sçavant, on n'en est pas plus sage. Cependant les expressions dont il se sert, ne sont pas si tendres, si fortes, ni si animées que celles d'Héloïse.



LETTRE

D'ABEILARD A HÉLOÏSE;

*Traduite librement du Latin par M. C**.*

O MA chère & trop sensible Héloïse ! faut-il que la Providence ait voulu que nos malheurs tracés de ma main, pour consoler un ami de la perte de sa fortune, soient parvenus jusqu'au fond de votre solitude ? Mais que dis-je, est-ce à moi à me plaindre de cette sage Providence, quand je lui suis redevable de cette tendre lettre que je ne cesse de mouiller de mes larmes ? Dois-je vous peindre la vive émotion que j'ai ressentie à la vue de ces charmans caractères, qui ont fait si souvent mes plus chères délices ? Je vous avoue que je n'ai pu lire une seule de vos pensées, sans y porter mes lèvres encore brûlantes de ces mêmes desirs, de ces mêmes feux, qui consumoient mon cœur dans nos secrettes entrevues. Il me sembloit, en comblant de baisers votre écrit, baiser la main qui l'a tracé. Le souvenir de nos plaisirs passés me fait toujours verser des larmes sur mon funeste sort. Trop heureux

26 LETTRE D'ABEILARD

si ces larmes ne proviennent pas d'une foiblesse impure ! Je n'écoute en pensant à vos charmes, que la tendresse que, malgré mon malheureux état, j'ai toujours pour vous. Mais, hélas ! cette tendresse, que je me fais un plaisir de conserver, comme votre Epoux, chère Héloïse, ne vous la dois-je point ? Qui peut me faire un crime de vous aimer ? Les vœux que j'ai formés, de renoncer au monde, n'ont pu rompre les liens qui nous enchaînent : & s'ils ont été dissolubles aux yeux des hommes, ils ne peuvent l'être aux yeux de Dieu ; il a reçu nos sermens. En changeant d'état, qu'ai-je perdu ? la moitié de moi-même, une Epouse tendrement chérie, adorée même, il est vrai. . . . Mais quand je considère que vos appas se flétriront, que ce corps qui semble avoir été formé par les Grâces, sera un jour réduit en poussière, je me dis à moi-même : Abeilard, Abeilard, rien n'est stable en ce monde ; ces plaisirs si vantés de tous les tems, tôt ou tard font la perte de l'homme qui s'y abandonne ; & si par eux il croit jouir de ce qu'on appelle plaisir, il sera malheureux dans l'éternité. . . . L'amour que nous devons au Créateur, doit l'em-

porter sur l'amour que nous portons à la créature. En aimant Dieu, en nous immolant pour lui, nous espérons une félicité éternelle. Mais quelle est la félicité que procure une femme? La félicité d'un instant, & qui souvent est suivie de remords. Ce sont ces réflexions, ou plutôt ces vérités, qui me consolent. C'est avec elles, Héloïse, que j'ai été aux pieds des saints Autels, jurer à Dieu un parfait devouement à ses loix. Ainsi donc, cette union de l'homme & de la femme, si belle en apparence, n'est, à mes regards, qu'un chemin à la corruption, lorsque le plaisir des sens l'a fait seul rechercher. Dois-je vous dire que ce sentiment de satisfaire ma passion m'a seul porté à vous épouser.... C'est peut-être pour cette cause d'impureté, que Dieu a permis le cruel châtiment que j'ai souffert, & dont je porterai la honte jusqu'au tombeau. Que ne puis-je chasser de mon esprit ce fatal événement qui m'a séparé pour toujours de ce que j'avois de plus cher au monde!... Non, non, Héloïse, croyez que cette séparation n'a point lieu quant à nos cœurs; ils seront toujours unis; & si Dieu veut, ils le seront encore jusques après notre mort.

28 LETTRE D'ABEILARD

Mon inclination s'accorderoit bien avec la vôtre , ma trop tendre Héloïse , pour entretenir un commerce de lettres ensemble ; mais cette correspondance familière ne deviendrait-elle pas dangereuse pour votre tranquillité & la mienne ? Il faut si peu d'air pour enflâmer le feu qui couve sous les cendres Les nôtres ne sont pas encore assez éteints pour ôser hasarder de nous exposer au moindre vent. Le Nocher qui craint la tempête aborde au premier rivage. Si sujets à faire naufrage , pourquoi le chercher ? Tranquilles au port , contemplons d'un œil ferein les mortels audacieux qui s'engagent sur cette mer orageuse. Nous nous sommes consacrés , par les vœux les plus solennels , à vivre dans la retraite la plus austère. La pénitence de nos crimes est ce qui doit nous occuper Fermons donc l'oreille aux discours de l'esprit tentateur , qui veut troubler notre repos Aimons-nous , mais que ce soit d'un amour pur & chaste ; comme nous nous y sommes engagés en nous revêtant de l'habit sacré que nous portons Abeilard renonce à Héloïse , comme Héloïse doit renoncer à Abeilard & s'il se peut , oublions-

nous l'un & l'autre... Ce n'est pas que vos lettres me feroient beaucoup de plaisir, mais je ne me trouve pas encore assez ferme & assez décidé sur les mouvemens de mon cœur, pour juger si le desir que j'aurois de vous écrire ne seroit pas encore un effet de l'amour qui nous unissoit autrefois.

Je fais tout ce qui dépend de moi pour suivre les décrets de cette même Providence, mais toutes les sciences auxquelles je me suis appliqué, ne m'ont pas donné le talent de les connoître à fonds. Les réflexions que je fais sur les troubles de mon âme, me jettent dans une incertitude & une perplexité qui ont tout lieu de m'effrayer sur mon état actuel. Si quelquefois l'envie de méditer & l'amour de la solitude, m'éloignent de mes Religieux & me font pénétrer dans les lieux les plus écartés & les plus affreux de notre maison, mon imagination me présente Héloïse à la tête d'une troupe de Vierges consacrées au Seigneur. Elle leur commande avec cette douceur qui lui est si naturelle, elles les exhorte à une piété fervente, par des paroles douces & pleines de cette érudition que la Nature lui a départie avec tant de prodigalité, elle les

30 LETTRE D'ABEILARD

affermit par les exemples les plus sensibles ; enfin je vois les Anges descendre du Ciel pour enlever cette chère Epouse de J. C. & la placer au rang de ses brebis les plus chéries. Mais, par un mouvement qu'il m'est impossible de vaincre, lorsque je suis retiré dans le Cloître, tous ces rochers escarpés, ces montagnes inaccessibles, cette vaste étendue de mer dont la vue est, pour ainsi dire, accablée ; ces déserts, ces rivages battus par les flots ; enfin tout ce qui, dans ces lieux, n'est capable que d'inspirer de l'horreur, disparaît à ma vue, & je retrouve mon ancienne Héloïse.

N'attribuez donc point à mon indifférence pour vous le long silence que j'ai gardé jusqu'ici. Il ne m'est pas possible de vous oublier, car il ne dépend pas de nous de le faire, sur-tout à l'égard de quelqu'un que l'amour a gravé si profondément dans notre cœur. Il est vrai que dans le commencement de ma Profession, j'étois plus tourmenté de votre idée, & la Grâce, chez moi, n'avoit pas encore, à beaucoup près, pris le dessus sur mon âme troublée. Mais comme je m'apperçois qu'elle les balance déjà d'une manière sensible, j'imagine & je compte avoir

trouvé un moyen lûr pour la rendre tout-à-fait prépondérante.

Effaçons de notre souvenir ce tems où l'Amour , prenant la forme de l'amitié la plus tendre , vous remit entre mes bras pour la première fois. Oublions ces tendres plaisirs dont nous jouissions paisiblement , lorsque l'hymen sembloit avoir rendu nos transports légitimes & éternels. Car enfin , vous ne pouvez ignorer à quel excès ma passion m'avoit livré , & le honteux esclavage où elle m'avoit réduit ; j'en étois à cette extrémité , que ni le respect pour Dieu , & pour les jours qui lui sont consacrés , ni certains devoirs d'honnêteté qui se gardent parmi les personnes mêmes les moins Chrétiennes , ni enfin aucune considération divine & humaine n'étoit capable d'arrêter la fougue qui m'emportoit. La Semaine Sainte , comme dans un autre tems , il falloit satisfaire ma cupidité ; les Fêtes les plus solennelles , qui imposent aux plus impies quelque sorte de respect , & qui les obligent de faire trêve avec le crime , ne pouvoient mettre des bornes à mes convoitises enflammées ; & lorsque , par un esprit de Religion , vous vous opposiez alors à mes volontés , & tâchiez , par toutes sortes de

raisons, de me faire rentrer en moi-même, j'en devenois plus furieux, & ne ménageant ni mon autorité sur vous, ni les menaces, je vous obligeois, malgré vous, de contenter ma passion. L'amour, dont je brûlois pour vous, étoit si ardent, & avoit tellement obscurci toutes les lumières de ma raison, que je ne sçavois plus ce qui me convenoit, ou ce qui vous étoit avantageux : mes intérêts, ceux de mon salut, les vôtres, ceux de Dieu même, ne m'étoient plus de rien; & par un aveuglement qu'on ne sçauroit assez déplorer, je leur préférois tous les jours ces brutales voluptés qu'on n'oseroit même nommer sans rougir. C'est donc un effet de la justice de Dieu, comme de sa miséricorde, de s'être servi de la trahison de votre oncle, pour me priver de cette partie de mon corps, où la concupiscence avoit établi son siège, & ce cruel empire qui m'affervissoit tout entier à ces desirs infâmes. De-là comme de son trône, elle commandoit absolument à tous mes membres, & les obligeoit, malgré qu'ils en eussent, à suivre les injustes loix de sa tyrannie.

Mais prenons les choses de plus haut, ma chère Héloïse, remontons jusqu'à la

source de nos malheurs , & nous trouverons que rien n'est plus juste & plus équitable que cette conduite de Dieu envers moi , & que par conséquent rien n'est plus capable de nous consoler & d'appaîser votre douleur. Oui , il a eu raison de me punir ainsi , & il s'est vengé de nous avec plus de justice , lors même que nos fautes passées étoient couvertes du Sacrement , que lorsque nous nous abandonnions au désordre. Pour vous en convaincre , souvenez-vous , ma tendre amie , de quelle manière nous nous sommes comportés ensemble dans un état aussi sacré qu'est celui du mariage des Chrétiens , & combien de fautes nous y avons commises. Avez-vous oublié que , durant le séjour que vous faisiez à l'Abbaye d'Argenteuil , je fus une fois vous y trouver fort clandestinement , dans le dessein de satisfaire notre passion , sans aucun égard à la sainteté du lieu où nous étions , ce qui seul mérite une punition exemplaire ; comptez-vous encore pour rien tous les désordres qui ont précédé notre mariage ? L'affront que j'ai fait à votre oncle , en abusant de la confiance qu'il avoit en moi , en violant dans sa maison les droits de l'hospitalité , vous paroît-il une petite faute ? Ne faut-il

34 LETTRE D'ABEILARD

pas tomber d'accord que la trahison qu'il m'a faite est juste , après l'avoir trahi moi-même d'une manière si outrageante ? Croyez-vous qu'une incision , une douleur d'un moment , aient suffi pour punir tant de crimes ? Souvenez-vous encore de ce que vous fîtes , lorsque je voulus vous tirer de la maison de votre oncle , & vous envoyer en mon pays , pour dérober à sa connoissance l'état où vous étiez , & vous épargner tous les chagrins qui ne pouvoient vous manquer , si vous fussiez restée chez lui ; ne prêtez-vous pas alors l'habit de Religieuse pour vous déguiser ? Dieu est donc juste , de vous avoir fait entrer , comme malgré vous , dans un état dont vous aviez profané l'habit , afin qu'en le portant aujourd'hui avec respect , vous effaciez l'insulte que vous aviez faite alors aux livrées de l'Etat Monastique.

Le Ciel a permis , sans doute , l'accident qui m'arriva pour détruire en moi la passion trop violente que j'avois pour vous. Vos charmes séduisans se représentoient à tous momens à mon esprit , & quoiqu'unis ensemble par les liens indissolubles du mariage , je vous adorois. Vous étiez ma seule divinité , l'objet de tous mes vœux ! Enfin , j'oubliois le Ciel pour ne penser

qu'à vous. Que dis-je , malheureux ? Sont-ce là les mouvemens de cette Grâce que tu regardes déjà comme maitresse de ton cœur ? Tu veux briser une chaine qui te tient attaché aux voluptés de ce monde, & tu te retraces les désordres affreux qui t'ont conduit vers le précipice ! Tu t'en rappelles les endroits les plus sensibles & les plus attrayans.

Ah ! pardonnez-moi cet égarement, chère Héloïse , & prions ensemble le Seigneur de chasser loin de nous ces tableaux affreux & redoutables. Bannissez de votre mémoire ces préceptes séducteurs , que je vous donnois , lorsque j'étois votre maître. Reconnoissez-en tout le faux. Ils n'étoient dictés que par la volupté & la concupiscence. C'étoit l'Enfer qui m'inspiroit cette éloquence insinuante qui nous auroit perdus tous les deux , si le Ciel ne fut venu à notre secours. Je vous y montrois le crime décoré des ornemens de la vertu , & je glissois dans votre âme un poison d'autant plus violent , qu'il étoit enveloppé d'un miel doux & séduisant. J'avalais moi-même à longs traits ce poison pernicieux , lorsque je vous enseignois , comme vous le dites , qu'aimer n'est point un crime. Je vous l'ai persuadé , & j'en

étois convaincu moi-même ; mais dans quelle erreur n'étions-nous pas plongés ! Il est vrai que notre amour n'étoit point volage & inconstant , & que , rendu légitime par les liens de l'hymenée , il n'en devint que plus ferme & plus violent ; bien loin de s'enfuir à l'aspect des nœuds éternels qui nous unissoient. Vous étiez la maîtresse adorée d'un époux que vous chérissiez. C'étoit donc avec raison que vous teniez pour cruelles , toutes les loix que l'amour n'a point dictées , & que vous préféreriez , avec justice , celui qui vous aimoit sincèrement à celui qui vous auroit comblé de biens & d'une fortune des plus brillantes. C'étoit-là notre état actuel ; & celui où nous aurions passé toute notre vie. Peut-il se trouver dans le monde un sort plus heureux & plus digne d'envie ? Mais que les tems sont changés ! Des vœux indissolubles nous séparent pour toujours du reste des humains. Oh ! triste souvenir ! Cet heureux tems a passé comme un éclair , & ne reviendra jamais. Que cette perspective est triste & accablante ! Que ce jamais est désespérant !

Mais aussi , que le chemin qui conduit à la vertu est étroit & plein d'épines ! Qu'il est difficile de ne pas s'en écarter ! Com-

bien de difficultés insurmontables & d'obstacles presque invincibles n'y rencontre-t-on pas ! J'entreprends de vous conduire dans ce sentier étroit , & je m'égare dès le commencement de ma route. Toutes mes exhortations ne tendent qu'à vous renouveler la mémoire de nos fautes passées , & à rallumer en mon cœur un feu mal éteint & caché sous la cendre d'une vie austère. Je suis un malade en danger qui veut donner du soulagement & en guérir un autre moins malade. Aveugle , je prétends réussir à conduire un autre aveugle. Dieu tout-puissant ! vous seul pouvez changer les cœurs ; servez-vous de ce pouvoir pour arracher de l'âme d'un pécheur un trait qui le déchire. Faites que , par un heureux retour , il abandonne & perde le souvenir de tout ce qui est capable de l'éloigner de vous. Ce changement est en votre pouvoir , Seigneur. Je n'ai recours qu'à vous.

Vous m'assurez que votre vocation n'étoit qu'une feinte , & qu'elle étoit plutôt la suite d'une obéissance aveugle pour un amant chéri , que l'effet d'une inspiration divine. Connoissez-vous mieux , ma chère Héloïse. Quoique votre retour ne me semble pas plus sincère , & même moins que

le mien ; cependant il est certain qu'il ne peut venir que d'en haut, & qu'il coule de cette source pure d'où sortent toutes les pensées & toutes les actions agréables au Tout-puissant. Sa bonté nous est un sûr garant qu'il conduira son ouvrage jusqu'à la fin. Mais comme le passage d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire, du vice à la vertu, qui sont si éloignés entr'eux, est si vaste & si étendu, qu'il faut un tems considérable pour parvenir à le traverser, il nous faut passer par les épreuves les plus rudes, & par les travaux les plus accablans, avant d'arriver au but. Espérez donc toujours, vous en avez tout lieu. Car enfin, que n'avez-vous pas sacrifié ? beauté, jeunesse, éducation, biens de la fortune, enfin tout ce qui peut faire le bonheur & combler les desirs des humains. Vous pouviez passer dans le monde une vie aisée & tranquile, & parvenir à la fin de vos jours, quoiqu'après bien des épreuves, au séjour des Bienheureux, où vous arriverez avec plus de certitude, mais non pas sans peine, en menant la vie austère & pénitente de toutes les Communautés Religieuses. Or, un désintéressement aussi volontaire, & un abandon aussi universel de tant d'avantages, ne peut être inspiré

que par un Être suprême qui veille à notre salut. Votre modestie & votre timidité vous font voir du faux dans votre vocation ; mais soyez sans crainte, il n'en est rien, & la suite vous prouvera que c'est le Seigneur qui vous a appelée vers lui. Priez-le d'achever son ouvrage.

Quant à moi, quel sacrifice ai-je fait ? qu'ai-je abandonné ? quel est mon mérite ? Une troupe cruelle de bourreaux acharnés après moi, assouvissent leur fureur & m'arrachent tout ce qui sembloit alors faire mon unique bonheur. Ils me laissent sans connoissance, entre les bras de la mort & accablé des douleurs les plus cuisantes. Leur rage étoit satisfaite, ils étoient contents. Revenu de cette espèce de léthargie & baigné dans mon sang, je ne retrouvai plus en moi qu'un corps mutilé, & qui méritoit à peine le nom d'homme. Le désespoir affreux où mon état me jetoit, m'auroit fait trancher une vie que leur barbare pitié n'a ménagée que pour me donner tout le tems de conserver le souvenir de leurs cruautés ; mais les forces me manquoient. Ce récit vous fait horreur, je le sens bien ; cependant il est vrai, tout incroyable qu'il paroisse, & ce

n'est qu'une légère esquisse de l'affreux tableau de cette horrible scène.

Qu'ai-je donc présenté au Seigneur pour victime ? une brebis galeuse & le rebut du troupeau ; un objet hideux , dont la seule vue étoit capable d'inspirer de l'horreur. Un vaisseau battu & brisé par la tempête & dépourvu de tous ses agrès. Enfin rien qui soit digne d'être offert sur l'Autel d'un Dieu aussi miséricordieux , & même qui ne soit capable de l'irriter. La retraite devenant donc mon unique ressource , étoit le seul parti que j'eusse à prendre. Qu'aurois-je fait dans le monde ? Comment aurois je pu y vivre ? Méprisé de toute la terre , je n'aurois été regardé que comme un objet inutile & détestable. Plus d'égards , plus de complaisances , plus de plaisirs : c'étoit-là où j'étois réduit. Quel moyen avois-je pour me soustraire à toutes ces humiliations ? Celui de me retirer du monde , puisque mes bourreaux ont poussé la cruauté jusqu'à me laisser une vie qui ne peut m'être qu'odieuse & insupportable. Ce moyen n'étoit que la solitude & l'éloignement de toutes les choses qui me devenoient insipides ou à charge. J'ai donc fait des vœux ; mais vous voyez quel

quel en a été le motif. Quelle différence entre les vôtres & les miens ! aussi ai-je tout lieu de craindre que le Seigneur ne m'abandonne, & ne rende pas mon retour aussi sincère que je le desire. Heureux encore ! si le glaive tranchant & meurtrier de mes bourreaux eût été capable de me priver de tout sentiment, & d'arracher de mon âme une image qui lui est toujours chère !

Nous pouvons bien lasser le Ciel, mais il ne nous est pas possible de le tromper. Le Seigneur qui pénètre jusqu'au plus profond des cœurs, voit quel est le sujet de ma vocation, & il m'en punit avec toute la rigueur imaginable. Le ver rongeur qui me dévore est un monstre envoyé de la part de ce Dieu terrible pour me tourmenter continuellement. Il n'y a que lui seul qui soit capable de m'en délivrer. Mais si sa justice est infinie, sa miséricorde est aussi sans bornes ; c'est pourquoi j'espère toujours en lui, étant secondé de vos ferventes prières.

Vous m'invitez à venir passer quelques tems auprès de vous, afin de vous instruire de votre devoir, pour dessiller vos yeux, vous peindre tout l'éclat de la gloire

42 LETTRE D'ABEILARD

céleste , & enfin faire en sorte que votre âme m'abandonne pour son Dieu. Cette démarche est en mon pouvoir , comme vous le dites fort bien ; mais y pensez-vous avec assez d'attention , chère Héloïse ? Que je m'approche de vous dans l'état où je me trouve ? Grand Dieu ! indécis , chancelant , rempli de votre image , & enfin hors de moi , ne seroit-ce pas m'exposer au plus grand des dangers , & vouloir , de dessein prémédité , perdre le peu de fruit que j'ai pu recueillir de mes travaux ? Ce seroit rallumer une flâme qu'il est de mon intérêt d'éteindre entièrement. Ce seroit jeter de l'huile sur du bois bien embrasé. Comment vous instruirois-je de votre devoir , lorsqu'il ne m'est pas possible de m'acquitter du mien. Pourrois-je , aveuglé comme je le suis par ma passion , entreprendre de dessiller les yeux & rendre la vue à quelqu'un plus clairvoyant que moi. Quant à vous peindre tout l'éclat de la gloire céleste , vous en avez une idée pour le moins aussi juste que moi ; & mes leçons ne seroient qu'un moyen pour rallumer nos anciens feux , en nous rapprochant ainsi l'un de l'autre. Pour ce qui est de m'abandonner pour

Dieu, c'est son ouvrage, lui seul en a le pouvoir, & ce n'est que lui seul qui peut changer nos cœurs. Voyez donc vous-même dans quel précipice affreux je me jetterois, si j'avois le malheur de condescendre à ce que vous voudriez exiger de moi. Ah ! fuyons plutôt, dit l'Apôtre, c'est le seul moyen de nous débarrasser d'un ennemi aussi dangereux que vous. Ne croyez pas que ce soit par haine, ou même par indifférence, que je vous nomme un ennemi dangereux, mais c'est que le péril qui plaît devient inévitable, lorsqu'on s'en approche de trop près, & par conséquent la fuite est la seule ressource pour s'en garantir. Foible ressource cependant pour moi, car quoiqu'absent & éloigné de vous, votre image m'accompagne & me suit par-tout, & en quel-qu'endroit que je me retire, je vous retrouve toujours : que seroit-ce donc si nous étions réunis comme vous le desirez ?

Héloïse ! Héloïse ! la pensée seule de cette réunion rallume dans mon cœur cette flamme criminelle dont j'ai brûlé autrefois pour vous. S'il est vrai que l'absence soit le remède le plus sûr aux tour-

44 LETTRE D'ABEILARD

mens de l'amour, c'est à moi de vous fuir à jamais, & de me distraire de ces pensées délicieuses que votre image offre sans cesse à mon cœur toujours ulcéré du trait vainqueur que m'ont lancé vos charmes. Dans ce momens de méditations où je ne voudrois penser qu'à Dieu, le nom d'Héloïse est sur le bord de mes lèvres; & quoique mon devoir m'ordonne de vous oublier, à l'instant que je crois ma raison victorieuse, l'idée de mes plaisirs se présentant à mon esprit occupé de vos charmes, détruit en un moment tous les vœux que je viens de former. Ne jouirai-je jamais de cette tranquillité que goûte l'âme pure? Si, dans le Temple, je fais ma prière à la Vierge dont j'implore le secours, en contemplant la Mère de mon Dieu, je crois voir en ses traits divins ceux de ma chère Héloïse.... Je lui jure un amour éternel.... Après le récit des troubles que me cause le souvenir de vos attraits, jugez quels effets produiroit en moi votre présence? Il est donc de ma prudence de ne vous point revoir.... Je dois vous montrer l'exemple..... Arbrisseau trop foible, le moindre vent pourroit m'abattre.... Adieu.... J'offense le Créa-

teur en pensant davantage à la créature.

Ne comptez donc sur moi que lorsque je serai certain d'être affermi dans la voie de mon salut , & que , dégagé de toute passion , je serai en état de vous voir avec cette tranquillité chrétienne qui est seule capable de rendre le calme à une âme aussi agitée que la mienne jusqu'à présent.

Pour m'engager plus fortement , vous le faites au nom de votre Communauté. Ce seroit en effet le motif le plus pressant pour m'y contraindre. C'est mon troupeau , ce sont des plantes cultivées par mes mains , & enfin ce sont les enfans de mes prières , comme vous me le dites fort bien. Mais puisque le soin vous en est confié , peuvent-elles être en de meilleures mains ? Que ferois-je plus que vous ? Bons exemples , exhortations touchantes & affectives , pratique fervente & habituelle d'une véritable charité chrétienne , douceur dans le commerce de la vie , rien ne leur manque de votre part. A quoi donc servirois-je dans ce séjour tranquille , dont la simplicité annonce le respectueux attachement aux biens célestes ; où le morne silence inspire la pénitence & le dégage-ment entier des vanités de ce monde ;

46 LETTRE D'ABELLARD

où enfin régneront une tranquillité, un accord & une paix universelle, affermis par la piété des chastes Vierges qui ont eu assez de bonheur pour se consacrer au Seigneur. J'y porterois une âme agitée & troublée par le ressentiment de nos désordres passés; j'en aurois tous les jours l'objet, encore chéri, devant les yeux. Que cet état seroit peu propre à maintenir cette douce tranquillité chrétienne qui fait les délices de cette charmante retraite. Sous la conduite d'un Fondateur dont l'âme est si peu en repos, il ne manqueroit pas d'arriver un dérangement affreux parmi ces saintes Filles; soit négligence dans les devoirs de la société, soit tiédeur dans les prières, soit nonchalance dans les exercices de pénitence, enfin tout éprouveroit & se ressentiroit du désordre des Supérieurs, & je bouleverserois, par mon mauvais exemple, un Ordre naissant dont je me sens le père. Je dis des Supérieurs, car je pense très-bien que votre vocation n'étant pas encore plus accomplie que la mienne, ma vue ne manqueroit pas de causer en vous ce que je crains pour moi, c'est-à-dire un dérangement d'esprit auquel il ne nous seroit pas possible d'apporter du secours.

Cet accident est encore plus à craindre en quelque façon pour vous que pour moi. Vous n'êtes privée de l'usage d'aucun de vos sens, ainsi jugez quel empire ils prendroient sur vous à l'aspect de celui qui les a autrefois troublé par une passion que vous êtes encore en état de satisfaire. De mon côté, quoique mon malheur m'ait fait perdre les moyens de contenter mes desirs & les vôtres, il me reste néanmoins un ressentiment que la rage de mes ennemis ne m'a malheureusement pas pu ôter. Ainsi dans cette situation serois-je plus tranquille? Au contraire, rempli de vains espoirs, je deviendrois comme un forcené, & l'apparence du vice seroit plus scandaleuse chez moi, que la réalité ne le seroit chez vous. Je suis donc un peu moins à plaindre que vous; car je n'ai à me débarrasser que de ce malheureux ressentiment qui me trouble, mais vous avez de plus vos sens à combattre & un souvenir trop séduisant pour vous à effacer de votre mémoire. Il n'y a que l'absence & la prière qui puissent remédier à tous ces maux.

Cessez donc, je vous prie, d'exiger de moi une démarche dont vous voyez tout

48 LETTRE D'ABEILARD

de danger. Si même nous en agissions avec toute la prudence nécessaire en pareil cas, nous cesserions notre commerce de lettres, comme vous m'y exhorte par la vôtre; & quoique ce parti paroisse chez vous fort indéterminé, cependant il seroit le plus sûr pour tous les deux; & cela jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire, jusqu'à ce que nous nous sentions assez de force pour résister à toutes les tentations auxquelles nous serions exposés. Ce grand ouvrage, comme je vous l'ai déjà dit, est celui d'un Dieu suprême, attendons tout de sa miséricorde.

C'est du plus profond de mon cœur que je vous exhorte à espérer avec patience une guérison qu'il semble que le Seigneur nous ait promise, à en juger par ce qu'il a déjà opéré en vous. Il vous a conduit dans une Communauté; il vous a punie par l'endroit le plus sensible, qui est la perte de votre Amant; il vous donne encore à combattre votre passion; ce sont-là les armes qu'il met entre les mains de ses élus, pour les aider à remporter une victoire complète. Les effets de sa miséricorde sont quelquefois fort longs, mais ils n'en sont pas moins sûrs. Souffrons

pour J. C., il a souffert pour nous ; vous en avez les moyens en offrant vos peines à ce divin Sauveur. Pour moi, si j'ai souffert l'affront plus sensible, & les douleurs les plus aiguës, ce n'étoit que pour vous & à cause de vous. Mais ces souffrances qui ont un peu calmé mes sens, n'ont pas rendu mon âme plus tranquille, & n'ont d'autre mérite devant Dieu, que celui d'avoir souffert pour une créature. Jugez par-là de ma crainte, & combien j'ai raison de faire fonds & d'espérer en mes prières, jointes aux vôtres & à celles de votre Communauté.

Ne comptons donc pas sur un moment de tranquillité dans ce bas monde, & regardons comme certain, que le dernier jour de notre vie, sera le premier jour de notre repos. Car il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin aux maux dont nous sommes accablés, & qui, nous débarrassant de ce corps mortel, nous fasse jouir de la gloire des Saints, que le Seigneur promet à ceux qui ont souffert pendant leur vie.

Lorsque l'Eternel, qui tient nos jours entre ses mains, & qui en détermine le nombre, aura tranché le fil de cette vie

infortunée, ce qui, selon toute apparence, arrivera avant la fin de votre carrière; je vous prie de faire enlever mon corps, en quelque endroit que je meure, & de le faire transporter dans votre Communauté, pour y être enterré près de vous. Par ce moyen, nous nous trouverons réunis sans courir aucun risque & sans nous exposer à aucun danger. Car alors, crainte, espérance, souvenir, remords, tout sera évanoui, comme la fumée qui se dissipe dans l'air & s'envole au gré des vents, & il ne restera aucune trace de nos désordres passés. Vous aurez même lieu, en considérant mon cadavre, de rentrer en vous-même, & de vous persuader combien il est ridicule de préférer, par un attachement déréglé, un peu de poussière, un corps périssable & la pâture des vers, à un Dieu tout-puissant & immuable, qui peut seul combler tous nos desirs & nous faire jouir d'une félicité éternelle.

ABEILARD.



ÉPITRES

AMOUREUSES

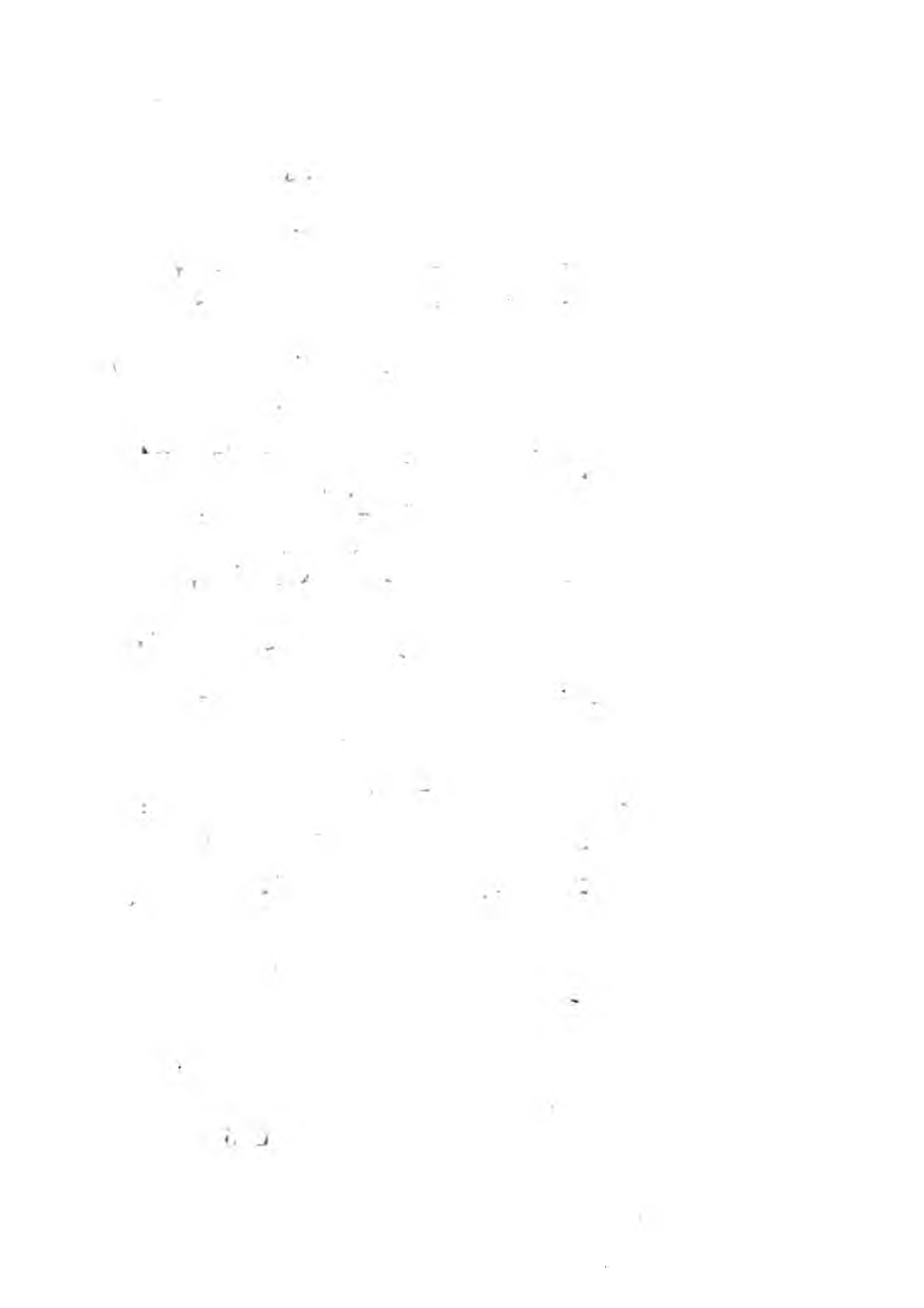
D' H É L O Ï S E

E T

D' A B E I L A R D ,

*Imitées & mises en Vers, d'après la
fameuse Lettre de P O P E , & les
Lettres Originales Latines,*

Par MM. COLARDEAU , DORAT ;
FEUTRY , MERCIER , G. DOUR-
XIGNÉ , SAURIN , C*.*.





IDÉE DES AMOURS

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

LA charmante Épître d'Héloïse à Abeilard, mise en Vers par M. Colardeau, ainsi que celles de MM. Dorat, Feutry, Saurin, &c. &c., ne peuvent s'entendre sans avoir une idée des célèbres Personnages qui en font le sujet. Pour ne pas répéter ce que nous avons déjà écrit des amours & des malheurs de ces Amans infortunés, nous seront de la plus grande précision.

Abeilard & Héloïse vivoient sous les Rois Louis le gros & Louis le jeune, c'est-à-dire, dans le douzième siècle; Abeilard mourut en l'an 1142, & Héloïse en 1163. Abeilard s'étoit rendu fameux dans toute la France, autant par sa science profonde dans la Théologie scholastique, que par sa galanterie & ses malheurs. Il avoit la taille la plus avantageuse, la figure aimable, la démarche aisée, mais fière & noble; fameux Orateur & Philosophe, on remarquoit en lui une netteté d'esprit surprenante, une grandeur d'âme que rien ne put abattre, une

capacité qui s'étendoit à tout , de la délicatesse dans les passions , de la fermeté dans les malheurs ; si toutes ces qualités caractérisent un grand homme , tel étoit Abeilard , ce Sçavant que la Postérité plaindra toujours.

Héloïse avoit près de dix-huit ans lorsqu'elle connut Abeilard. Cette jeune fille joignoit à la plus grande beauté les plus rares talens. Elle savoit la Philosophie avec l'Hébreu , le Grec & le Latin. Elle étoit déjà la plus sçavante personne de son sexe , à cet âge où ses semblables commencent à peine à acquérir des connoissances. Elle avoit la taille très-bien prise, les traits du visage d'une juste proportion , le teint vif & animé , le regard séduisant , l'esprit solide , brillant & enjoué ; la Nature , en la formant, l'avoit douée des plus excellentes qualités ; cette aimable fille , enfin , réunissoit en elle-même tant de perfections , que les cœurs les plus insensibles ne pouvoient la voir ni l'entendre sans admiration. On assure que le nom d'Héloïse (*) lui fut donné à cause de l'étendue

(*) Voyez , pour l'éthimologie des noms d'Héloïse & d'Abeilard , la Vie & les Amours de ces Epoux malheureux. Tome I , pages 2 & 9.

de ses lumières, & comme étant un prodige de génie & de beauté ; ainsi que son Amant qui fut nommé Abeilard, à cause des connoissances infinies qu'il avoit acquises dans l'Écriture, dans les Pères & dans les Langues Orientales.

Fulbert, Chanoine de l'Église de Paris, homme riche, mais aussi simple qu'avare, prenoit un soin particulier d'Héloïse. Comme oncle & comme tuteur, il voulut soutenir des avantages si considérables par une éducation extraordinaire.

Dans ce tems-là, Abeilard se faisoit admirer dans Paris, où il enseignoit avec un applaudissement universel. S'il avoit la réputation d'être le plus habile homme de l'Europe, Héloïse étoit aussi regardée comme la merveille de son sexe. Fulbert jetta les yeux sur Abeilard pour instruire sa nièce dans la Théologie. Abeilard qui avoit entendu parler d'Héloïse & de son esprit sublime, consentit, sans peine, aux desirs de Fulbert. C'est de ce moment que ces deux personnes, si supérieures à leur siècle par les lumières de leur esprit & par la sensibilité de leur âme, se virent, s'aimèrent, se le dirent, se le jurèrent, & prirent des mesures pour se livrer sans

contrainte à leur passion. Abeilard n'eut pas de peine à inspirer sa passion à Héloïse. L'amour est si aisé à persuader à une fille de dix-huit ans , que les chaînes de ce Dieu lui semblent des liens de roses, & que son cœur aveuglé suit ses premiers mouvemens sans autres réflexions que celles qu'inspire le plaisir d'aimer & d'être aimée.

S'il faut juger de la foiblesse de l'homme, par Abeilard, on ne doutera point qu'un Philosophe, quelque éclairé qu'il soit, n'est pas plus sage qu'un autre, & quelque envie qu'il ait de ne se point commettre pour conserver sa réputation, tôt ou tard il fait une faute que tout le monde blâme & que tous les hommes feroient comme lui : *Omnia vincit amor*. Le Ciel permet aussi quelquefois, pour punir notre vanité, que le plaisir d'un moment soit comme l'écueil & le malheur de notre vie.

Afin que les leçons d'Abeilard fussent plus souvent réitérées, Fulbert l'engagea de demeurer chez lui; il poussa même la complaisance jusqu'à lui permettre d'entretenir Héloïse & le jour & la nuit, & même de la châtier si elle étoit indocile à

ses leçons. Abeilard accepta ces conditions avec d'autant plus de plaisir qu'elles le mettoient à portée de voir à toutes les heures du jour sa chère Héloïse, dont les progrès dans les sciences humaines étoient étonnans. Cette sçavante fille n'entendoit rien de si beau que ce que lui enseignoit Abeilard, & Abeilard ne trouvoit rien de si merveilleux que la facilité d'Héloïse à comprendre & à expliquer même les passages les plus abstraits de l'Écriture.

Les entretiens sçavans ne faisoient pas seuls l'occupation de ces Amans trop heureux. L'amour en faisoit la plus grande partie. L'étude & la méditation demandent la retraite & les lieux écartés : ils en profitèrent sans que ceux qui s'en apperçoient pussent y trouver à redire. Ils vivoient si satisfaits l'un de l'autre, dans les bras de l'Amour, qu'Abeilard (*in Historiâ calamitatum*) s'exprime ainsi : « Dans ces » retraites, nous nous entretenions beau- » coup plus de notre mutuelle ardeur que » des questions de Philosophie ; nous nous » donnions plus de baisers que nous n'ex- » pliquions d'axiômes : Je portois, con- » tinue Abeilard, plus souvent la main » au sein d'Héloïse qu'à ses livres ; & en

» badinant des diverses opinions de la morale, j'y trouvois la souveraine félicité ».

Une vie si douce ne fut pas de longue durée. La fortune vint troubler la tranquillité de ces deux Amans. Leur commerce transpira, & Fulbert, par des chansons, apprit les écarts d'Héloïse. Il se repentit, mais trop tard, de sa trop grande simplicité. Pour éviter les suites de cet amour & conserver l'honneur de sa nièce, il la fit partir pour Corbeil & chassa Abeilard de sa maison.

Héloïse aimoit Abeilard autant qu'elle en étoit aimée. Elle lui écrivit le lieu de sa retraite: l'Amour donna des ailes & favorisa Abeilard. Ils continuèrent de se voir secrettement, & ils se donnèrent, dans ces entrevues clandestines, tant de preuves d'amour & de tendresse, qu'Héloïse ne fut pas longtems sans s'appercevoir d'un embonpoint qui ne lui étoit pas ordinaire; elle en instruit son Amant, qui l'enlève & la conduit en Bretagne, chez une de ses sœurs, où Héloïse accoucha d'un garçon beau comme le jour.

De retour à Paris, Abeilard apprend que Fulbert est furieux; il va le voir, &

pour appaiser la colère de cet oncle outragé , il lui propose d'épouser Héloïse ; **Fulbert** y consent. Héloïse , soit qu'elle prévît les suites fâcheuses de cet hymen , soit qu'elle aimât mieux vivre la maîtresse d'Abcilard que sa femme , employa toute son éloquence pour le détourner de ce dessein. Abeilard avoit donné sa parole. Cet hymen se fit ; mais il ne put adoucir la vengeance horrible & préméditée du Chanoine Fulbert.

Pour ne point perdre son Canoniat & ses Ecoliers , il fut convenu , entre Héloïse & Abeilard , que leur mariage seroit tenu secret. En conséquence , Héloïse se retira au Monastère d'Argenteuil , où elle prit l'habit de Religieuse. Fulbert se croyant joué de ses neveu & nièce , résolut de punir l'un & l'autre du même coup. Il corrompt le Domestique d'Abcilard , & une nuit , accompagné de quatre scélérats , ils surprennent ce malheureux Epoux , le mutilent & ne lui laissent de l'homme que le nom. Fulbert convaincu de cet attentat , fut puni par la perte de ses Bénéfices & de ses biens confisqués , & deux de ses complices subirent la peine de talion.

Cet événement causa des larmes à tout Paris, & principalement aux femmes. La mort d'un mari, ou d'un amant, ne leur auroit pas été aussi sensible que la nouvelle de ce malheur. Il n'est pas possible d'exprimer la douleur d'Héloïse, lorsqu'elle apprit cet horrible accident; elle en fut toujours inconsolable. Abeilard, guéri de sa blessure, honteux de lui-même, se retira chez les Moines de Saint-Denis. Mais avant de prononcer ses vœux, il engagea Héloïse, soit par excès d'amour, soit par excès de jalousie, de faire profession avant lui.

Héloïse aimoit trop son malheureux Epoux, pour ne pas lui obéir. En prononçant ses vœux, elle tenoit dans ses mains & baignoit de ses larmes le dernier billet d'Abeilard, dans lequel il lui juroit un amour éternel. « Je portois, disoit-elle, » en allant à l'Autel, le cœur de mon » Amant & le mien, & mon sacrifice im- » moloit l'un & l'autre ».

Abeilard, pour conserver sa réputation, recommence ses exercices. Un Traité de Théologie, qu'il compose, lui attire beaucoup d'ennemis, entr'autres S. Bernard.

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD. 61

Son Livre est condamné au feu. Il est obligé de fuir. Il se retire dans un désert, près de Nogent. Les Sçavans étoient rares dans ce siècle. On chercha Abeilard, & on le découvrit ; on le combla de libéralités pour entendre ses leçons. Ces présens furent si considérables, qu'il en fit bâtir, avec la permission de son Evêque, un Oratoire qu'il dédia au S. Esprit, sous le nom de Paraclet.

Ce fut alors que l'Abbé Suger, sous prétexte que les Religieuses d'Argenteuil ne vivoient pas avec toute la régularité de leur état, les fit sortir de ce Monastère, où il établit des Moines de Saint-Denis.

Abeilard offrit le Paraclet à Héloïse, qui s'y retira avec plusieurs Religieuses, & deux nièces d'Abeilard, qui prirent aussi-tôt le voile de Religion. L'établissement de ce Monastère fut confirmé par une Bulle d'Innocent II. Héloïse en fut la première Abbessé ; elle y vécut saintement, & reçut, de diverses personnes de considération, des bienfaits qui enrichirent son Al baye.

M. le Duc de Bretagne, qui chérissoit les Sçavans, nomme Abeilard Abbé de

Saint-Gildas de Ruys , dans le Diocèse de Vannes. Cette Abbaye est située sur un rocher battu des flots de la mer. Un lieu si sauvage étoit propre pour nourrir le chagrin dont Abeilard étoit dévoré. Il prend possession de son Abbaye ; il y trouve les Moines dans la plus grande débauche. Il veut remettre le bon ordre , & réformer la conduite de ses Religieux dont la licence effrenée scandalisoit. Mais au lieu de les faire rentrer dans leur devoir & dans la piété , dont il leur montrait l'exemple par l'austérité de ses mœurs , il s'en fit autant d'ennemis , qui , à force de persécutions , en voulant même à sa vie , l'obligèrent de se retirer au Paraclet , où il ne demeura pas longtems à cause des bruits calomnieux qui se répandoient sur son compte & celui d'Héloïse ; comme si l'état d'Origène , où il étoit réduit , ne l'eut pas mis à l'abri de tous soupçons.

Abeilard s'étoit fait un ami ; cet ami étoit inconsolable de la perte d'une partie de sa fortune. Abeilard crut , pour le consoler , devoir lui écrire l'histoire de ses malheurs. (*Vide , calamitatum Abelardi historia*). Cette lettre , écrite avec énergie,

& si intéressante d'ailleurs , par les aventures singulières qu'elle contient, devint bien-tôt publique. Il en courut plusieurs copies , dont une, entr'autres, parvint jusqu'à Héloïse , qui la lut avec la plus grande avidité , venant d'une main qui lui étoit si chère. Cet écrit rappella dans son cœur les sentimens les plus tendres & les plus vifs , tels qu'elle les avoit eu autrefois pour Abeilard ; c'est de-là qu'elle prend occasion de lui écrire, & de lui faire sentir s'il est d'un amant délicat de laisser si longtems une tendre amante en proie aux fausses idées qu'un long silence auroit pu lui donner. Cette Lettre , enfin , produisit ces fameuses Lettres d'Héloïse & d'Abeilard, qui peignent si vivement les combats de la Nature & de la Grâce.

Le célèbre Pope a saisi avec la plus grande sagacité les expressions les plus délicates & les plus tendres, dont Héloïse s'est servie dans les différentes Lettres qu'elle a écrites à Abeilard. C'est un grand Tableau que ce fameux Poëte a réduit en petit, & dont il a emprunté les couleurs les plus vives, qui, jointes à ces

64 IDÉE DES AMOURS &c.

enthousiasme divin, seul fruit du génie, font regarder sa Lettre d'Héloïse comme une copie fort au-dessus de l'original; & que M. Colardeau a mis en Vers, transporté, sans doute, tant des beautés qu'elle renferme, que de la richesse des sentimens expressifs de la plus vive tendresse dont elle est remplie.



ÉPITRE

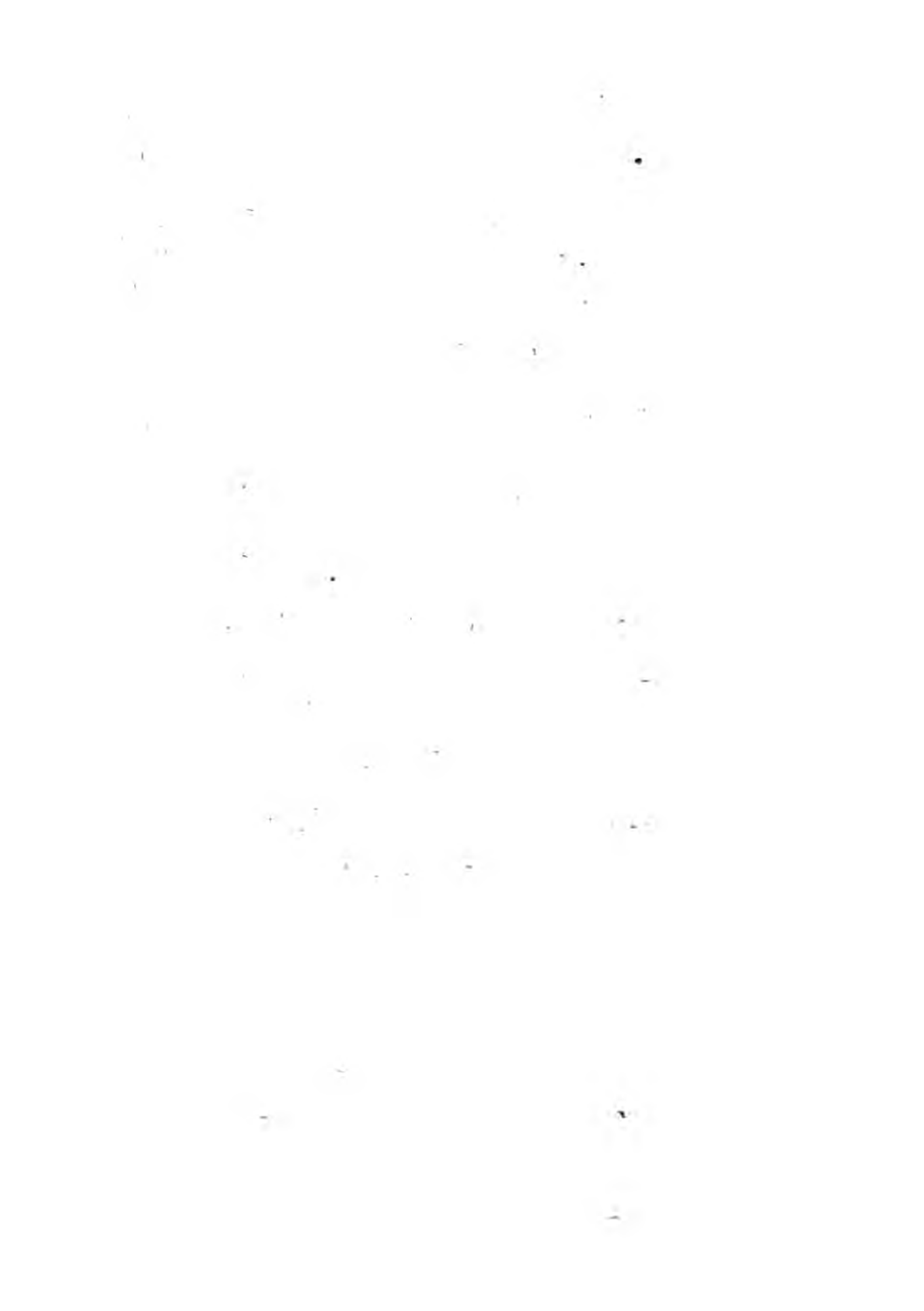
ÉPITRE
AMOUREUSE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD,

SUIVIE

DU FRAGMENT D'UNE ÉPITRE
D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

P A R

*M. COLARDEAU, de l'Académie
Françoise.*






AVERTISSEMENT.

L'ÉPITRE suivante, quoiqu'imitée de Pope, est le chef-d'œuvre de ce Poète charmant (*), à qui la Parque meurtrière a terminé les jours à la fleur de son âge, ayant à peine atteint 40 ans, & à la gloire duquel on ne sçauroit trop ériger de monumens. Cet aimable Poète est mort le 7 Avril 1776, sans avoir joui des lauriers Académiques que ses talens & ses travaux lui avoient justement mérités. Il avoit été nommé à l'Académie Française, le 7 Mars, un mois avant sa mort. Cette illustre Compagnie lui fit dire un Service, le 18 Avril, quatre jours avant celui qui avoit été fixé pour la réception. M. Colardeau étoit bien digne d'occuper la place qui lui étoit destinée dans cette classe d'hommes célèbres dont les Écrits sçavans font tant d'honneur à la Nation Française.

(*) Colardeau.



AVANT-PROPOS.

SI les charmes de l'esprit & de l'éloquence rendirent célèbres Héloïse & Abeilard, leur malheureuse passion les rend encore plus intéressans. Ces deux Amans éprouverent la disgrâce la plus cruelle. L'illustre Pope a rassemblé, dans une seule Lettre, les principaux évènements de la vie de ces Infortunés. Cette Epître est plus imitée que traduite. M. Colardeau a cru ne point devoir s'assujettir au sens littéral du Poëte Anglois; toute traduction trop servile étant froide & languissante. Il a tâché d'éviter ce défaut, en ne s'attachant qu'à rendre, autant qu'il a pu, les beautés de l'Original.

Il y a eu plusieurs Copies manuscrites & même imprimées de cette Epître, répandues dans le Public; mais toutes, pour la plûpart, ont été tronquées, & ne sont pas aussi complètes que celle-ci, qui est la seule que l'Auteur ait avouée, & dont il a eu l'honnêteté de nous faire remettre un Exemplaire, corrigé de sa main, lors de la première Edition de cette Collection.





ÉPI TRE

D'HÉLOÏSE A ABEILARD.



HÉLOÏSE est supposée dans sa Cellule , occupée à lire une Lettre d'ABEILARD , & à y faire réponse.

DANS ces lieux habités par la simple innocence ,
Où règne , avec la paix , un éternel silence ,
Où les cœurs , asservis à de sévères loix ,
Vertueux par devoir , le sont aussi par choix ;
Quelle tempête affreuse , à mon repos fatale ,
S'élève dans les sens d'une foible Vestale ?
De mes feux mal éteints , qui ranime l'ardeur ?
Amour , cruel amour , renais-tu dans mon cœur ?
Hélas ! je me trompois , j'aime , je brûle encore.
O nom cher & fatal !... Abeilard je t'adore.
Cette lettre , ces traits , à mes yeux si connus ,
Je les baise cent fois , cent fois je les ai lus.
De sa bouche amoureuse , Héloïse les presse....
Abeilard ! cher Amant ! mais quelle est ma foiblesse ?
Quel nom , dans ma retraite , osé-je prononcer ?
Ma main l'écrit... Hé bien ! mes pleurs vont l'effacer.

70 · ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Dieu terrible , pardonne ; Héloïse soupire.

Au plus cher des Epoux tu lui défends d'écrire :

A tes ordres cruels Héloïse fouscrit. . . .

Que dis-je ? mon cœur dicte . . . & ma plume obéit.

Prifons , où la Vertu , volontaire victime ,

Gémit , & fe repent , quoiqu'exempte de crime ;

Où l'homme , de fon être imprudent destructeur ,

Né jette vers le Ciel que des cris de douleur ;

Marbres inanimés , & vous froides reliques ,

Que nous ormons de fleurs , qu'honorent nos Can-
tiques ,

Quand j'adore Abeilard , quand il est mon Epoux ,

Que ne fuis-je infensible & froide comme vous ?

Mon Dieu m'appelle en vain du trône de fa gloire ;

Je cède à la Nature une indigne victoire ;

Les cilices , les fers , les prières , les vœux ,

Tout est vain , & mes pleurs n'éteignent point
mes feux ,

Au moment où j'ai lu ces triftes caractères ,

Des ennuis de ton cœur fecrets dépositaires ,

Abeilard , j'ai fenti renaître mes douleurs.

Cher Epoux , cher objet de tendrefse & d'horreurs ,

Que l'Amour , dans tes bras , avoit pour moi de
charmes !

Que l'Amour , loin de toi , me fait verfer de lar-
mes !

Tantôt je crois te voir , de myrthe couronné ,

Heureux & fatisfait , à mes pieds profterné ;

Tantôt , dans les déferts , farouche & folitaire ,

Le front couvert de cendre , & le corps fous la haire ;

Defféché dans ta fleur , pâle & défiguré ,
A l'ombre des Autels , dans le Cloître ignoré ;
C'est donc là qu'Abailard , que sa fidelle Epouse ,
Quand la Religion de leur bonheur jalouse ,
Brise les nœuds chéris , dont ils étoient liés ,
Vont vivre indifférens , l'un par l'autre oubliés ;
C'est-là que détestant & pleurant leur victoire ,
Ils fouleront aux pieds , & l'Amour & la gloire !
Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens ;
Partage mes regrets je gémirai des tiens.
L'écho répétera nos plaintes mutuelles ;
L'écho suit les Amans malheureux & fidèles.
Le sort , nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaisir douloureux de pleurer , de gémir ;
Nos larmes sont à nous Nous pouvons les
répandre.

Mais , Dieu seul , me dis-tu , Dieu seul y doit
prétendre.

Cruel ; je t'ai perdu , je perds tout avec toi.

Tout m'arrache des pleurs tu ne vis plus
pour moi.

C'est pour toi pour toi seul que couleront
mes larmes.

Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des
charmes !

Ecris-moi , je le veux : ce commerce enchan-
teur ,

Aimable épanchement de l'esprit & du cœur ,
Cet art de converser sans se voir , sans s'entendre ,
Ce muet entretien , si charmant & si tendre ,

L'art d'écrire, Abeilard, fut sans doute inventé
Par l'Amante captive & l'Amant agité.

Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente ;
Le sentiment se peint sous les doigts d'une
Amante,

Son cœur s'y développe ; elle peut sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux desir.

Hélas ! notre union fut légitime & pure !

On nous en fit un crime, & le Ciel en murmure.

A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,

Quand tu m'offris l'Amour sous le nom d'Amitié,

Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière ;

Mon âme, dans ton sein, se perdit toute entière.

Je te croyois un Dieu, je te vis sans effroi.

Je cherchois une erreur, qui me trompât pour toi.

Ah ! qu'il t'en coûtait peu pour charmer Héloïse !

Tu parlois.... à ta voix tu me voyois soumise.

Tu me peignois l'Amour, bienfaisant, enchan-
teur....

La persuasion se glissoit dans mon cœur :

Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente ;

Tes lèvres la portoient sur celle d'une Amante.

Je t'aimai.... je connus, je suivis le plaisir ;

Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.

Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse ;

J'adorois Abeilard, & dans ma douce yvresse,

Le reste de la terre étoit perdu pour moi :

Mon Univers, mon Dieu ; je trouvois tout en toi.

Tu le fais ; quand ton âme, à la mienne enchaînée,

Me pressoit de ferrer les nœuds de l'hymenée,

Je t'ai dit : cher Amant , hélas ! qu'exiges-tu ?
L'Amour n'est point un crime ; il est une vertu.
Pourquoi donc l'affervir à des loix tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
L'Amour n'est point esclave , & ce pur sentiment
Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
Unissons nos desirs, sans unir nos fortunes.
Crois-moi , l'hymen est fait pour des âmes com-
munes ,

Pour des Amans livrés à l'infidélité.

Je trouve dans l'Amour , mes biens , ma volupté.
Le véritable Amour ne craint point le parjure.
Aimons-nous, il suffit, & suivons la Nature.
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour ;
Ne cherchons , en un mot , que l'Amour dans
l'Amour.

Que le plus grand des Rois, descendu de son Trône,
Vienne mettre à mes pieds son Sceptre & sa Cou-
ronne ,

Et, que m'offrant sa main, pour prix de mes at-
traits ,

Son amour fastueux me place sous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs , au Monarque , à moi-
même.

Abeilard, tu le sçais, mon trône est dans ton cœur.
Ton cœur fait tout mon bien , mes titres , ma
grandeur ;

Méprisant tous ces noms, que la Fortune invente,
Je porte , avec orgueil , le nom de ton Amante ;

74 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

S'il en est un plus tendre, & plus digne de moi,
S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour
toi.

Abeilard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire !
C'est la première loi, le reste est arbitraire.

Quels Mortels plus heureux que deux jeunes
Amans,

Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens ;
Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble ;
Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble ;
Qui confondent la joie, au sein de leurs plaisirs ;
Qui jouissent toujours, ont toujours des desirs !
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent
point de vuide.

La douce illusion à leur bonheur préside.

Dans une coupe d'or, ils boivent, à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
S'il est des cœurs heureux, ils sont heureux sans
doute :

Nous cherchons le bonheur, l'Amour en est la
route.

L'Amour mène au plaisir, l'Amour est le vrai
bien.

Tel fut, cher Abeilard, & ton fort & le mien.
Que les tems sont changés ! ô jour, jour exécration !
Jour affreux, où l'acier dans une main coupable,
Osa quoi ! je n'ai point repoussé ses efforts !
Malheureuse Héloïse ! ah ! que faisois-je alors ?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une Amante
Auroient . . . Rien ne fléchit leur rage frémissante !

Barbares, arrêtez ! respectez mon Epoux !
Seule , j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'Amour, & l'Amour est mon crime !
Oui , j'aime avec fureur , frappez votre victime....
Vous ne m'écoutez pas ! le sang coule... Ah !
cruels !

Quoi ! mes cris , quoi ! mes pleurs , paroîtront criminels !

Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste ?

Nos plaisirs sont détruits !... Ma rougeur dit le reste :

Mais, quelle est la rigueur du destin qui nous perd !
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher Abeilard ! peins-toi ma destinée ;
Rappelle-toi le jour , où de fleurs couronnée ,
Où , prête à prononcer un serment solennel ;
Ta main me conduisit aux marches de l'Autel ;
Où détestant tous deux le sort qui nous opprime ,
On vit une victime immoler la victime ;
Où , le cœur consumé du feu de mes desirs ,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.
D'un voile obscur & faint , ta main foible & tremblante ,

A peine avoit couvert le front de ton Amante ;
A peine je baïsois ces vêtemens sacrés ,
Ces cilices , ces fers à mes mains préparés ;
Du Temple tout-à-coup les voûtes retentirent ,
Le Soleil s'obscurcit , & les lampes pâlirent.

76 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Tant le Ciel entendit, avec étonnement,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle
Amant,

Tant l'Eternel doutoit encor de sa victoire !
Je te quittois.... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui quand j'étois toute à toi,
Viens donc, cher Abeilard, seul flambeau de
ma vie.

Que ta présence encor ne me soit point ravie.
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos
âmes.

Je brûle.... de l'Amour je sens toutes les flâmes.
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux !
Quels momens, Abeilard ! les sens-tu ? quelle joie,
O douce volupté !... plaisirs où je me noye !
Serre-moi dans tes bras ! presse-moi sur ton cœur :
Nous nous trompons tous deux ; mais quelle douce
erreur !

Je ne me souviens plus de ton destin funeste,
Couvre-moi de baisers je rêverai le reste.
Que dis-je, cher Amant, non, non, ne m'en
crois pas.

Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner aux pieds du Sanc-
naire,
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,

A te préférer Dieu , son amour & sa loi ,
Si je puis cependant les préférer à toi ;
Viens , & pense du moins que ce troupeau timide
De Vestales , d'Enfans , a besoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur , instruites par ta voix ,
Baissant un front docile & s'imposant tes loix ,
Marcheront sur tes pas dans ce climat sauvage.

De ces remparts sacrés , l'enceinte est ton ouvrage ;

Et tu nous fis trouver sur des rochers affreux ,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
Retraite des Vertus , séjour simple & champêtre ,
Sans faste , sans éclat , tel enfin qu'il doit être :
Les biens de l'Orphelin ne l'ont point enrichi ;
De l'or du fanatique il n'est point embelli.
La Piété l'habite , & voilà sa richesse.

Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse ;
Sous ces dômes obscurs , à l'ombre de ces tours ,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours ,
Mon Amant autrefois répandoit la lumière :
Le Soleil brilloit moins au haut de sa carrière ,
Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
Maintenant qu'Abeilard ne vit plus dans ces lieux ,
La nuit les a couvert de ses voiles funèbres ;
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres :
On demande Abeilard , & je vois tous les cœurs ,
Privés de mon Amant , partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs , Héloïse attendrie ,
De voler dans leurs bras , te conjure & te prie !
Ah ! charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?

78 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Viens , n'écoute que moi , moi seule je t'appelle.
Abeilard , sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi , dans qui je trouvois Père , Epoux , Frère , Ami ;
Toi , de tous les Amans , l'Amant le plus chéri ,
Ne vois-tu plus en moi ton Epouse charmante ,
Ta Fille , ton Amie , & sur-tout ton Amante ?
Viens , ces arbres touffus , ces pins audacieux
Dont la cîme s'élève & se perd dans les Cieux ;
Ces ruisseaux argentés , fuyans dans la prairie ;
L'Abeille , sur les fleurs , cherchant son ambroisie ;
Le Zéphir , qui se joue au fond de nos bosquets ;
Ces cavernes , ces lacs & ces sombres forêts ,
Ce spectacle riant , offert par la Nature ,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'en-
dure :

L'ennui , le sombre ennui , triste enfant du dégoût ,
Dans ces lieux enchantés se traîne , & corrompt
tout.

Il sèche la verdure ; & la fleur pâlissante
Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphir n'a plus de souffle , Echo n'a plus de voix ,
Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.
Hélas ! tels sont les lieux , où , captive , enchaînée ,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée ,
Cependant , Abeilard , dans cet affreux séjour ,
Mon cœur s'enyvre encor du poison de l'Amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence ,
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.
Moi , dompter mon amour , quand j'aime avec
fureur !

Ah ! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur ?

Avant que le repos puisse entrer dans mon âme,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flâme,
Combien faut-il encor aimer, se repentir,
Desirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime !

O funeste ascendant ! ô joug impérieux !

Quels sont donc mes devoirs, & qui suis-je en
ces lieux ?

Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?

Toi, l'Épouse d'un Dieu, tu brûles pour un
homme !

Dieu cruel ! prends pitié du trouble où tu me vois,

A mes sens mutinés ôse imposer tes loix ;

Tu tiras du cahos le monde & la lumière ;

Hé bien ! il faut t'armer de ta puissance entière :

Il ne faut plus créer il faut plus en ce jour,

Il faut dans Héloïse anéantir l'Amour.

Le pourras-tu, Grand Dieu ! mon désespoir, mes
larmes,

Contre un cher ennemi te demandent des armes ;

Et cependant, livrée à de contraires vœux,

Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Chères Sœurs, de mes sers compagnes inno-
centes,

Sous ces portiques saints, Colombes gémissantes.

Vous, qui ne connoissez que ces foibles vertus

Que la Religion donne & que je n'ai plus ;

Vous, qui dans les langueurs d'un esprit monas-
tique .

Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique ;

Vous enfin , qui n'ayant que Dieu seul pour
Amant ,

Aimez par habitude , & non par sentiment :

Que vos cœurs sont heureux , puisqu'ils sont in-
sensibles !

Tous vos jours sont sereins , toutes vos nuits pai-
sibles.

Le cri des passions n'en trouble point le cours ,

Ah ! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours !

Héloïse aime & brûle au lever de l'aurore ;

Au coucher du Soleil elle aime & brûle encore ;

Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours.

Elle dort pour rêver dans le sein des Amours.

A peine le sommeil a fermé mes paupières ,

L'Amour me caressant de ses ailes légères ,

Me rappelle ces nuits chères à mes desirs.

Douces nuits , qu'au sommeil disputoient les
plaisirs !

Abeilard , mon vainqueur , vient s'offrir à ma
vue.

Je l'entends je le vois & mon âme est émue.

Les sources du plaisir se r'ouvrent dans mon
cœur ;

Je l'embrasse il se livre à ma plus tendre
ardeur.

La douce illusion se glisse dans mes veines :

Mais que je jouis peu de ces images vaines !

Sur ces objets flatteurs offerts par le sommeil ,

La raison vient tirer le rideau du réveil.

Non , tu n'éprouves plus ces secouffes cruelles ,

Abeilard ; tu n'as plus de flâmes criminelles.

Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang pareil aux eaux du lac & des fontaines,
Sans trouble & sans chaleur circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'Amour.
Ton œil appesantit s'ouvre avec peine au jour :
On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abeilard, que crains-tu près de
moi ?

Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Déformais insensible aux plus douces carettes ;
T'est-il encor permis de craindre des foibleffes,
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts, sans étouffer leur
cendre,

Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à préten-
dre.

Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflâmer.
Héloïse t'adore, & tu ne peux l'aimer.
Ah ! faut-il t'envier un destin si funeste ?
Abeilard, ces devoirs, ces loix que je déteste,
L'austérité du Cloître & sa tranquille horreur,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémissé prosternée :
Soit qu'au pied des Autels elle implore son Dieu ;
Les Autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire, & son âme obsédée
Ne respire que toi, ne voit que ton idée ;

82 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Dans nos Cantiques saints , c'est ta voix que j'entends.

Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens ;
Lorsque de ses parfums s'élève le nuage ,
A travers sa vapeur je crois voir ton image :
Vers ce phantôme aimé mes bras sont étendus ;
Tous mes vœux sont distraits , égarés & perdus.
Le Temple orné de fleurs , nos fêtes & leur pompe
Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe.

Quand , autour de l'Autel , brûlant de mille feux ,
L'Ange courbe lui-même un front respectueux ,
Dans l'instant redouté des augustes Mystères ,
Au milieu des soupirs , des chants & des prières ,
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi ,

Mon cœur brûlant t'invoque & n'adore que toi.

Cependant , Abeilard , crains qu'un pouvoir superême ,

Pour m'arracher à toi , ne m'arrache à moi-même.
Un jour ton Dieu , mon Dieu peut parler à mon cœur.

De ce Dieu , ton rival , fais encor le vainqueur.
Vole près d'Héloïse , & fais sûr qu'elle t'aime.
Abeilard dans mes bras l'emporte sur Dieu même.
Oui ; viens ôse te mettre entre le Ciel & moi ;
Dispute lui mon cœur & ce cœur est à toi.
Que dis-je ? Non , cruel , fuis loin de ton Amante :
Fuis , cède à l'Eternel Héloïse mourante.
Fuis & mets entre nous l'immensité des mers ;
Habitions les deux bords de ce vaste Univers.

Dans le sein de mon Dieu, quand mon Amour
expire,

Je crains de respirer l'air qu'Abeilard respire ;

Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés :

Tout me rappelleroit des traits mal effacés.

Du crime au repentir un long chemin nous mène,

Du repentir au crime un moment nous entraîne.

Ne viens point, cher Amant, je ne vis plus pour
toi.

Je te rends tes sermens, ne pense plus à moi.

Adieu plaisirs si chers à mon âme enivrée !

Adieu douces erreurs d'une Amante égarée !

Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout,

Adieu cher Abeilard, cher Epoux.... adieu tout.

Mais quelle voix gémit dans mon âme éperdue !

Ah ! seroit-ce.... Oui, c'est elle, & mon heure est
venue.

Une nuit. ... je veillois à côté d'un tombeau ;

La torche funéraire, obscur & noir flambeau,

Pouffoit, par intervalle, un feu mourant & som-
bre,

A peine il s'éteignit & disparut dans l'ombre,

Que du creux d'un cercueil, des cris, de longs
accens,

Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends.

Arrête, chère Sœur, arrête, me dit-elle :

Ma cendre attend la tienne, & ma tombe t'appelle.

Du repos qui te fuit, c'est ici le séjour :

J'ai vécu, comme toi, victime de l'Amour.

J'ai brûlé, comme toi, d'un feu sans espérance.

C'est dans la profondeur d'un éternel silence,

84 ÉPITRE D'HÉLOÏSE &c.

Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.

Ici l'on n'entend plus les soupirs des Amans.

Ici finit l'Amour, ses soupirs & ses plaintes.

La Piété crédule y perd aussi ses craintes.

Meurs, mais sans redouter la mort ni l'avenir.

Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous
punir,

Loin d'allumer ici des flâmes vengereffes,

Affoupit nos douleurs, & pardonne aux foibleffes.

O mon Dieu ! s'il est vrai, si telle est ta bonté,
Précipite l'instant de ma tranquillité.

Ô Grâce lumineuse ! ô Sageffe profonde !

Vertu, fille du Ciel ! oubli sacré du monde !

Vous, qui me promettez des plaisirs éternels,

Enlevez Héloïse au sein des Immortels.

Je me meurs.... Abeilard, viens fermer ma pau-
pière.

Je perdrai mon Amour en perdant la lumière.

Dans ces derniers momens, viens du moins re-
cueillir,

Et mon dernier baiser & mon dernier soupir.

Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,

Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes ;

Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,

Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.

Que la main des Amours y grave notre Histoire,

Et que le Voyageur, pleurant notre mémoire,

Dise : ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux ;

Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas
comme eux.

HÉLOÏSE.



FRAGMENT

, d'une Réponse

D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

Par M. COLARDEAU.

QU'AI-JE lu ? Qu'as-tu fait , malheureuse Hé-
loïse ?

Au joug de tes devoirs , je te croyois soumise :
Je croyois que ton cœur , puni d'avoir aimé ,
A de froids sentimens s'étoit accoutumé.
Moi-même plus tranquile & dans la solitude ,
Sous le poids de mes fers courbé par l'habitude ,
Inconnu , séparé du reste des mortels ,
N'adorant que le Dieu dont je fers les Autels ,
J'oubliois qu'Héloïse , aux larmes condamnée ,
Achevoit , loin de moi , sa triste destinée.
Je n'abandonnois plus mes esprits détrompés :
Au regret des plaisirs qui me sont échappés ;
Et je goûtois la paix que j'ai tant poursuivie.
Ton amour partagea le trouble de ma vie :
Il étoit juste aussi que ton cœur généreux
Put jouir d'un repos nécessaire à tous deux.
Je t'écris . . . Je me peins dans cet état paisible ;
Qui suit l'épuisement d'une âme trop sensible ;
Et ma froide raison t'invite à partager
Les trompeuses raisons d'un calme passager . . .

86 FRAGMENT D'UNE ÉPITRE

Héloïse, Héloïse.... ah ! quelle est ta réponse !
Le repos m'abandonne & ma rage y renonce :
La flâme qui te brûle a ranimé mes feux :
Oui, je t'aime & t'aimer est un supplice affreux.

Trop déplorable Amante, ô ma chère Héloïse !
De mon amour troublé pardonne la surprise,
Indigne d'être aimé, j'ai douté de ton cœur.
Pouvois-je me flatter d'inspirer tant d'ardeur,
Moi qui, sous le fardeau d'une vie importune,
N'ai plus de sentiment que pour mon infortune ;
Qui redoutois, sur-tout, de réveiller en toi
Un amour, désormais inutile pour moi.

Ce n'est plus ce mortel, dont l'ardeur dévorante
Se rallumoit sans cesse aux feux de son Amante ;
Et qui, plein d'un amour, accru par les desirs,
Sçut r'en prouver l'excès par l'excès des plaisirs.

Hélas ! tu le sçais trop ; le Ciel, dans sa ven-
geance,

Le Ciel ne m'a laissé qu'un reste d'existence.

Ménagemens cruels, autant que superflus !

J'existe pour sentir que je n'existe plus :

O mort ! m'as-tu frappé sans pouvoir me détruire !

L'homme est anéanti dans l'homme qui respire ;

Et de l'humanité ce qui survit en moi

Fait rougir la nature, & la glace d'effroi.

Image affreuse, hélas ! que tu m'as retracée !

Crains-tu qu'elle n'échappe à ma triste pensée ?

Tu me crois donc heureux par mes propres mal-
heurs ?

Va, mes lâches bourreaux, & tes persécuteurs,

En flétrissant les sens de leur foible victime,
N'ont pu dénaturer le cœur qui les anime :
C'est au fond de ce cœur qu'ils devoient te chercher ;

C'est ce cœur , en un mot , qu'il falloit m'arracher.

Depuis l'instant cruel , où , dans sa rage extrême ,
Le sort m'a pour jamais séparé de moi-même ,
Toujours enseveli dans l'ombre des déserts ,
J'ai dérobé ma honte aux yeux de l'Univers ;
Et toi-même , Héloïse , abandonnant ce monde ,
Tu cachois ta douleur dans une nuit profonde.
J'ai cru que devant Dieu ton cœur humilié
Oublioit un Amant digne d'être oublié ;
Et qu'enfin , ramenée à ton indifférence ,
Tu vivois plus tranquille au sein de l'innocente.
Je l'ai cru ! . . . Cette idée , en des tems plus heureux ,

Auroit livré mon âme à des tourmens affreux ;
Aujourd'hui , je voudrois qu'elle adoucît ma
peine ;

Mon cœur à ton amour préféreroit ta haine.
Vois combien cet amour accroît mon désespoir ;
Déjà docile au joug d'un rigoureux devoir ,
J'embrassois sans effort des vertus mercenaires.
Dieu même , plus sensible à mes larmes amères ,
Au pied de ses Autels , dans le sein de la paix ,
Sur mon cœur affligé répandoit ses bienfaits.
Je me flattois , enfin , que sa main consolante
Versoit les mêmes dons sur ma plaintive Amante.

88 FRAGMENT D'UNE ÉPITRE &C.

Douce & trompeuse erreur , dont j'ai trop peu
joui !

Mon bonheur commençoit ; il s'est évanoui.
Ta Lettre , cette Lettre où ton âme exprimée
A peint toute l'ardeur dont elle est consumée ;
Cette Lettre brûlante a porté dans mes sens
Ces desirs , autrefois si vifs & si puissans. . . .
Trop cruelle Héloïse ! ah ! pourquoi ta tendresse
N'a-t-elle pas du moins épargné ma foiblesse ;
Pourquoi montrer encore à mes yeux entr'ouverts
L'image de ces biens qui me furent si chers ;
Et pourquoi rappeler à mon âme sensible ,
D'un bonheur qui n'est plus le souvenir horrible ?
Toi-même , tu l'as dit : ton malheureux Amant ,
Par ses persécuteurs privé du sentiment ,
N'est plus qu'un spectre vain , n'est plus qu'une
ombre errante ,
Désormais insensible aux baisers d'une Amante ;
Et cependant en proie à tes brûlans desirs ,
Ton cœur à cet Amant demande des plaisirs !
Tu brûles de le voir , quand sa vue importune ,
Ne peut que te montrer toute son infortune ;
Quand lui-même pressé par tes embrassemens ,
Ne pourroit dans tes bras sentir que des tour-
mens !

Épargne à tous les deux ce supplice barbare :
L'excès de ton amour & t'abuse & t'égare. . . .

.
.

ÉPITRE
D'ABEILARD

A

HÉLOÏSE,
SON AMANTE ET SON ÉPOUSE ;

Imitée & mise en Vers,

PAR M. A. C. C**,

*D'après la Lettre D'ABEILARD, du
même, servant de Réponse à celle
D'HÉLOÏSE par M. POPE.*



AVERTISSEMENT.

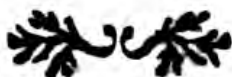
TOUT ce qui peint l'amour & caractérisé la violence de cette passion, presque toujours fatale aux malheureuses victimes qui s'y laissent entraîner par le seul attrait du plaisir qui les domine, ne peut manquer d'intéresser vivement.

Le succès prodigieux & si bien mérité de l'Épître d'Héloïse de M. Colardeau, a fait naître, depuis douze à quatorze ans, un torrent de petits Poèmes, sous le titre d'Héroïdes, d'Épîtres, de Lettres, &c., &c., le plus grand nombre dans l'oubli, mais parmi lesquels il en est plusieurs où nous avons trouvé du sentiment, de l'énergie, & des expressions si tendres & si analogues aux Amours d'Abailard & d'Héloïse, que nous avons cru faire plaisir au Public de les extraire & d'en former l'Épître suivante, en nous attachant toutefois à suivre, presque littéralement, le sens de la Lettre d'Abailard à Héloïse, qui sert de réponse à la Lettre d'Héloïse du célèbre Pope.

Nous n'avons d'autre mérite (si c'en

est un) que d'avoir rassemblé, sous un seul point de vue, les beautés de détails qui nous ont paru les plus piquantes & les plus convenables à notre objet; ainsi, à quelques Vers près de notre composition, il n'y a rien de nous. Semblable au Jardinier qui, du choix de différentes fleurs de son parterre, artistement arrangées, en fait, au moyen du jonc qui les retient, un bouquet charmant. Le parterre, sont les Poèmes que nous avons parcouru; les fleurs, les tirades de Vers que nous en avons extraites, & le jonc qui retient ces fleurs, sont les Vers que nous avons été obligé d'ajouter pour la liaison & l'ensemble des différens larcins dont presque toute cette Épître est composée. Avons-nous réussi? c'est au Lecteur à décider.

Après un aveu si sincère, on ne nous accusera point de Plagiat. Si le Public applaudit à notre Ouvrage, notre zèle a tout fait, & nous ne nous prévaudrons point de ce succès. C'est aux Auteurs que nous avons, pour ainsi dire, métamorphosés, à s'en réserver toute la gloire.



AVANT-PROPOS.

ABEILARD ne s'attendoit pas , dans la retraite de Saint-Gildas de Ruys , dont il étoit Abbé & Supérieur , à recevoir une Lettre d'Héloïse. Sa naïf sante vertu & sa foible piété se trouvoient alors comme étouffées sous la multitude des idées qui s'élevoient de son cœur , comme d'un fonds dont l'Amour s'étoit emparé. Lorsqu'il quitta la France pour se retirer à son Abbaye , Abeilard crut y laisser sa passion & ne penser qu'aux devoirs que lui imposoit sa nouvelle dignité. Mais il se trompa.

Il y avoit déjà quelques années qu'il étoit dans cette Abbaye , où , voulant profiter avec fruit de la solitude que la Providence lui avoit destinée , il faisoit tous ses efforts pour éteindre , par ses larmes & par ses austérités , la flâme dont son cœur étoit toujours dévoré pour Héloïse , lorsqu'il reçut d'elle une Lettre si tendre , qu'elle détruisit , en un instant , tous les vœux qu'il avoit faits , de ne vivre uniquement occupé que du service de Dieu. Il eut beau vouloir résister à la violente passion qui l'animoit , l'amour le tyrannisoit. Aussi foible qu'Héloïse , il étoit plus à plaindre qu'elle.

Dans cette Lettre , Abeilard fait une vive peinture des combats qu'il éprouve. S'il goûte les douceurs de la Grâce , c'est par intervalle. La Piété cependant l'emporte sur l'Amour. Il engage Hé-

loïse de l'imiter. Il lui représente que c'est une nécessité indispensable pour son salut & le sien, de vaincre une passion qui ne peut être que criminelle. Qu'il est détaché totalement de ce monde, & que ce n'est que par un retour sincère à la vertu & une longue patience dans l'exacte observation des devoirs qu'ils ont chacun à remplir dans le saint Etat qu'ils ont embrassé, qu'ils peuvent obtenir de Dieu le pardon de leurs crimes. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractère d'Abeilard dans le tems qu'il est supposé écrire cette Lettre.





É P I T R E

D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

QUI peut m'écrire?... Ouvrons.... Grand Dieu !
c'est Héloïse !...

A peine votre Epoux revient de sa surprise !...
Je couvre de baisers cet Ecrit séduisant :
Il pénètre mon cœur d'un plaisir ravissant...
Mais Abeilard doit-il s'occuper de vos charmes ?
Vos tourmens, vos soupits me causent mille alarmes....

Nos amours, nos malheurs, par votre main tracés,
Le cruel souvenir de nos plaisirs passés,
Pour le plus tendre Amant votre excès de tendresse....

Ah ! cessons d'écouter une impure foiblesse !
Loin de nous écarter du sentier des Vertus,
Oublions un Amour dont les nœuds sont rompus.
Du plus funeste sort, Compagne infortunée,
Au malheur de mes jours, par l'Amour enchaînée,
Chère Héloïse, ô vous ! dont le nom seul m'est cher,

A mon repos pourquoi venez-vous m'arracher !
Vous pouvez, partageant l'horreur qui me consume,
Des pleurs que je répands adoucir l'amertume ;

96 ÉPITRE D'ABEILARD

Mais le triste néant où mon être est plongé,
En vous faisant frémir ne peut être changé.
Si le plus beau jour luit, une affreuse lumière ;
D'un rayon accablant vient frapper ma paupière...
Fuissez-vous, dans ces traits qu'a formés ma dou-
leur,

Y contempler les maux qui déchirent mon cœur !
Objet infortuné de la fureur céleste,
Je partage, à regret, le jour que je déteste.

Tout ce qui m'environne est ligué contre moi...(*)
Quand l'Hymen nous soumit sous sa plus ter-
dre loi,

Nous vivions tous les deux sans nulle défiance
Dans cette douce paix que donne l'innocence.
L'Amour & la Vertu dirigeoient notre cœur
Dans les sentiers étroits qui mènent au bonheur.
Jamais nous n'avions vu la discorde indocile,
De son flambeau cruel alarmer notre asyle.
Aussi-tôt que l'Aurore avoit doré les Cieux,
Que ses premiers rayons venoient frapper nos
yeux ;

A la Divinité, dont nous sommes l'image,
Nous portions, à genoux, un légitime hommage.
De mes foibles talens, employant le secours,
Nous bénissions la main qui veilloit sur nos jours ;
Et dès que la nuit sombre, amenant les ténèbres,
Déployoit les ressorts de ses voiles funèbres,

(*) Abeilard étoit alors persécuté si cruellement
par les Moines de son Abbaye, qu'ils en vouloient
même à sa vie.

A peine délassés des fatigues du jour,
Nous cherchions le repos . . . & nous trouvions
l'Amour.

Unis étroitement, les plus vives caresses
Signalent chaque jour nos égales tendresses...
O Ciel ! aurois-je cru, dans des momens si doux,
Qu'Abeilard d'Héloïse eut cessé d'être Epoux !
Aurois-je pu penser qu'une main infernale,
Conduite par l'excès d'une fureur brutale,
Auroit détruit en moi . . . (*) Mais chassons de
mon cœur

Ces mortels souvenirs objets de ma douleur.
Pour vivre dans l'opprobre, avois-je une âme
faite ?

Il faut me concentrer dans une humble retraite :
L'on cède au désespoir quand la honte s'y joint :
L'esprit est Philosophe & le cœur ne l'est point.
La fureur des complots n'a rien qui m'épouvante ;
Vous êtes mon soutien, mon guide, mon Amante ;
Et pour combler mes vœux, je vois dans votre
cœur,

Un Temple à la tendresse, un Autel à l'honneur.
D'un Amour malheureux vous êtes la victime ;
Ma passion, pour vous, fut la source du crime.
Aimons-nous encor plus, & prouvons aux jaloux,
Que les rapports du cœur ont seuls des droits sur
nous.

(*) Par un excès de la plus horrible vengeance,
Abeilard perdit les vrais témoins de sa virilité.

98 ÉPITRE D'ABEILARD

Le Ciel qui nous forma, qui porta dans notre âme
Ces élans mutuels du feu qui nous enflâme,
Veille encor sur nos jours.... Nos liens sont sacrés ;
Pourquoi s'ils l'offensoient les auroit-il ferrés ?...
Le nom seul d'Héloïse apaise mes alarmes :
Vous vôlez dans mes bras, vous essuyez mes lar-
mes.

En aimant Abeilard vous aimez un Epoux,
Et Dieu ne peut m'ôter ce nom si saint, si doux.
Oui, ces antres obscurs, ces monts inaccessibles,
Ces rochers à nos yeux deviendroient moins ter-
ribles,

Si nos soins, notre amour, sçavoient les embellir.
Nous verrions l'Aquilon chassé par le Zéphir ;
Les neiges, en torrens, s'écouler dans les plaines ;
La chaleur du midi réchauffer nos haleines,
Et la Nature, enfin, sensible à nos revers,
Créer à nos desirs un nouvel Univers.

Nous en jouirions seuls... Votre oncle & ses com-
plices,

Que Thémis a puni de trop légers supplices (*),
Ne viendroient plus troubler l'union de nos
cœurs,

Dieu seul éclaireroit nos fidelles ardeurs.

Nos jours s'écouleroient au fein de la tendresse ;
Chaque jour, chaque instant, l'Amour & son
yvresse,

(*) Un tel attentat seroit aujourd'hui puni de mort...

Porteroient dans nos cœurs leurs charmes bien-
faisans :

Le plaisir uniroit deux Epoux , deux Amans ;
Nos baisers.... Mais que dis-je ?... Ah ! malheu-
reux , arrête ,

Vois le Ciel courroucé qui menace ta tête....

Quels souhaits forme-tu ?... Dans ton état affreux,
Oses-tu te livrer à de coupables vœux ?

Tu prétends que le Ciel , devenu plus propice ,
Répande sur tes feux sa faveur protectrice....

Rentre dans ton néant.... Connois-toi.... Tu fré-
mis....

Un espoir si flatteur peut-il t'être permis !

Quoi ! lorsque dans mes sens, que le desir con-
fume ,

La flâme la plus forte à chaque instant s'allume ;
Quand je sens tous les feux du plus ardent Amour,
Brûler & déchirer mon âme tour-à-tour ;

Quand mon cœur, entraîné par la loi la plus douce,
Suit l'instinct séducteur qui l'agite & le pousse ,
Et que par la tendresse , au plaisir animé ,

Il cherche , avec transport , l'objet qui l'a charmé ,

Ce cœur est criminel.... Lorsque dans le silence

Je forme des projets d'amour & d'espérance ,

Tout me dit : Abeilard , tes vœux sont superflus ,

Ne cherche le bonheur qu'au sein de tes vertus.

Héloïse , qui peut blâmer notre tendresse ?

Des Epoux malheureux elle fait la richesse.

Le fardeau des malheurs me paroîtra plus doux ,

Si , sans vous affliger , je le porte avec vous.

100 ÉPITRE D'ABEILARD

O vous pour qui j'écris ces tristes caractères,
Du trouble de mes sens affreux dépositaires !
O vous que j'adorois ! . . . que je n'ose nommer,
Que mon malheureux sort m'a défendu d'aimer,
Quoique trop rassuré par mon insuffisance ;
Je sens trop le danger de la correspondance :
Le Ciel de tous liens veut qu'on soit dégagé,
Et rejette le cœur quand il est partagé.
Ne pensez plus à moi . . . mon ardeur vous outrage ;
Dans mon état cruel la honte est mon partage . . .
C'en est fait, Héloïse, étouffons notre amour :
Peut-être touchons-nous à notre dernier jour.

Le Monarque des Cieux, qui fait nos destinées,
Ne nous a rien appris du cours de nos années.
C'est une route obscure, où l'on va sans flambeau ;
Tel pense commencer qui descend au tombeau.
La mort, cette cruelle, à qui tout rend hommage,
A moissonné Clorinde au printemps de son âge.
Le jeune Céladon est tombé sous ses coups :
Ce qu'elle a pu sur eux, elle le peut sur nous ;
Et puisque tôt ou tard, par un effet barbare,
Il faut que, malgré nous, sa rigueur nous sé-
pare . . .

Vous m'entendez, hélas ! dans l'état où je suis,
Prier pour Héloïse est tout ce que je puis.

Bannissez tout espoir de réchauffer ma cendre ;
Devois-je, en m'éteignant, conserver un cœur
tendre ;

Une plante stérile, un flambeau sans clarté,
Doit être rejeté de la société.

Notre amour mutuel, funeste l'un à l'autre,
 Exciteroit mon feu fans éteindre le vôtre ;
 Vous n'auriez un Epoux que pour vous affliger ,
 Et vous n'embrasseriez qu'un phantôme léger....
 Mais, quoi ! de mes discours vous êtes attendrie !
 Croyez que d'Abeilard Héloïse est chérie :
 Oui, mon cœur enflâmé de vos attraits puissans,
 Se range, malgré moi, du côté de mes sens.
 L'Amour, dans ma retraite, encor me tyrannise !...

Abeilard croit jouir des faveurs d'Héloïse ?
 Et loin que mon cœur pense à sortir de vos fers,
 Je vois avec chagrin les douceurs que je perds.
 En vain, pout me guérir du mal qui me possède,
 Le plus affreux désert me paroît un remède,
 Votre idée est toujours une ombre qui me fuit ;
 A chaque pas l'Amour s'y mêle & me conduit.
 Vos traits, à mon esprit se présentent sans cesse ;
 Cette pensée alors ranime ma tendresse.
 Je vous parle & vous jure une constante foi ;
 Héloïse à mes yeux est l'Univers pour moi.
 L'Amour, le tendre Amour me transporte &
 m'enflâme,
 Et lorsque dans l'yvresse où se trouve mon âme,
 Je me dis : Abeilard, il faut bannir l'Amour,
 Le fuir, n'y plus penser dans cet obscur séjour ;
 Je m'écrie : ô mon Dieu ! tandis que tout rappelle
 A mon cœur enchanté mon Epouse fidelle,
 Je ne dois plus l'aimer !... Présente à mon esprit,
 Héloïse me fuit, en tous lieux m'attendrit.

102 ÉPITRE D'ABEILARD

Errant dans nos déserts, les ruisseaux, les fontaines,

Les bocages, les prés, les vallons & les plaines,
Tout me parle de vous... Dans quel trouble je suis !

Peignez-vous mon teint blême & mes cruels fousis.

Si je respire l'air dans ces climats champêtres,
Je relis votre nom sur l'écorce des hêtres,
Nos chiffres amoureux, l'un dans l'autre enlacés,
Paroissent de ma main sur le sable tracés.

Si dans les Livres saints, où ma raison s'épuise,
Je jette mes regards, je n'y vois qu'Héloïse.

De la Religion les pures vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités.

Au plus haut des rochers, où je fais ma retraite,
L'Echo, de mes accens est souvent l'interprète,
Lorsqu'elle prend le soin de conter aux Zéphirs,
Et mes chagrins mortels & mes tristes soupirs :
Aussi-tôt abîmé dans ma douleur profonde,
Je me laisse assoupir au murmure de l'onde.

Abeilard tout rempli de vos puissans attraits,
Semble vous voir alors plus belle que jamais.

Si la nuit dans les airs étend ses sombres voiles,
Et ramène en ces lieux la lueur des étoiles,
Je me trouve à vos pieds & l'Aurore à son tour
Me revoit sommeillant dans les bras de l'Amour.

Tous mes sens transportés de la plus douce
yvresse

Me font voir Héloïse approuvant ma tendresse....

Mais, hélas ! l'instant où de vous je crois jouir,
M'échappe à mon réveil & sert à me punir.

Voilà, rendre Héloïse, une foible peinture
De mon trouble pour vous & des maux que j'endure.

Je ne m'en repens pas ; au contraire, il est doux,
Selon l'homme, de vivre & de mourir pour
vous :

Mais Héloïse ! aussi, selon Dieu, le dirai-je ?
Vivre & mourir pour vous c'est être sacrilège.
Le Maître des humains, en nous donnant le jour,
S'est réservé nos cœurs ainsi que notre Amour.
Comme il nous a formé sur son divin modèle,
Sa copie en doit être & sincère & fidelle.
Il faut qu'elle ressemble à son original ;
Qu'elle fasse le bien, qu'elle évite le mal,
Qu'elle s'attache à lui, sur-tout comme à sa cause,
Et qu'elle l'aime seul plus que toute autre chose.

Que ce triste abandon m'arrache de soupirs !
Je sens combattre en moi desirs contre desirs.
De vos charmes toujours mon âme possédée,
De nos plaisirs passés se retrace l'idée.
Je rappelle en mon cœur ces entretiens secrets
Qui me font soupirer & forment vos regrets.
J'admirois chaque jour votre profond génie.
Je devois sous vos loix passer toute ma vie.
Il faut rompre, Héloïse, & ma chaîne & mes fers,
Passer mes tristes jours dans ces vastes déserts,
Cesser de vous aimer dans la force de l'âge,
Où de l'Amour vainqueur on connoît le langage ;

104 ÉPITRE D'ABEILARD

Et fuyaat tout plaisir , ne penser désormais
Qu'à viyre & qu'à mourir consumé de regrets.
Quoiqu'ordonne, Héloïse , un Amour doux &
tendre ,

Vous n'êtes plus l'objet où mon âme doit tendre.
Je vous aime , il est vrai , vos attraits m'ont
charmé ,

J'ose même , en secret , me flatter d'être aimé.
Etoit-il sur la terre union plus parfaite ?

J'étois content de vous , vous étiez satisfaite :

Du tyran de nos cœurs, Héloïse avec moi,

Suivoit aveuglément l'impérieuse loi ;

Ma chaîne paroïssoit attachée à la vôtre ;

Un charme séduisant l'éloignoit de toute autre.

Cependant vous voyez que le Ciel , en courroux ,

Pour punir notre amour m'a séparé de vous. ..

Pour moi plus de plaisirs ! ... Hélas ! mon cœur
avide ,

Plein des plus beaux objets , se trouve toujours
vuide.

Sur mille & mille fleurs j'ai beau chercher le miel ,

Je ne l'y trouve pas. . . . J'aspire vers le Ciel.

Il faut quitter pour Dieu, parens , amis , maitresse,

Renoncer au plaisir , étouffer la tendresse ,

Mépriser , rejeter la gloire , les honneurs ,

Et fouler à ses pieds les mondaines grandeurs.

Le Seigneur a jetté ses regards sur la terre ,

Pour voir s'il est encor quelqu'un qui le révère ;

Il n'en est pas un seul : tous se sont corrompus ,

Tous se sont éloignés du sentier des vertus.

Les hommes, du vrai Dieu n'ont plus la con-
noissance,

Ils mettent en oubli ses bienfaits, sa clémence ;

L'esprit est égaré ; tout cœur devient pervers....

Héloïse, servons d'exemple à l'Univers.

Il en est tems encor : Dieu pardonne le crime ;

Attachons-nous à lui, suivons sa loi sublime ;

Nous lui devons nos cœurs, lui seul doit nous
charmer,

Et son amour en nous doit toujours s'enflâmer....

Dieu m'inspire.... Il agit.... O décrets que j'a-
dore !

Déjà le froid succède au feu qui me dévore !

Il exerce en mon cœur un pouvoir tout puissant ;

Oubliez, Héloïse, oubliez votre Amant....

Pénétrez-la, grand Dieu, d'une céleste flamme !

Le feu de votre amour épurera son âme,

Et la dégagera des terrestres liens,

Dont le poids a causé ses malheurs & les miens.

Ne me reprochez pas que je suis infidèle.

J'écoute mon devoir ; je vais où Dieu m'appelle.

A voir tous les dangers d'un monde séducteur,

C'est en Dieu qu'Abeilard trouve le vrai bon-
heur :

De tout être vivant il exige l'hommage ;

C'est un crime à ses yeux que le moindre partage.

Son amour désormais doit faire nos plaisirs.

Héloïse n'est plus l'objet de mes desirs....

Dieu me dégage enfin d'une ardeur criminelle.

Abeilard embrasé d'un charitable zèle,

106 ÉPITRE D'ABEILARD &C.

Ne voit plus qu'en lui seul son unique recours :
A l'aimer, le servir, je consacre mes jours.
Rien ne doit m'attacher, me fixer sur la terre,
Je n'y rencontrerois qu'une éternelle guerre (*).
Heureux de vous quitter pour un Dieu que je
fers,

Mais malheureux d'aimer encor ce que je perds.
Adieu donc pour jamais.... Notre funeste flâme
Nous perdrait tous les deux ; sauvons du moins
.. notre âme.

- Que nos cœurs réunis ne forment plus qu'un
cœur,

Pour le présenter pur à l'Être Créateur :
Que l'Univers, plaignant nos excès de foiblesse,
Verse sur nos malheurs des larmes de tendresse ;
Qu'il sache qu'Abailard, qui n'adoroit que vous,
Renonce pour Dieu seul au nom de votre Epoux,

ABEILARD.

(*) *Abailard essuya mille persécutions de ses ennemis : on condamna un de ses Ouvrages au feu, dans un Concile tenu à Soissons en 1140.*



ÉPITRE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD,

SON AMANT, SON ÉPOUX ;

*Mise en Vers par M. FEUTRY,
d'après la Lettre de M. POPE.*

Sic fatur lacrymans..... Virgile , Enéide , liv. VI.





É P I T R E

D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

DANS ce sombre désert, paisible solitude,
 Séjour de l'innocence & de la quiétude,
 Où mon âme & mes yeux, vers le Ciel élancés,
 Ne peuvent nuit & jour le contempler assez;
 Qui peut venir troubler ma retraite profonde?
 Loins des plaisirs bruyans & des erreurs du monde,
 Quel souvenir rallume un feu séditieux?
 Mon cœur s'égaré-t-il au-delà de ces lieux?
 Dans ce moment cruel, me connois-je moi-même?
 Hélas! j'aime toujours..... C'est Abeilard que
 j'aime!

La trop foible Héloïse adore encor ses traits.

Nom redoutable & cher que vous m'offrez
 d'attraits!

Ne le prononçons point : ma voix est consacrée
 A célébrer de Dieu la majesté sacrée ;
 Cachons-le dans mon cœur , qu'il y soit avec lui,
 Que leurs traits confondus se mêlent aujourd'hui.
 Ne l'écris point, ma main ; mais ce nom plein
 de charmes ,

Déjà s'offre à mes yeux.... Effacez-le, mes larmes,
 Je les répands en vain ; mon amour me trahit,
 Mon cœur dicte toujours , & ma main obéit.

110 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Vous, inflexibles murs, secrets dépositaires
Des sincères remords, des peines volontaires,
Rochers affreux, témoins des larmes de mon
cœur,

Vous, caverne profonde où séjourne l'horreur,
Vases saints devant qui nos Vierges gémissantes
Lèvent des yeux éteints & des mains languissan-
tes ;

D'ossements précieux, triste & froid monument,
Qu'entourent le silence & le recueillement,
Comme vous insensible, à moi-même barbare,
Ces cillices, ces fers que le zèle prépare,
N'ont-ils pas mille fois, par de cruels efforts,
Sans éteindre mes feux, ensanglanté mon corps ?
Le Ciel en vain sur moi veut avoir l'avantage ;
L'homme asservit mon cœur, ou du moins le
partage ;

Mon amour indompté ne connoît plus de frein ;
Les larmes & les tems se succèdent en vain.
A mes vives douleurs il n'est point d'intervalle ;
A l'aspect imprévu d'une Lettre fatale,
Je frémis ; . . . & voyant mon nom baigné de
pleurs,
Je tremblai d'y trouver quelques nouveaux mal-
heurs :

Chaque mot m'effrayoit ; me remplissoit d'alar-
mes ;

Je versois, en lisant, un déluge de larmes ;
Gémissant sur l'ennui de mon triste séjour,
Je vous voyois, tantôt esclave de l'Amour,

Tantôt vainqueur , le fuir dans ce lieu folitaire ,
Où de l'auférité la rigueur falutaire
Détruit les paffions dans nos cœurs corrompus ,
Et développe en eux le germe des vertus.

Peignez-moi les rigueurs du fort qui vous op-
prime ;

Nos cruels ennemis , que la fureur anime ,
Ne peuvent nous ravir , malgré leurs noirs com-
plots ,

La douceur de nous plaindre & d'unir nos fan-
glots.

Ne me cachez donc rien , & méprifons leur haine :
Abeilard auroit-il l'âme plus inhumaine ?

Lire , verfer des pleurs , & pouffer des foupirs ,
Voilà mon fort : hélas ! j'y borne mes defirs.

Ce don du Ciel , cet art de peindre la penfée ,
Fait renaître l'efpoir dans mon âme oppreffée ;
Par fon fecours divin , les Amans malheureux
Se parlent , quoiqu'absens , & nourriffent leurs
feux.

Ce confident facré les foutient , les confole ,
Et porte les foupirs de l'un à l'autre pôle.

Par lui la jeune Amante exprimant fes regrets ,
Découvre , fans rougir , fes fentimens secrets ;
Pour peindre fon amour , elle prévient l'Aurore ,
Et dévoile fon cœur à l'Amant qu'elle adore.

Vous fçavez , Abeilard , avec quelle candeur
Je répondis d'abord à votre tendre ardeur ,
Lorsque , fous l'amitié , l'Amant cachant fa flâme ,
Me perça de fes traits , & captiva mon âme ;

112 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Sous ce voile trompeur, par des attraits puissans,
Vous portâtes le trouble & le feu dans mes sens.
Mon cœur vous comparoit aux sublimes essences,
Et vous croyoit formé des célestes substances,
Tels que des feux brillans qui décorent les Cieux,
Les rayons les plus purs s'échappoient de vos
yeux.

Tantôt à votre voix amoureuse & plaintive,
Je prêtois en silence une oreille attentive;
Vos chants mélodieux, par des accens divers,
Portoient, avec leurs sons, mon âme dans les
airs.

Tantôt de vos discours l'Eloquence rapide
Protoit, avec adresse, à mon esprit timide,
Qu'une vaine terreur ne doit point alarmer,
Et que sans crime enfin nos cœurs pouvoient
s'aimer.

Un desir inconnu, principe de mes peines,
A l'instant se glissa dans mes brûlantes veines;
L'image du plaisir à mes yeux se peignit;
De ma foible raison le flambeau s'éteignit;
Mais l'Amour me guidant par sa clarté funeste,
Je tremblai de vous croire une essence céleste;
Du fort des Chérubins, mon cœur trop peu ja-
loux,

N'envioit plus ce Ciel qu'il oublioit pour vous.

Avant ce jour fatal, marqué par l'Hymenée,
Qui devoit décider de votre destinée,
Nos deux cœurs satisfaits d'un mutuel retour,
Ne vouloient d'autres loix que celles de l'Amour.

Un bonheur toujours pur fuit les cœurs qu'il en-
chaîne ;

Mais cet enfant des Cieux , ennemi de la gêne ,
Plus léger que les vents , aussi libre que l'air ,
A l'aspect des liens fuit ainsi que l'éclair.

Que les biens , les honneurs satisfassent l'Épouse ,
Qu'elle en jouisse enfin , je n'en suis point ja-
louxe.

Honneurs , richesses , biens , objets de mes mé-
pris ,

Fuyez : . . . j'ai mon amour ! . . . qu'étez-vous à
ce prix ?

Le plus puissant des Rois viendrait m'offrir un
Trône ,

Je foulerois aux pieds son Sceptre & sa Couronne ;
Je ne veux pour tous biens que le cœur d'Abel-
lard ,

Et je dédaignerois l'hommage de César.

O tems ! ô jours heureux de l'innocence pure ,
Où l'on suivoit les loix de la simple Nature !

Les Humains fortunés , guidés par les plaisirs ,
Ne formoient point alors d'inutiles desirs :

De nouvelles ardeurs renaissoient avec l'âge ,
Et leurs jours s'écouloient sans le moindre nuage.

Voilà le vrai bonheur , si son être est certain ;

D'Héloïse autrefois tel étoit le destin.

Quel changement , ô Ciel . . . Et quelle horreur
soudaine !

Que vois-je ? ô cruauté ! . . . mon Amant , qu'on
entraîne ,

114 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Reçoit le coup fatal, & nâge dans son sang !
Barbares, arrêtez, ... percez plutôt mon flanc ;
Frappez, voilà mon sein, je m'offre pour vic-
time.

Je mérite vos coups, ... mon amour fit son crime.
Mais que dis-je, insensée, & que faisois-je alors ?
La rage & la fureur, secondant mes efforts,
Eussent armés mon bras conduit par le courage,
Et sauvé mon Amant de ce cruel outrage.
Je succombe ... ô pudeur ! je respecte vos loix.
La douleur & la honte affoiblissent ma voix.

Pouvez-vous oublier cette horrible journée,
Lorsque foible victime, à l'Autel entraînée,
Je fis à l'Univers mes éternels adieux ?
Une source de pleurs ruisseloit de mes yeux.
Quand du bandeau fatal je me ceignis la tête,
Un cri triste & plaintif interrompit la fête ;
Mon front pâle est couvert d'une froide sueur ;
Le feu sacré n'a plus qu'une affreuse lueur ;
Du Tabernacle saint les voûtes retentissent,
La terre tremble, s'ouvre, & les tombeaux gé-
missent ;

J'approche, en frémissant, de ce terrible Autel,
J'y prononce des vœux aux yeux de l'Eternel,
Et par un faux serment, dont vous êtes com-
plice,

Je consume, grand Dieu, ce cruel sacrifice !
Cher Amant, puis-je encor compter sur votre
foi ?

Si je perds votre amour, tout est perdu pour moi.

Venez de vos discours la force enchanteresse
Adoucira mes maux , calmera ma tristesse.
Venez que dans vos bras je perde ma raison ,
Que d'un stérile amour j'avale le poison.
Malgré votre froideur , mon âme trop frappée ,
De vos embrassemens est encore occupée....
Que dis-je ? hélas ! Non , non , venez plutôt des
Cieux
M'applanir le chemin & deffiller mes yeux.
Combattez de mon cœur les passions funestes ;
Rappelez mon esprit aux vérités célestes ;
Montrez un Dieu vengeur qui veut nous par-
donner ;
Vous-même , forcez-moi de vous abandonner.
Songez que ce troupeau , ce fruit de vos prières ,
Ces enfans , de vos soins , attendent vos lumières.
Pour conduire , animer leur courage abattu ,
Et suivre les sentiers de l'austère vertu.
Lorsque par vos bienfaits on forma cet asyle ,
Vous rendiez ce désert moins triste & plus tran-
quile ;
Nous goûtions le bonheur de vivre sous vos loix ,
Et tout s'embellissoit au son de votre voix.
Nos Autels ne sont point ornés par des subfides
Enlevés à la veuve , aux orphelins timides ;
Des avarés craintifs ne nous ont point donné
L'or chéri , qu'en mourant ils ont abandonné ;
Une simplicité noble & majestueuse ,
Rend l'approche du Temple humble & respec-
tueuse ;

116. ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Nos dômes & nos toits de mouffe font couverts,
Nos jardins en tout tems font peuplés d'arbres
verds ;

Nous contemplons du Ciel l'éternelle harmonie,
Et nous chantons de Dieu la puissance infinie.

Venez, ô cher Epoux, cher Frère, cher Amant !
Je gémis fous le poids de mon cruel tourment ;
Laissez - vous donc fléchir par votre tendre
Amante ,

Venez voir votre Sœur, votre Epouse trem-
blante ;

Pour réunir ces noms, venez, par notre amour,
M'arracher à jamais de ce triste féjour.

Ces chênes orgueilleux qui couvrent les monta-
gnes ,

Ces ruisseaux argentés qui baignent les campa-
gnes ,

Ces antres, ces forêts, ces vallons, ces côteaux,
Ces grottes, dont l'écho répond au bruit des
eaux ,

Le souffle des Zéphirs agitant les feuillages,
De mille oiseaux divers les différens ramages ,

Ces lointains azurés, l'immensité des Cieux,
Ces riantes beautés n'affectent plus mes yeux.

Les prés n'ont plus pour moi cette aimable ver-
dure ,

Les fontaines n'ont plus ce tendre & doux mur-
mure ;

De nos champs émaillés les plus brillantes fleurs
Ont perdu leur éclat & leurs vives couleurs.

Hélas ! dans ma profonde & triste solitude,
 Rien ne peut dissiper ma triste inquiétude,
 Pour calmer de mes sens le trouble & les trans-
 ports,

J'erre autour des tombeaux & je cherche les
 morts.

Les feux noirs & tremblans de leurs lampes fu-
 nèbres,

Le silence qui règne en ces lieux de ténèbres,
 Les spectres effrayans, enfans de la terreur,
 En augmentent encor l'épouvante & l'horreur.

C'est ici cependant mon affreuse demeure ;
 Il faut que dans ces lieux & je vive & je meure.
 Je suis donc condamnée à d'éternels ennuis ;
 De mes égaremens voilà les tristes fruits.

Fatale preuve, hélas ! de mon amour funeste !
 Impitoyable mort, ton secours seul me reste.
 C'est ici qu'en tombant sous ses terribles coups,
 Mon cœur perdra ce feu dont il brûle pour vous ;
 Il attend que sans crime, ensemble répandues,
 Nos cendres au tombeau se mêlent confondues.

O Ciel ! secourez-moi dans ces extrémités ;
 Et daignez mettre un terme à mes calamités !

Dieu suprême ! on me croit votre Epouse
 chérie ;

Je suis une coupable, indigne de la vie,
 Une esclave du crime, attachée aux erreurs,
 Dont ce monde pervers empoisonne les cœurs.
 Mais, Ciel ! quelle lumière a passé dans mon âme ?
 Est-ce un rayon divin ! Je crois sentir sa flâme.

118 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

D'où naît cette ferveur ? me vient-elle des Cieux,
Ou des cruels transports de mes sens furieux ?

Je pleure mon Amant , sans gémir de mon
crime !

D'un invincible amour , malheureuse victime ,
J'entends les loix du Ciel que je veux accomplir,
Je connois mes devoirs & ne peux les remplir.

Dans un cœur combattu l'héroïne suprême,
Est de fuir , sans retour , l'aimable objet qu'il
aime ,

A ce sublime effort j'aspire vainement.

Puis-je vaincre l'Amour , & penser à l'Amant ?

J'adore le coupable & déteste l'offense....

Comment de mes remords connoître l'innocence ?

Mon âme forme en vain le projet de vous fuir.

Non , cher Abeilard , non , ... je ne puis vous
haïr....

Rappelez vos vertus , & domptant la Nature ,

Etouffez de mes sens le coupable murmure ;

De mon funeste amour , que Dieu soit le vain-
queur ,

Lui seul peut occuper & vous ravir mon cœur.

Que le sort d'une Vierge excite mon envie !

Vertueuse , elle mène une tranquile vie ,

Ses vœux sont exaucés , ses desirs satisfaits ;

Chaque jour est marqué par de nouveaux bien-
faits :

Son cœur pur & content jouit d'un heureux calme ,

Et voir au loin des Cieux la couronne & la palme ;

Quand sur ses yeux la nuit vient semer ses pa-
 vôts ,
 Paisible , elle se livre aux douceurs du repos.
 Des esprits bienfaisans par d'innocens menson-
 ges ,
 Font naître & voltiger les plus aimables songes ,
 Elle entend quelquefois le langage flatteur ,
 Et voit du Ciel ouvert le spectacle enchanteur :
 De ferveur consumée elle tombe elle
 expire ;
 Son âme prend l'essor vers le céleste empire ;
 Et traçant dans les airs des sillons lumineux ,
 Elle vôle au séjour des Êtres bienheureux.
 A des songes impurs , mon âme , hélas ! se
 livre ;
 De leurs plaisirs trompeurs , sans crainte , elle
 s'enivre ;
 Vagabonde , elle échappe , & volant jusqu'à vous ,
 Elle brave du Ciel le trop juste courroux.
 O nuit ! viens déployer les voiles les plus sombres ,
 Sur ces crimes honteux , confiés à tes ombres.
 Quand de l'astre du jour tu nous caches les traits ,
 L'image d'Abeilard s'offre avec ses attraits.
 De ce phantôme vain je dévore les charmes ,
 Sa beauté me ravit & suspend mes alarmes.
 Je crois le voir , l'entendre , & ma main le pour-
 suit :
 Elle croit l'arrêter il se dissipe & fuit.
 Douces illusions ! venez , mensonge aimable ,
 Paraissez à mes yeux ; vous , phantôme adorable ,

120 ÉP. TRE D'HÉLOÏSE

Venez remplir mon cœur de vos divins appas :
Je le revois , . . . il vôle au-devant de mes pas ,
Et s'élève au sommet d'une tour menaçante ,
Que blanchit l'Océan dans sa rage impuissante.
Sur ces arides bords , mille monstres divers ,
Par d'affreux hurlemens font retentir les airs ;
Ce spectre , tout-à-coup , s'élance dans la nue ;
Il m'invite à le suivre , . . . & s'échappe à ma vue :
Mon cœur est pénétré d'une secrète horreur ;
L'air siffle , la mer gronde , & roule avec fureur ;
Des flots précipités les chocs épouvantables ,
Se mêlent aux éclats des foudres redoutables ;
Je m'éveille tremblante , . . . & les destins cruels ,
Jusques sur mon repos versent des maux réels.

Dans les arrêts du fort , ah ! quelle différence !
I. réjand sur vos jours la froide indifférence ,
L'indolence du cœur , l'insensibilité ,
Et vous fait voir mes maux avec tranquillité .
Vous les coulez , ces jours , dans une paix pro-
fonde ,
Aussi purs que les airs , aussi calmes que l'onde ,
Avant que l'Esprit-Saint fût porté sur les eaux ,
Et qu'il permit aux vents de soulever les flots.

Cher & cruel Amant , qu'Héloïse est à plain-
dre !
Revenez , Abeilard. Ah ! qu'avez-vous à crain-
dre ?
Le flambeau de l'Amour brûle-t-il pour les morts ?
Dieu ! je revois le fer , . . . je cède à mes trans-
ports ;

La nature frémit , le Ciel gronde & s'enflâme.
Hélas ! vous êtes froid , ... je suis toute de flâme.
Je veux vous fuir ; par-tout votre image me suit ,
Dans mon antre , aux Autels , & le jour & la
nuit ,

Elle occupe mon cœur , rend vaine ma prière ,
Et se roule avec moi dans la vile poussière.
Quand par le culte saint on invoque les Cieux ,
Temples , Prêtres , flambeaux , tout s'éclipse à
mes yeux.

Lorsqu'aux pieds des Autels humblement prof-
ternée ,
Je dévoile mon âme au crime abandonnée ;
Quand je demande au Ciel ce feu toujours vain-
queur ,

Venez , si vous l'ôsez , lui disputer mon cœur.
Venez , par vos regards , vos discours & vos char-
mes ,

Dissiper mes remords & suspendre mes larmes ;
Faites évanouir la Grâce & ses effets ,
Opposez votre amour aux célestes bienfaits ;
Venez , si vous l'ôsez , suivi de l'enfer même ,
M'arracher de mon Dieu que j'implore & que
j'aime.

Mais non , fuyez plutôt , craignez ce Dieu ja-
loux ,

Entre Abeilard & moi , rochers élevez-vous !
Que les plus vastes mers à jamais nous séparent ;
Que par mes pleurs , grand Dieu ! mes crimes se
réparent ;

J'espère en vos bontés, je crains votre pouvoir.
Hélas ! puis je sans vous rentrer dans mon devoir ?

Filles pures des Cieux, Vertus, Grâce ineffable ;
Lancez vos traits divins dans mon âme coupable ;
Je sens déjà vos feux, espoir foi charité,
Je vôle sur vos pas à l'immortalité.

Voyez dans sa retraite Héloïse éperdue,
Sur un sombre tombeau tristement étendue,
Couverte d'une haire, en proie à ses remords,
Fuyant l'éclat du jour pour vivre avec les morts :
Dans ces lieux écartés consacrés à mes veilles,
Une lugubre voix vint frapper mes oreilles :
« Votre place est ici, venez, ma triste Sœur »,
Dit-elle, « & du repos éprouvez la douceur ;
» Autrefois de l'Amour, comme vous la victime,
» J'en reconnus bientôt le dangereux abîme ;
» J'ai vaincu, par mes pleurs, mon penchant
» criminel,
» Et je jouis enfin du bonheur éternel ».

Grand Dieu ! de mes regrets recevez les offrandes :

Je viens, Esprits heureux, préparez vos guirlandes ;

Héloïse vous suit au céleste séjour ;
Guidez ses pas tremblans aux Royaumes du jour,
En vêtemens sacrés, avec une foi vive,
Soutenez, Abeilard, mon âme fugitive ;
Pour expier mon crime, hélas ! je dois périr ;
Vous-même, en me voyant, apprenez à mourir :

Contemplez cet objet de votre amour funeste ;
 La pâleur de la mort est l'éclat qui lui reste.
 Voyez de ce beau teint les roses s'effacer ,
 La crainte & la terreur sur mon front se tracer ;
 Ne m'abandonnez point & servez-moi de guidé ;
 Ranimez de mon cœur l'espérance timide ;
 Sans crime vous pouvez sur moi fixer les yeux ;
 Dans ces derniers momens recevez mes adieux.

O mort ! maître éloquent, ton affreuse lumière,
 Peut seule nous prouver que nous sommes pouf-
 fière ,

Que l'homme est un néant ; ses projets , vanité ;
 Que ton pouvoir suprême est seul réalité.

Lorsqu'au fatal instant de cette heure imprévue,
 Le destin offrira l'avenir à ta vue ;
 Et lorsque de tes jours s'éteindra le flambeau ,
 Que la même Epitaphe & le même tombeau
 Rappelent de mes pleurs la déplorable histoire ,
 Nos malheurs , mes amours ; mes combats , ta
 victoire.

Si de jeunes Amans , conduits par le hasard ,
 Venoient voir dans ces lieux la tombe d'Abeilard ,
 Sur ce marbre insensible ils liront nos alarmes ;
 Une douce pitié leur arrachant des larmes ,
 Ils s'écrieront , sans doute , embrasés de leurs
 feux :

« Que notre amour , ô Ciel ! ait un fort moins
 » affreux ».

Si , pénétré des maux d'une absence cruelle ,
 Quelque Poète enfin , amant tendre & fidèle ,

154 ÉPITRE D'HÉLOÏSE &c.

Au récit de nos maux, loin d'être indifférente,
Prêtes-y tous les jours une oreille indulgente ;
Interroge ton âme , & préviens les regrets
Que traînent après eux les sermens indiscrets ;
Et lorsqu'au jour prescrit, de roses couronnée,
Trop crédule victime, avec pompe amenée,
Un seul mot de ta bouche ordonnera ton sort ;
Avant que d'embrasser ces voiles de la mort,
Ces lugubres bandeaux, & ces chaînes mysti-
ques,
Tremble & jette un coup-d'œil sur nos froi-
des reliques.

MÉLOÏSE.



ÉPITRE
D'ABEILARD
A HÉLOÏSE,

PAR M. DORAT,

*Pour servir de réponse à l'Épître
précédente.*



AVERTISSEMENT.

CETTE ÉPITRE a été entièrement refaite par l'Auteur. Nous la donnons telle qu'elle est imprimée dans la Brochure intitulée : les Victimes de l'Amour , ou Lettres en Vers de quelques Amans célèbres , par M. DORAT.



É P I T R E

D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

MALHEUREUX ! qu'ai - je fait ? j'ai rallumé
ta flâme ,

J'ai troublé le repos qui rentroit dans ton âme ;
Ce cœur , où , malgré moi , le Ciel seul doit
régner ,

Déchiré par mes mains recommence à faigner ,
Que veux-tu ? comme toi je languis , je soupire ,
Je meurs l'Amour sur moi reprend tout son
empire ;

J'ai gardé trop longtems un silence orgueilleux ,
Et ce cœur fatigué s'abandonne à ses vœux.

Du sort qui m'accabla , quoi ! la rigueur extrême
A séparé de toi la moitié de toi-même ! . . .

O trouble ! ô désespoir ! ardeurs , transports ,
desirs ,

Tout me reste , Héloïse , excepté les plaisirs.

Cet abandon du Cloître , & son affreux silence ,

Tout me livre à moi-même , & m'afflige , &
m'offense !

Malgré tous mes efforts , je ne peux t'oublier.

Dieu me menace en vain , & j'ai beau le prier ,

Tu triomphes toujours ; oui , ma main téméraire

Te plate à ses côtés , au fond du Sanctuaire ;

158 ÉPITRE D'ABEILARD

Et quand, de toutes parts, règne un muet effroi,
Prosterné devant lui, je n'adore que toi.

Plus de calme, il me fuit : j'en offre en vain
l'image.

Dans le fond de mon cœur j'entens gronder l'orage,
Mais toi quelle terreur a glacé tes transports ?
Héloïse fidelle a senti des remords !

Des remords, Héloïse ! ... est-ce à toi d'en con-
noître ?

A la voix d'un Amant ils doivent disparaître.

Ah ! qu'ils ne souillent point tes innocens attraits !

Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits ?

Héloïse, crois-moi, ta flâme est légitime :

Quelles sont nos vertus, si l'Amour est un crime ?

Sur l'Univers entier jette un moment les yeux ;

Animé par l'Amour, l'Univers est heureux.

Où suis-je ? ... & qu'ai-je dit ? ô Ciel ! où m'é-
garé-je !

A mes profanes vœux je joins le sacrilège !

Arbitre souverain de mon funeste sort,

A mes sens désolés pardonne ce transport.

Tu le sçais : abattu sous la haire & la cendre ,

D'un trop cher souvenir je voudrois me défendre ;

Déchiré devant toi par d'horribles combats ,

L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépat.

Mon Dieu ! lorsqu'à tes loix mon âme s'est soumise,

Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïse. ...

Héloïse ! ... va, cours, tombe aux pieds des Au-
tels ;

Renonce pour jamais à tes feux criminels ;

Que la Religion, t'armant d'un saint courage,
 De ton cœur, s'il le faut, arrache mon image,
 Mon image-trop chère, & qui fait tes tourmens;
 Je te remets ta foi, je te rends tes fermens.

C'est moi de qui la main couronnant ma vic-
 time,

Te cachoit sous des fleurs le penchant de l'abîme;
 Compte, si tu le peux, tes soins & tes chagrins.
 Que de jours orageux pour quelques jours sereins!
 Rassemble de l'Amour les ennuis & les peines,
 Et ses jaloux transports & ses terreurs si vaines;
 Mets à part ses douceurs, ses passagers desirs,
 Et vois combien ses maux surpassent ses plaisirs.

Rappelle-toi, sur-tout, pour affermir ta haine,
 Ces jours de deuil, ces jours, où, respirant à
 peine,

Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nou-
 veaux,

Où, dans tous les mortels, je crus voir des ri-
 vaux.

Dévoré, poursuivi par mes noires alarmes,
 Je redoutois en toi la jeunesse & les charmes,
 Un sexe trop facile & prompt à s'enflâmer;
 Je redoutois, sur-tout, l'habitude d'aimer.

J'en hâtai chaque jour l'injuste sacrifice;
 Songeant à mon repos, je pressois ton supplice;
 Je desirai qu'un Cloître, asyle redouté,
 Pour dissiper ma crainte, enfermât ta beauté.
 Les caresses, les pleurs d'Héloïse attendrie,
 Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie;

160 ÉPITRE D'ABEILARD

Et ton amour lui-même augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondit de toi.
Oui, de ma propre main je traînai la victime,
Je te donnois à lui : mais, ô fureur ! ô crime !
Retenant mon présent, arraché de mes mains,
Je te donnois à lui pour t'ôter aux humains.
Tu me disois : ordonne, & choisis ma demeure ;
Où veux-tu que je vive ? où veux-tu que je meure ?
Abeilard, je suis prête. . . . Et moi, dans ces mo-
mens,

Je goûtois le plaisir au sein de mes tourmens.
Portiques révérens, asyles respectables,
Aux profanes regards dômes impénétrables ;
Grâce à la Piété, qui veille autour de vous,
Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux !
Que je fus soulagé de t'y voir renfermée,
Et de te voir soustraite au péril d'être aimée !
J'attendois cet instant, où quelques mots cruels
T'enlèveroient à moi, comme à tous les mortels.
Par l'offre de ta dot je parvins à séduire
Celle qui dans ton Cloître exerçoit son empire,
Et cette femme enfin, secondant ton bourreau,
Pour toi, dans un désert, me vendit un tombeau.

Ah ! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée ?
Ne vois-tu pas le piège où tu fus entraînée ?
A des transports honteux, cesse de t'emporter,
Et d'aimer un mortel que tu dois détester. . .
Me détester ! Qui ? moi ! . . . non, ma chère Hé-
loïse. . . .

Non ... tu ne le dois pas ... ta foi me fut promise.

Je

Je réclame ton cœur , il est encore à moi. . . .
Cent fois plus qu'à ce Dieu que je trahis pour
toi.

Mes douloureux affronts, tes maux que je partage,
Jusqu'aux emportemens de ma jalouse rage :
Tout m'affure à jamais une âme où j'ai régné. . . .
Je suis trop malheureux , pour être dédaigné.

Pour moi seul la nature est affreuse & stérile :
Ce sépulchre où je vis n'est pas même un asyle.
Le Soleil que toujours je préviens par mes pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.
Je cherche les rochers & les antres funèbres ,
J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres ;
Je descends quelquefois dans ces sombres caveaux,
Où triomphe la mort au milieu des tombeaux :
C'est-là qu'anéanti , je me dis en moi-même :
Voilà donc la demeure & l'asyle suprême ,
Le terme où les Amans heureux ou malheureux,
Verront s'évanouir leur tendresse & leurs feux.
De moment en moment il vient ce jour horrible,
Où la mort glace enfin le cœur le plus sensible ;
Es c'est-là qu'Abéilard , pour toujours renfermé,
Ne se souviendra plus d'avoir jamais aimé. . . .
Là, se perdent les rangs... les vertus & les charmes ;
Après de tristes jours , prolongés dans les larmes,
C'est donc-là qu'Héloïse !... & soudain oppressé,
Au milieu des cercueils je tombe renversé.

Prends pitié de mes maux , du feu qui me con-
sume. . . .

De ce poison brûlant , tout aigrit l'amertume ;

162 ÉPITRE D'ABEILARD

Tout me blesse & me nuit... ah ! pénètre avec moi
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre qu'à toi.
Combien je suis changé ! moi-même j'en frissonne :
Je hais & je maudis tout ce qui m'environne ,
Et m'applaudis souvent de régner dans ces lieux ,
Où je fers de Ministre à la rigueur des Cieux.
J'appésantis le joug de mes jeunes victimes ,
Ma jalouse fureur les punit de mes crimes.
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitens ,
Et l'aspect de leurs maux adoucit mes tourmens...
Héloïse ! à quel point le désespoir m'égare !
Qui l'eût pensé qu'un jour je deviendrois barbare !

Tu le fais , Héloïse , en des tems plus heureux ,
Je fus , ainsi que toi , sensible & généreux.
L'indigence jamais ne me fut importune ,
J'ouvrois mon âme entière aux cris de l'infortune.
En vain mes ennemis , ardens persécuteurs ,
Cherchoient à diffamer ma conduite & mes
mœurs ;

La bienfaisance alors , sûre de mon hommage ,
Pour entrer dans mon cœur , empruntoit ton
image ,
Et , tant que je l'ai pu , dans mes obscurs deslins ,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.

O jours trop fortunés ! .. & jours de mon yvresse !
Où je laissois , sans crainte , éclater ma tendresse ;
Où rien n'interrompoit ce commerce enchanteur ,
Ce doux épanchement des secrets de mon cœur ,
Où libre de te voir & chargé de t'instruire ,
J'aimois à t'égarer , au lieu de te conduire ;

Où , pour toute leçon , à tes pieds prosterné ,
 Je te peignois l'amour que tu m'avois donné ! ...
 Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire ,
 Ce moment où j'obtins la première victoire :
 Les parfums du matin s'exhaloient dans les alrs ;
 Un jour voluptueux brilloit sur l'Univers ;
 Plus riante & plus belle , au gré de mon yvresse ,
 La Nature sembloit pressentir ta foiblesse.
 Tes yeux , qu'obscurcissoit une douce vapeur ,
 S'ouvroient sur Abeilard avec plus de langueur.
 Ma main sous un berceau se conduisit tremblante ;
 J'entendis soupirer ta vertu chancelante ;
 Mes regards enflâmés t'exprimoient le desir ;
 J'aperçus dans les tiens le signal du plaisir ... ,
 Je vâlai dans tes bras ... en vain ta voix éteinte ,
 A travers cent baisers , murmuroit quelque
 plainte ;
 Je ne t'écoutois plus , je n'entendois plus rien ,
 Heureux par mon transport , plus heureux par le
 tien.
 Ah ! détournes les yeux de ce tableau profane ;
 Tout me consterne ici , m'accuse & me condamne.
 Devant moi se découvre un avenir vengeur ;
 Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon
 cœur.
 Toi ! qui creusas l'abîme , où ton courroux me
 laisse ,
 J'espérois que ton bras soutiendrait ma foiblesse ;
 J'ai cru que ta bonté descendroit jusqu'à moi ;
 Et que les passions se taisoient devant toi :

164 ÉPITRE D'ABEILARD

Hélas ! dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?
Seroi.-il des penchans que tu ne peux détruire ?
Je pleure , je gémiss , & les nuits & les jours ;
Je me repens , t'implore , & je brûle toujours.
Frappe enfin , & punis un mortel qui t'offense :
Fais , au pied de l'Autel , éclater ta vengeance ,
Et , puisque tu n'as pu m'arracher mon penchant ,
Pour éteindre l'Amour , anéantis l'Amant !

O ma chère Héloïse ! ô toi que j'ai perdue !
Toi , que j'égare encore , éloigné de ta vue ,
Où me cacher ? où fuir un feu trop dévorant ,
Qui s'attache à mon cœur & coule avec mon sang ?
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abîmes ,
Si l'œil perçant d'un Dieu vient à compter mes
crimes ?

Que de foibles mortels mon exemple a séduits !
Que de coupables feux , par les miens enhardis !
Dans les lieux les plus saints , nos fautes sont
connues ;

Nos lettres , tu le sçais , sont par-tout répandues :
On les lit , on s'y plaît , on y puise un poison ,
Qui , pour aller au cœur , enivre la raison :
La jeunesse livrée à tout ce qui l'abuse ,
Dans ses déréglemens nous cite pour excuse :
Notre amour malheureux fait encor des jaloux ;
Il a creusé l'abîme où l'on tombe après nous.

Il est tems , il est tems de se vaincre soi-même ,
De contraindre nos feux à cet effort suprême.
Nos longs égaremens , source de nos malheurs ,
Veulent , pour s'expier , de la honte & des pleurs.

Pleurons & rougissons ; du sein de la poussière ,
 Elévons vers le Ciel notre ardente prière.

Peut-être que ce Ciel , à la fin désarmé ,

Au cri du repentir ne fera plus fermé.

Cesse de m'inviter , hélas ! trop indiscrette ,

A venir partager tes soins & ta retraite.

Qui , moi ! de tes devoirs soulager le fardeau ,

Diriger de tes Sœurs le docile troupeau ;

Les sauver des périls que pour moi je redoute ,

De vertus que je suis leur applanir la route !

Moi ! j'irois dans des lieux où tes jeunes attraits....

Non , ce n'est plus pour moi que les plaisirs sont
 faits.

Si tu pouvois me voir , l'œil cavé par les lar-
 mes ;

Baissant toujours ce front qui t'offrit quelques
 charmes ;

De spectres effrayans toujours environné ,

Triste , défait comme eux , & comme eux dé-
 charné :

Tu voudrois bien plutôt éviter cette image ,

Et , loin de le chercher , tu fuirais mon passage.

Ne me prodigue plus le nom de Fondateur ,

Je suis un malheureux , je suis un corrupteur ,

Qui , dans l'affreux moment où la raison l'éclaire ,

Frémit de son amour , que pourtant il préfère ;

Arrache , avec effort , un cœur trop criminel ,

Qui , la bouche collée aux marches de l'Autel ,

Dans la Religion espérant un refuge ,

Attend la Grâce encore , ou l'arrêt de son Juge.

166 ÉPITRE D'ABEILARD &c.

Joins tes remords aux miens ; sur-tout ne m'é-
cris plus :

Cachons-nous désormais des soupirs superflus :
Oui , laissons entre nous un intervalle immense ;
Espérons tout du tems , & sur-tout du silence.
Va , cesse de chérir un phantôme d'Amant ,
Que l'Amour seul anime & dispute au néant.
Dieu le veut dans son Temple ensevelis tes
charmes :

Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes ;
Et que ces pleurs enfin effacent , à leur tour ,
Tous les pleurs qu'Héloïse a versés pour l'Amour.

Si la mort , dans ces lieux , devantant ma vieil-
lesse ,

Vient terminer des jours , tissus par la tristesse ,
Je veux qu'au Paraclet Abeilard soit porté ,
Et que , dans cet état , il te soit présenté ;
Non pour te demander un regret inutile ,
Mais pour fortifier ta piété fragile.

Plus éloquent que moi , ce spectacle cruel
Te dira ce qu'on aime en aimant un Mortel.

ABEILARD.

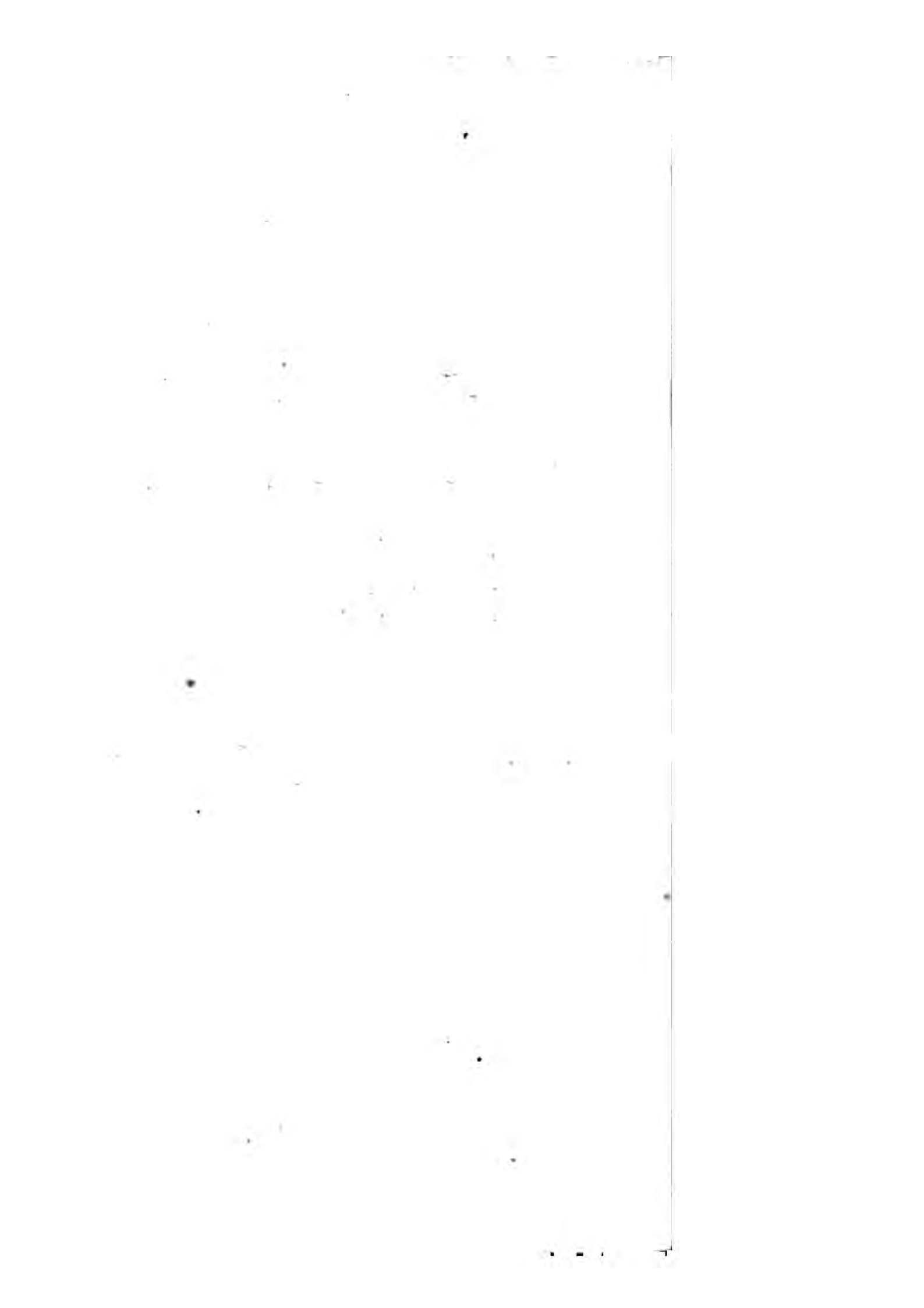


É P I T R E
D' H É L O Ï S E

A

SON ÉPOUX,
ABBÉ DE SAINT-GILDAS DE RUIS,

*Par M. G** DOURXIGNÉ.*





É P I T R E

D'HÉLOÏSE A SON ÉPOUX.

UNE Lettre , où nos maux étoient par toi dépeints ,

L'autre jour, par hafard, fut remife en mes mains ;
Des traits de mon Epoux je reconnus l'empreinte,
Et crus pouvoir l'ouvrir fans scrupule & fans crainte ;

Mais que mon triste cœur , d'un vain espoir flatté,
Abeillard, paya cher fa curiosité !

Hélas ! loin d'adoucir l'ennui qui me dévore ,
Cette Lettre n'a fait que l'augmenter encore.

Eh ! quoi , d'un malheureux , pour calmer les douleurs ,

Falloit-il rappeler le fujet de nos pleurs !

Et que , pour foulager des difgraces communes ,
Ta main lui retraçât toutes nos infortunes !

Ah ! du fort d'un ami , c'est prendre trop de foïn !
Et pour moi ton amour n'eût pas été plus loïn.

Depuis ce jour fatal , qui cause ma trifteffe ,
J'ai senti dans mon cœur renaître ma tendrefse.

Mes feux , qu'avoient dompté le tems & la Vertu ,
Ont repris fur mes fens un pouvoir abfolu.

Que dis-je ? de tes maux la peinture touchante ,
Les a regouvellés dans l'âme d'une Amante.

170 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Non , ces maux , Abeilard , par ta plume tracés ,
Jamais de mon esprit ne feront effacés.

Je croirai voir toujours cette main ennemie ,
Qui , d'un oncle cruel , servit la barbarie.

Je n'oublierai jamais ces indignes rivaux ,
Dont l'orgueil distilla son fiel sur tes travaux :

En vain pour te soustraire à leurs lâches outrages ,

Tu daignas expliquer le sens de tes Ouvrages ,

On te vit succomber sous leurs coups odieux ;

Et le feu consuma tes Ecrits précieux.

Par combien de noirceurs , ces Docteurs témé-
raires ,

Ces vils Religieux que tu traites de Frères ,

N'essayèrent-ils pas de flétrir ton honneur ?

Le tems même n'a pu désarmer leur fureur.

A peine ton trépas éteindroit-il leur haine ;

Et peut-être qu'un jour leur envie inhumaine ,

Jusques dans ton cercueil , lançant sur toi ses traits ,

De ta cendre tranquile ira troubler la paix.

Que cette idée , ô Ciel ! & m'irrite & m'accable !

Rougis de ton erreur , siècle aveugle & coupable ,

Toi , qui l'abandonnant à d'injustes mépris ,

Des vertus d'Abeilard n'a point connu le prix.

Quoi ! de tes maux passés la mémoire remplie ,

Te faudra-t-il trembler sans cesse pour ta vie ;

Et dans ces lieux , jamais , hélas ! ne pourrons-

nous

Prononcer sans effroi le nom de mon Epoux ?

Ce nom y fera-t-il toujours couler nos larmes ?

Montre-toi , cher Epoux , sensible à nos alarmes.

Que le plus prompt retour te rapproche de moi ;
 Ou , si du fort jaloux , l'impérieuse loi ,
 A mon empressement t'empêche de te rendre ,
 Console , en m'écrivant , l'Epouse la plus tendre.
 Le fardeau de mes maux en sera plus léger ,
 Si ton cœur , avec moi , veut bien le partager.
 Par tes Lettres tu peux modérer mon martyre.
 Au nom de notre Amour , hâte-toi de m'écrire.
 Pouvant de son Epouse adoucir les douleurs ,
 Abeilard sera-t-il insensible à ses pleurs ;
 Et ne voudra-t-il pas faire du moins pour elle ,
 Ce que pour un ami lui suggéra son zèle ?
 Ce n'est pas que je blâme une juste pitié :
 L'Amour , d'un noble cœur , n'exclut point l'a-
 mitié.

Je ne puis condamner l'ingénieuse adresse ,
 Par qui de ton ami tu calmes la tristesse ,
 En comparant au sien un plus cruel ennui ;
 Mais ne nous dois-tu pas encore plus qu'à lui ?
 On nous nomme tes Sœurs : nous sommes ta fa-
 mille :

Chacune d'entre nous prend le nom de ta fille !
 Et si quelqu'autre nom pouvoit plus nous flatter ,
 Nous nous disputerions l'honneur de le porter.
 Tout nous inspire ici des sentimens si justes ;
 Et de ta piété ces monumens augustes ,
 Ce Cloître , ces Autels sont autant de témoins
 De notre attachement , ainsi que de tes soins :
 Nous n'en perdrons jamais le souvenir fidèle ;
 Et nous dirons toujours que c'est toi dont le zèle

Dans un désert, au meurtre autrefois consacré,
Daignas fonder pour nous un Temple révééré ;
Que ce n'est point aux Rois qu'est dû cet avantage,
Et que ces murs sacrés sont ton unique ouvrage.
C'est-là qu'en ta faveur, nos cœurs reconnoissans
Offrent sans cesse au Ciel les vœux les plus ardens.
Le Dieu que nous servons dans cet asyle austère,
Y reçoit tous les jours notre hommage sincère.
Toutefois cet amour pour la Religion,
N'étouffe point en nous toute autre passion.
De notre sexe, hélas ! tu connois la foiblesse,
Si de nos cœurs souvent la Grâce est la maitresse,
Trop souvent la Nature y domine à son tour ;
Et pour la vaincre il faut combattre plus d'un jour.
Notre vertu fragile a besoin qu'on la guide :
C'est à toi d'affermir cette vertu timide.
Esclave du péché, de la chair & des sens,
Que produiroient sans toi nos efforts impuissans ?
Ah ! reviens, Abeilard, reviens, par ta présence
Fortifier nos vœux, fixer leur inconstance ;
Et de Paul, imitant les travaux précieux,
Sois, de notre salut, l'artisan glorieux.
Nous sçavons, qu'ennemi d'une oisive mollesse,
Loin de nous, au travail tu te livres sans cesse :
Mais tu n'enrichis plus de tes productions,
Que les hommes pervers, indignes de tes dons ;
Et refusant tes soins à des enfans dociles,
Tu prends pour des ingrats des peines inutiles.
Quoi ! pour rendre ton cœur propice à mes souhaits,
Dois-je, au nom de mes Sœurs, te parler désormais ?

Héloïse sur toi n'a-t-e le plus d'empire ?
 Crains-tu de consentir à ce qu'elle desire ?
 Cependant, grâce au nœud dont nous sommes
 unis,

Abeilard, tout commerce entre nous est permis ;
 Et d'ailleurs, à me fuir, qui pourroit te contrain-
 dre ?

De tes desirs éteints, je n'ai plus rien à craindre.
 Et nos vœux, & le fer d'un assassin cruel,
 Ont mis à nos transports un obstacle éternel.

Viens donc, par ton exemple, en ce lieu solitaire,
 Rendre, à mes sens troublés, un calme salutaire.

Si je suis par raison dans ce séjour de paix,
 Fais que, par piété, j'y trouve des attraits.

Dès qu'une fois l'Amour a subjugué notre âme,
 Il est bien mal-aisé d'en éteindre la flamme !..

Tu dois te rappeler quels étoient mes tourmens,
 Quand il falloit sans toi passer quelques momens.

Et combien, Abeilard, de ta plus courte absence,
 Le tems paroïssoit long à mon impatience.

Fuyant tous les regards, jusques à ton retour.
 Je veillois, pour t'écrire, & la nuit & le jour.

Ma plume, de mon cœur, te peignoit la tendresse,
 Et les divers ennuis qui l'agitoient sans cesse.

Et je ne jouïssois d'un instant de repos,
 Que lorsque ta réponse adoucissoit mes maux.

Que de pleurs à mes yeux n'as-tu pas fait répandre ?

Ce détail te surprend & tu crains de l'entendre ;
 Mais je ne rougis plus, depuis que, pour t'aimer,
 Je suis venue ici, jeune encor, m'enfermer.

174 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Renoncer à vingt ans au monde , à ses délices !
Un vertueux amour fait seul ces sacrifices.
Quand la soif des plaisirs excite nos transports ,
On n'a garde , Abeilard , de s'attacher aux morts :
Et l'on cesse d'aimer l'objet dont la tendresse
Ne peut plus de nos sens satisfaire l'yvresse.
Que Fulbert se trompoit alors que sa fureur ,
Du plus noir des forfaits te fit subir l'horreur !
Il crut que ; du plaisir faisant ma loi suprême ,
Je préférois ton sexe à ta personne même :
Mais , malgré lui , toujours je sens les mêmes feux :
Le perfide a commis un crime infructueux ;
Et mon fidèle amour , plus puissant que sa rage ,
Te venge , dans mon cœur , de son barbare outrage.
L'homme en toi n'étoit pas ce que j'aimois le plus :
J'adorois ton esprit , tes talens , tes vertus.
Tu l'as bien éprouvé , par cette résistance ,
Qu'à notre Hymen longtems opposa ma constance :
Car , quoiqu'autorisé par la Religion ,
Le nom d'Epouse fut un respectable nom ,
Tu le sçais , Abeilard , le tendre nom d'Amante ,
Offroit un plus doux charme à ma flâme innocente.
L'Amour veut être libre , & de ses feux souvent
L'Hymen détruit l'ardeur , en l'affujettissant.
C'est ce qui de mon cœur alarmoit la tendresse :
Je me voyois du tien souveraine maitresse :
Maitresse d'Abeilard ! ce titre étoit pour moi
Plus flatteur que celui de l'Epouse d'un Roi.
Le véritable Amour , dédaignant la fortune ,
Du faste & des grandeurs fuit la pompe importune ;

Et ne trouvant en lui ce qui peut le charmer ,
Attache son bonheur au seul plaisir d'aimer.
Oui , s'il est un bonheur , il est dans ce délire ,
Dans ces doux sentimens, qu'à deux Amans inspire
Un penchant mutuel que l'estime a produit.
Tel fut, cher Abeilard, celui qui nous unit.
Par ton mérite seul, mon âme fut séduite.
Eh ! qui n'eût point rendu justice à ton mérite ?
Est-il une Province, une Ville, un Pays ,
Où ton illustre nom n'ait pas été transmis ?
On vançoit en tous lieux tes sublimes Ouvrages.
Ton aspect triomphoit des femmes les plus sages :
Ton air noble, tes traits, tes discours éloquens ,
Cette simplicité, compagne des talens ,
Ces yeux, où, de ton âme, on lisoit la fran-
chise,
Tout parloit en faveur du vainqueur d'Héloïse ;
Tes rares qualités, sur toi, de toutes parts ,
Des Peuples & des Grands attiroient les regards.
Admirant à l'envi ton génie & tes grâces ,
Pour te voir & t'entendre, on vóloit sur tes tra-
ces,
Solide tour-à-tour, & remplis d'agrémens ,
Tu ne ressemblois point à ces sombres Sçavans ,
Dont l'orgueil a rendu l'esprit atrabilaire ,
Et qui, pour trop sçavoir, ignorent l'art de plaire.
Quels charmes n'avoient pas ces Vers ingénieux,
Où, pour te délasser d'un travail sérieux ,
De l'Amour quelquefois tu traçois les caprices ?
Du Lecteur, en tout tems, ils feront les délices :

176 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Cette *Rose* (*), sur-tout, où de tant de beautés
Tu découvris l'éclat à nos yeux enchantés,
Fiction, à la fois, délicate & nouvelle,
Aux Poëtes toujours servira de modèle.
Quelle lyre a jamais rendu de plus doux sons ?
Ton génie animoit jusques à ces chansons,
Qui, pour moi, par l'Amour, t'ayant été dictées,
Seront, par mille Amans, pour d'autres répétées.
Ainsi tes Vers touchans, monument de nos feux,
Irons de bouche en bouche à nos derniers neveux ;
Et l'on s'entretiendra de nous & de nos flâmes,
Tant que le Dieu d'Amour régnera dans nos âmes.
Que j'ai vu de Beautés, dont chacune pensoit
Être l'heureux objet que ta Muse encensoit,
Et dont la vanité sur la moindre apparence,
De captiver ton cœur concevoit l'espérance,
Mais, qui, reconnoissant à la fin leur erreur,
Exhaloient contre moi leur jalouse fureur !
Ton Amante, Abeilard, disoient-elles sans cesse,
Ne devoit son éclat qu'à ta seule tendresse,
Et seroit, dans l'oubli, demeurée à jamais,
Si tes Vers n'avoient point célébrés ses attraits.
Mon amour-propre en vain souffroit de cet outrage,
Je méprisois des cris enfantés par la rage ;
Et je m'applaudissois d'avoir fixé les vœux
D'un homme qui sçavoit, par un art merveilleux,

(*) On attribue à Abeilard le Roman de la *Rose*, en Vers. C'est une erreur. Ce Roman est de Jean de Mehun.

Transformer en Déesse une simple Mortelle.
 Souvent même, peut-être, à tes regards plus belle,
 En lisant tes Ecrits, je me persuadois
 Etre telle, en effet, que tu m'y dépeignois.
 Mais que sont devenus ces jours remplis de char-
 mes ?

Maintenant condamnée à répandre des larmes,
 Je puis à peine ouvrir mes yeux appésantis :
 Mes traits, par la douleur sont usés & flétris.
 Je ne vois les objets qu'à travers un nuage :
 Le jour le plus ferein me semble un jour d'orage ;
 Tout ce qui m'entourne est pour moi sans appas ;
 Et de toute ma joie, il ne me reste, hélas !
 Qu'un souvenir amer qui redouble ma peine.
 O vous, dont mon bonheur arma l'aveugle haine,
 Cessez de vous livrer à vos transports jaloux ;
 Abeilard ne vit plus, ni pour moi ni pour vous.
 Ses malheurs ont du sort affouvi l'injustice.
 Ma flâme a fait son crime & causé son supplice :
 Il se laissa toucher par mes foibles attraits ;
 Et l'un de l'autre épris, nous vivions satisfaits,
 Lorsque sur mon Amant une main homicide
 Osa, vil instrument d'une rage perfide. . . .
 Mais ici la pudeur & l'Amour offensés,
 M'empêchent d'achever : mon trouble en dit
 assez.

A combien de revers étois-tu destinée ?
 Trop sensible Héloïse ! Epouse infortunée !
 Le tems, de ton Epoux a rallenti l'ardeur :
 La glace de ses sens a passé dans son cœur :

178 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

A sa flâme légère un froid dégoût succède ;
L'ingrat te laisse en proie à l'ennui qui t'obsède ;
Et las de sa conquête, il dédaigne aujourd'hui
Un cœur qui s'étoit mal défendu contre lui ;
Il l'avoit pris sans peine , il te le rend de même.
Tu devois bien prévoir cette infortune extrême ,
Quand ta raison pouvoit , certaine du succès ,
De ton amour naissant arrêter les progrès ;
Que te sert à présent sa tardive lumière ,
A tes feux , sans remords , livre-toi toute entière,
Ame lâche ; & perdant à jamais tes plaisirs ,
Pour ces plaisirs encor forme de vains desirs.

Qu'ai-je dit ? où m'emporte une ardeur crimi-
nelle ?

Dans quel aveuglement , ô Ciel ! me plonge-t-elle ?
Quoi ! l'Épouse d'un Dieu brûle pour un mortel ?
Et j'ose l'avouer ! tu m'y forces , cruel !
Falloit-il, tout d'un coup, par ta flâme inconstante,
Porter le désespoir dans le sein d'une Amante ?
Et ne devois-tu pas attendre que le tems
Eût pu briser des nœuds si chers & si puissans ?
Viens m'arracher , du moins , à ma propre foi-
bleffe.

Abeilard , viens m'aider à vaincre ma tendresse ,
Et de la Piété me montrer les appas.
Mais non , fuis-moi plutôt , & ne m'écoute pas ;
Ta présence , fatale au repos de mon âme ,
Au lieu de la dompter , irriteroit ma flâme ;
Et sous l'excès d'un feu vainement combattu ,
Je verrois , à regret , succomber ma vertu.

Fuis-moi , dis-je ; il est tems qu'à mes vœux as-
servie ,

Je consacre à mon Dieu le reste de ma vie.

Oui , Seigneur , c'en est fait , je m'abandonne
à toi.

Trop longtems indocile & rébelle à ta loi ,
Je ne veux m'appliquer désormais qu'à te plaire ,
Et mourir , s'il se peut , sous ton joug salutaire.
Daignes , du haut des Cieux , sensible à mes re-
mords ,

De mon cœur pénitent protéger les efforts ;
Eteindre en moi le feu d'une coupable flâme ,
Et par un feu plus pur , l'effacer de mon âme.
Etre éternel , toi seul mérite notre amour ;
Contre un Amant chéri , je t'implore en ce jour ;
Signale en ma faveur ta puissance céleste ;
Je ne peux rien sans elle ; un obstacle funeste
Vient s'opposer sans cesse à mon juste dessein ;
Mon feu , mal étouffé , se rallume en mon sein ;
Malgré moi , de mes sens , à toute heure il s'empare ,
Je ne me connois plus , je me perds , je m'égare ,
Je frémis , je frissonne ; & mon cœur déchiré ,
Repousse en vain l'Amour dont il est dévoré.
Quels combats ! . . . quels tourmens faut-il que je
subisse ?

Puis-je , sans expirer , souffrir un tel supplice ? ...
Quel souvenir encor m'agite & me poursuit ?
Au milieu des tombeaux , dans l'ombre de la nuit ,
Héloïse , à genoux sous ses voûtes fatales ,
Veilloit à la lueur des lampes sépulchrales ;

180 ÉPITRE D'HÉLOÏSE &c.

Les flambeaux presque éteints dans ces lieux redoutés ,

A peine répandoient leurs mourantes clartés.

Du fond d'un monument, une voix souterraine,
Sembloit jusques à moi s'élever avec peine.

Viens, ma Sœur, disoit-elle, & descends près de moi ;

Cet asyle éternel est préparé pour toi :

Viens, ô ma triste Sœur ! brise un joug qui t'opprime :

Comme toi, de l'Amour je fus longtems victime ;

J'ai tremblé, j'ai gémi, j'ai répandu des pleurs :

La mort a dans son sein endormi mes douleurs.

Ici, des malheureux on n'entend point les plaintes.

La superstition y rougit de ses craintes,

Et l'Eternel pardonne aux cœurs infortunés,

Que des cruels humains l'orgueil a condamnés.

Viens, il te rend tes bras ! ... son auguste clémence,

Des mortels malheureux fut toujours l'espérance....

Sensible à ces accens, je me rends, & mon cœur,

Cher Abeilard, renonce à sa profane ardeur :

Dieu l'emporte sur toi dans mon âme soumise.

Seconde par tes vœux ma pieuse entreprise ;

Et reçois, en cédant ton Epouse à ton Dieu,

D'Héloïse mourante un éternel adieu.

HÉLOÏSE.



ÉPITRE
D'ABEILARD

A

SON ÉPOUSE,
ABBESSE DU PARACLET,

*Traduite librement en Vers, d'après
une des Lettres Latines d'ABEILARD
à HÉLOÏSE;*

PAR M. C**,

*Pour servir de réponse à l'Épître
précédente.*

Deus ABELARDI refugium.



AVANT-PROPOS.

ON ne peut voir une réponse plus grave , plus humble & plus chrétienne que cette Epître. Abeilard passe sous silence tout ce qu'Héloïse lui avoit mandé de son attachement pour sa personne. Il ne lui dit rien sur toutes les marques qu'il avoit autrefois reçues de son amour , & dont elle tâchoit de lui rappeler le souvenir. Il jemble qu'Abeilard ait oublié , & qu'il veut qu'Héloïse oublie aussi qu'il a été son Amant & son Epoux , & que s'il l'est encore , c'est pour l'exhorter à une entière résignation en Jesus-Christ. Enfin , Abeilard , dans toute cette Epître , instruit , exhorte & console Héloïse , à qui il recommande qu'après sa mort son corps soit porté au Paraclet pour y être inhumé.





É P I T R E

D'ABEILARD A SON ÉPOUSE.

POURQUOI, chère Héloïse, avoir osé m'écrire ?
 Pourquoi m'avoir appris que votre cœur soupire ?
 Que je suis seul l'objet de vos tourmens affreux !...
 Est-il, après le mien, un fort plus malheureux !
 Que ne me laissiez-vous, dans ma retraite austère,
 Appaiser de mon Dieu la trop juste colère ?
 Votre cœur & le mien, agités, combattus,
 Sont encore éloignés du sentier des Vertus.
 Ne me reprochez pas ma froide indifférence :
 Moins sensible que vous, j'aime plus qu'on ne
 pense.

Oublions pour toujours ces plaisirs attrayans,
 Qui, pour notre malheur, ont corrompus nos
 sens.

Que vous sert à présent cette vive tendresse,
 Pour un Etre insensible à la moindre caresse ?
 Autrefois jeune, ardent, de vous j'étois aimé :
 Aujourd'hui je ne suis qu'un squelette animé...

Ah ! si vos yeux voyoient mon teint livide &
 blême,

Vous diriez : est-ce là cet Abeilard que j'aime ?
 Cet Amant, cet Epoux pour qui je brûle encor,
 Et de qui j'estimois l'amour plus qu'un trésor....

184 ÉPITRE D'ABEILARD

Cessez donc de brûler pour un peu de poussière.
Héloïse; à Dieu seul doit aspirer de plaire.

Vos soupirs & vos vœux doivent être pour lui;

Servez-le toujours bien, il sera votre appui.

Si, par votre sçavoir, la France vous contemple,

Que votre piété soit pour elle un exemple;

Pour ne point succomber à la tentation,

Faites-vous un rempart de la Religion;

Des malheureux mortels c'est la consolatrice:

Plus vous la cultivez, plus vous fuyez le vice;

Le cœur est moins troublé lorsque l'on suit ses
loix;

Du Dieu que nous servons elle emprunte la voix.

Hélas! si dans ces tems de plaisir & de crime,

Où notre passion nous sembloit légitime,

Loin de livrer nos cœurs à nos sensations,

Je vous avois donné de pareilles leçons. . . .

Nous jouirions encor de ces transports aimables

Que l'Hymen & l'Amour rendent inépuisables;

Je n'aurois point cessé d'être ce que j'étois,

Et des plus tendres feux pour vous je brûlerois. . . .

Le Ciel s'est irrité de notre flâme impure:

Il nous en a punis! Subissons, sans murmure,

Nos peines, nos tourmens; trop heureux d'ex-
pier

Nos funestes erreurs à force de prier!

Imitez Abeilard, Héloïse; & votre âme

Ne s'occupera plus d'une inutile flâme.

Vous avez des devoirs si sacrés à remplir,

Qu'ils échauffent le cœur bien loin de l'amollir.

Héloïse,

Héloïse, armez-vous de la Philosophie.

Il n'est pas un moment dans cette courte vie,
Que nous devons passer sans le donner à Dieu.
Quelqu'endroit qu'on habite, il est bon en tout
lieu.

Nous avons, Héloïse, éprouvés sa clémence,
Qu'il voie, dans nos cœurs, notre reconnoissance.
Prosternés humblement au pied des saints Au-
tels.

Adressons-lui nos vœux pour ces foibles mortels,
De qui le cœur épris d'une amoureuse yvresse,
Ne pense qu'aux plaisirs que donne une maîtresse.
S'ils sçavoient, ces mortels, que ces plaisirs sont
faux,

Qu'ils avancent leurs jours, qu'ils creusent leurs
tombeaux,

S'abandonneroient-ils aux excès de la table,
Aux appas de l'Amour, leur perte inévitable !
Héloïse, Dieu seul deviendrait leur espoir ;
Et la Sagesse alors reprendrait son pouvoir
Sur ces cœurs affoiblis par trop de jouissance ;
Et pour qui Dieu suspend encore sa vengeance.
Lorsque dans le devoir l'homme veut bien ren-
trer,

De sa bonté suprême il peut tout espérer.
Nous sommes ces mortels, Héloïse, & notre heure
De faire pénitence est dans cette demeure.
Nous y devons avoir l'esprit rempli des vœux
Que nous avons formés pour des jours plus heu-
reux.

186 ÉPITRE D'ABEILARD

Nous possédons ces jours de repos & de calme,
De nos Saints travaillons à mériter la palme ;
Ils étoient comme nous des pécheurs, des mortels ;

Ils ont, par leurs vertus, obtenus des Autels ;
Le Saint-Esprit sur eux répandoit ses lumières ;
Ils ont fléchis le Ciel par d'ardentes prières. . . .
Ne vivons désormais que dans ces sentimens
Qu'Abeilard vous souhaite, hélas ! depuis long-tems.

Ainsi donc, Héloïse, au lieu de cette flâme
Qui captive vos sens & maîtrise votre âme,
Que l'amour de Dieu seul regne dans votre cœur ;
Vous jouirez alors de ce parfait bonheur,
Qu'aux mortels affligés il procure sans cesse.
Dieu veut le repentir de la moindre foiblesse.
Résignez-vous à lui dans ces cruels momens,
Où le profane Amour s'insinue en vos sens.
Sur votre état actuel quelques soient vos alarmes,
Implorez & priez, n'épargnez pas vos larmes ;
Un cœur pur, Héloïse, est à ses yeux divins,
L'hommage le plus grand qu'il reçoit des humains.

Parmi vos Sœurs, je crois vous voir, Héloïse,
Ange,
Entonner, avec joie, un hymne à sa louange,
Les célestes Esprits se mêler à vos chants,
Et former des accords aussi beaux que touchans ;
Je crois voir l'Esprit Saint pénétrer dans votre
âme,
Emblâser votre cœur de la plus pure flâme ! . . .

C'est alors qu'Abeilard voudroit être avec vous...
Comme un Frère , un Ami , mais non plus comme
Epoux.

J'y passerois des jours plus heureux , plus tran-
quiles.

Dans ces affreux déserts des Moines indociles
Je ne puis éviter la persécution ;
Mais , où n'est point la paix , point de Religion !
Prière , exemple , vœux , soins , rien ne les arrête :
Le fer & le poison environnent ma tête.
La débauche effrenée , où font leurs cœurs per-
vers ,

En offensant le Ciel étonne l'Univers.

Frémissez du tableau que je viens de vous peindre :
Entouré de brigands , je serois moins à plaindre....
Chère Héloïse , eh bien ! les yeux baignés de
pleurs ,

J'offre , à mon Dieu , mes maux ; il suspend mes
douleurs :

J'éprouve les bienfaits de sa toute-puissance ;
Et remets en ses mains le soin de ma vengeance.

Le Ciel , vous le sçavez , protège l'innocent ;
Il le comble de biens , en prive le méchant.

Chère Epouse , ces biens sont ma seule espérance :
Heureux si de mes maux ils font la récompense !

Voilà , tendre Héloïse , un sincère récit
Du régime de vie où l'amour m'a réduit.

Ah ! lorsque votre Epoux , des peines qu'il en-
dure ,

Vous fait , dans cette Lettre , une vive peinture ,

188 ÉPITRE D'ABEILARD

Il ne pense qu'à vous, vous faites son tourment....

Je ne puis oublier que je fus votre Amant.

Vos grâces, votre esprit à mes yeux se retracent ;

En vain, dans ces momens, le Ciel, Dieu me
menacent ;

Vos attraits, malgré moi, l'emportent sur mes
sens....

Mais, quelle est cette voix qu'au fond du cœur
j'entends ?

C'est la voix du remords ! c'est ce muet langage

De la Divinité dont profite le Sage....

Le tourment du coupable !... Oui, c'est la voix
du Ciel

Qui retient Abeilard déjà trop criminel....

Je ne dois plus aimer Héloïse !.... Que dis-je ?

Je l'adore !... Ah ! mon Dieu, pardonne ce ver-
tige....

De mes sens égarés cruelle illusion !

Vos Ecrits sur mon cœur font trop d'impression ;

Ne m'écrivez donc plus ; je le demande en grâce.

Dieu tout-puissant, rendez ma prière efficace !

Vos Lettres ne feroient que rallumer un feu

Mal éteint, & qui doit ne brûler que pour Dieu.

Notre âme est son essence, il faut lui rendre en-
tière.

Chère Epouse, telle est ma volonté dernière.

Vous êtes, je le sçais, plus à plaindre que moi ;

Esclave de vos sens, ils vous font tous la loi,

Les veilles, la prière, éteignent leur empire ;

Eh ! c'est peu pour un cœur qui pour Dieu seul
souponne.

Si pour moi vous avez quelques restes d'amour ;
 Aussi-tôt qu'Abeilard ne verra plus le jour,
 Car enfin à mes maux il faut que je succombe ,
 Souffrez qu'au Paraclet on me creuse une tombe.
 Si la mort après moi vient vous fermer les yeux ,
 Que le même tombeau nous renferme tous deux.
 Hélas ! quand vous viendrez à votre heure der-
 nière ,

Mes os seront alors convertis en poussière :
 Heureux, si notre exemple, aux mortels cor-
 rompus ,

Change leurs passions en autant de vertus.

Puisse notre Epitaphe en ces mots être écrite :

« Ci gissent deux Epoux, Héloïse, Abeilard.
 » Ils furent malheureux ; Passant ; plains leur
 » conduite ;
 » Et sur eux, de pitié, jette un tendre regard.
 » Mais si ton œil avide assez près les contemple ,
 » Réfléchis mûrement sur leurs maux inouïs ;
 » C'est l'Amour & l'Hymen qui les ont seuls pro-
 » duits ;
 » Et tout en les plaignant ne suis point leur exem-
 » ple ».

ABEILARD.





ÉPIÔTRE

D'HÉLOÏSE A ABEILARD,

*Imitée de POPE, par M. SAURIN, de
l'Académie Française.*

SAINÔT asyle, où du monde abjurant les attraits,
 Mon cœur crut retrouver l'innocence & la paix ;
 Thébaïde profonde, où l'âme détrompée,
 Fuit les terrestres biens pour des biens plus parfaits.
 Que d'un soin différent mon âme est occupée ! ...
 Cher & fatal Amant, cette Lettre est de toi,
 Cette Lettre... Ma bouche y vôle malgré moi ;
 Pardonne, Dieu jaloux, Abeilard l'a tracée,
 C'est son nom que j'y baïse en l'arrosant de pleurs ;
 O mon cher Abeilard, j'y lis tous nos malheurs !
 Mes larmes l'ont déjà presque toute effacée :
 O souvenir fatal d'un bonheur qui n'est plus !
 Momens délicieux, & pour jamais perdus,
 Où l'Amour dans tes bras... J'en fis mon Dieu
 suprême
 Pour toi j'oubliai tout ; tout jusques au Ciel même ;
 Ce Ciel que je perdois, je le trouvois en toi.
 On vouloit que l'Hymen nous foumit à sa loi ;
 L'Amour à son aspect développant ses aïles,
 Eut bien-tôt loin de nous emporté ses faveurs ;
 Ah ! qu'à jamais, disois-je, il regne sur nos cœurs ;

ÉPITRE D'HÉLOÏSE &C. 191

Hymen, ton joug est dur, tes chaînes font crach-
les,

Fort ailleurs tes trésors, tes titres, tes grandeurs;
Aliment des cœurs froids, soutien des âmes vai-
nes,

Valent-ils, des Amans, les plaisirs & les peines?

Non : l'Univers entier disparoît à leurs yeux,

Habitans de la terre, ils jouissent des Cieux.

Bonheur, hélas, trop court ! souvenir qui me
tue !

Dieu ! quel spectacle s'offre à mon âme éperdue ?

Abeilard nud, sanglant. . . Arrêtez, inhumains,

Si son crime est d'aimer, je suis la plus coupable,

Tournez sur moi ce fer. . . Hélas ! mes cris sont
vains,

C'en est fait. . . O douleur ! ô perte irréparable !

Malheureuse Héloïse ! Abeilard est vivant,

Il n'est point infidèle, & tu n'as plus d'Amant.

A des tourmens sans fin, je me vis condam-
née :

Tu devins mon tyran en perdant ton amour ;

Le mien s'en augmenta : rappelle-toi ce jour,

Ce jour, où, par toi-même, à l'Autel entraînée,

Victime d'un Amour impuissant & jaloux,

Le cœur rempli de toi, je pris Dieu pour Epoux,

Ma main porta le voile à mes lèvres tremblantes,

Du flambeau sur l'Autel je vis le jour pâlir,

Le Temple s'ébranla : sous ces voûtes croulantes

Je crus le Ciel vengeur prêt à m'ensevelir :

Au Dieu de vérité ma bouche étoit mentir.

192 ÉPÔTRE D'HÉLOÏSE

Moi, son Epouse! hélas! c'est ainsi qu'on me
nomme!

Malheureuse, ah! tu n'es que l'esclave d'un
homme:

Tu vins bien-tôt après m'apporter tes adieux;
Tu me quittois, & moi, seule avec ton image,
Seule avec mes regrets, je restai dans ces lieux,
Dont l'aspect effrayant, dont le site sauvage
Plaisoit à ma douleur en attristant mes yeux.

D'effroyables rochers, pendans sur un abîme,
Des pins & des cyprès qui couronnent leur cîme,
Un torrent, à grand bruit, roulant du haut des
monts,

Et mêlant le fracas de son onde écumante
Au sourd mugissement des sombres Aquilons,
Voilà quel est l'asyle où gémit ton Amante:
La Piété, dit-on, y trouve le bonheur;
C'est là que des humains elle fuit les approches.
Hélas! je n'ai trouvé dans ces lieux que l'hor-
reur,

Que l'affreux désespoir assis entre ces roches,
De l'abîme à ses pieds mesurant la hauteur.

Tu vois mon sort, tu vois qu'Héloïse éperdue,
Loin de toi se consume en t'appellant en vain;
Ne sois point sans pitié, rends-lui du moins ta
vue;

Viens, qu'Abeilard encor repose dans mon sein;
Viens, que ma bouche encor, sur ta bouche ado-
rée,

Retrouve ce poison dont je fus enivrée;

Preſſe-moi ſur ton cœur , ferre-moi dans tes bras ,
Trompe enfin mes deſirs , ſi tu ne les ſens pas ;
Laiſſe le ſoin du reſte à mon âme égarée.

Que diſ-je ? Ah ! viens plutôt me deſſiller les
yeux ,

Viens remettre mes pas dans la route des Cieux ;
Viens apprendre à mon cœur , trop plein de ce
qu'il aime ,

A renoncer au monde & ſur-tout à toi-même :
Qui t'arrête ? l'Amour eſt pour toi ſans flambeau :
Que crains-tu près de moi ? Quel péril te menace ?
La vigne , en ſ'attachant au bois mort qu'elle em-
braſſe ,

Fait-elle reverdir ce ſtérile rameau ?

Ta foibleſſe eſt ta force , & la victoire eſt ſûre ,
La Grâce , en toi , n'a point à dompter la Nature ;
Le repos de ton cœur eſt trop bien affermi :

Viens donc , ô mon Epoux , mon Père , mon
Ami....

Inſenſée , à quels vœux j'abandonne mon âme !
Si ton image ſeule y nourrit tant de flâme ,
Si cette Lettre y jette un ſi grand trouble , hélas !
Que feroit ta préſence ? ... Ah ! ne m'écoute pas ,
Prive-moi pour jamais d'une ſi chère vue.
Pour jamais ! ... Quoi ! toujours incertaine en
mes vœux ,

Sans ceſſe , de remords , de deſirs combattue ,
Ne pourrai-je du moins ſavoir ce que je veux ?

O mille fois heureuſe une Vierge ſacrée ,
Lorſqu'ignorant le monde , & du monde ignorée ,

194 ÉPITRE D'HÉLOÏSE

Conduite par la Grâce en cet asyle obscur ,
Elle présente à Dieu l'offrande d'un cœur pur ,
Des soins qui lui sont chers, tout le jour occupée,
Sa paupière, la nuit, de pleurs n'est point trem-
pée :

La vapeur du sommeil y coule sans efforts ,
Ses songes ne font point les enfans du remord ,
Sa voix chante de Dieu les merveilles antiques ;
Et, quand son sacrifice est enfin consommé ,
Elle voit s'entr'ouvrir les célestes portiques ,
Et yôle dans le sein d'un Epoux bien aimé :

Mais d'un profane amour, moi qui, triste vic-
time,

Eus pour vocation l'impuissance du crime ;
Moi, qu'avec ton image, un Dieu vengeur pour-
fuit,

Jouet d'un vain desir, en proie à mille alarmes,
J'appelle vainement le sommeil qui me fuit,
Aux pieds du Crucifix, que je baigne de larmes,
Je lui demande, en vain, de m'arracher à toi,
Je te trouve toujours entre le Ciel & moi. . . .

Qu'entends je? Quelle voix? . . . On m'appelle. . . .

Héloïse!

Qui prononce mon nom dans ces lieux où tout
dort?

Une autre fois, déjà, dans mon âme surprise,
Cette voix a porté les accès de la mort. †

J'errois, pendant la nuit, sous ces voûtes funè-
bres,

Où, mêlant un jour pâle à d'affreuses ténèbres,

La lueur d'une lampe éclaire des tombeaux :
 Dans ce muet séjour de la froide épouvante ,
 Je conjurois la mort de terminer mes maux :
 J'embrassois une tombe , il en sortit ces mots :
 « Viens , chère & triste Sœur ; viens , malheu-
 » reuse Amante :

» Tes vœux sont exaucés , & ta place est ici ;
 » Tu ne nourriras plus un dévorant souci.
 » C'est sous ces marbres froids que le repos habite.
 » Jadis , le cœur en proie au trouble qui t'agite,
 » Je n'ai trouvé la paix qu'en ce sombre séjour :
 » Un long silence y regne & fait taire les plaintes ,
 » La Superstition y dépose ses craintes ;
 » Car ce Dieu qu'on nous peint terrible & sans
 » retour ,
 » Plus indulgent que l'homme , & Juge moins
 » sévère ,
 » Pardonne à la foiblesse , & ne punit qu'en père ».

Je viens , ma Sœur , je viens , j'obéis à ta voix :
 Et toi , cher Abeilard , pour la dernière fois ,
 Viens voir ton Héloïse , & recevoir son âme ;
 Contemple sans danger cet objet de ta flâme ,
 Sous la main de la Mort vois ses traits se flétrir ,
 Enseigne à ton Amante , apprends d'elle à mourir.
 Vois de son teint , déjà , les couleurs effacées ;
 Ses yeux d'ombres couverts , & ses lèvres gla-
 cées....

O mort , terrible mort ! par toi seule éclairé ,
 L'homme voit le néant de tout ce qui l'attache.
 Jouet des passions , par elles égaré ,

196 ÉPITRE D'HÉLOÏSE &c.

Leur voile est sous ses yeux, ton bras puissamment l'arrache

De nos vœux insensés, hélas ! quels sont les fruits ?

Après de courts plaisirs & de trop longs ennuis,
Un sommeil éternel ferme notre paupière ;
Nos vains projets & nous, tout rentre en la poussière.

Que de tes jours le Ciel protège le flambeau ;
Mais lorsqu'ils s'éteindront, que le même tombeau

Réunisse Abeilard avec son Héloïse.

Qu'on y grave nos noms : il suffit qu'on les lise.
Si, dans ces tristes lieux, par l'Amour amenés,
Quelques Amans un jour y visitent nos cendres,
Courbés sur notre marbre & les fronts inclinés ;
Ah ! diront-ils, baignés de larmes les plus tendres !

Puissions-nous, en aimant, être plus fortunés !

HÉLOÏSE.



SCÈNES

EXTRAITES

D'HÉLOÏSE

ET

ABEILARD,

PIÈCE DRAMATIQUE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

*Par M. GUY S, de l'Académie de
Marseille.*



AVERTISSEMENT.

LE Drame, où nous avons puisé les Scènes suivantes, a paru en 1752. Si M. Guys ne s'étoit point tant écarté de la vraisemblance, & qu'il eût suivi plus fidèlement, dans la composition de son Drame, l'Histoire que tout le monde sçait des Amours d'Abelard & d'Héloïse, nous nous serions moins bornés dans notre Extrait. Nous sçavons que tout Auteury est souvent forcé pour le nœud & l'intrigue d'une pièce quelconque, & qu'il en a même la liberté, quand le sujet qu'il a choisi manque absolument d'intérêt. Ce Drame, en général, renferme des beautés de détails qui font honneur à M. Guys, connu avantageusement dans la République des Lettres : les Scènes que nous rapportons sont les deux dernières de son Poëme ; pour les rendre plus intéressantes, nous avons cru pouvoir faire quelques changemens à celle qui les précède.





TENDRES ADIEUX
D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.



Il faut supposer qu'un Ami d'ABEILARD vient annoncer à HÉLOÏSE la fâcheuse nouvelle de l'horrible accident arrivé à son Epoux.

HÉLOÏSE, UN AMI D'ABEILARD.

L'AMI D'ABEILARD.

QUEL attentat affreux ! Quel funeste destin ! Dans ce monde, Héloïse, il n'est rien de certain... Vous n'avez plus d'Epoux. . . . Que vous êtes à plaindre ! . . .

HÉLOÏSE, *tremblante.*

Que m'apprenez-vous ? ... Ciel !

L'AMI D'ABEILARD.

'Il n'est plus tems de seindre....

Abeilard....

HÉLOÏSE, *avec effroi.*

Il est mort ! dites-moi par quels coups ?

L'AMI D'ABEILARD.

Il n'est pas mort pour lui ; mais il est mort pour vous.

HÉLOÏSE, *étonnée.*

Quel est donc ce mystère ? . . . & que voulez-vous dire ? ...

L'AMI D'ABEILARD.

On a détruit en lui l'homme sans le détruire....

Tendre Héloïse ! ... enfin , pour vous parler sans fard ,

Il est mort sans mourir.... il est vivant sans vivre....

Abeilard n'est plus homme.... il n'est plus qu'Abeilard....

HÉLOÏSE, *que les larmes suffoquent.*

Je me meurs....

L'AMI D'ABEILARD.

Ses sanglots m'empêchent de poursuivre....

Je ne puis voir couler des pleurs de si beaux yeux.

HÉLOÏSE *seule , toute éplorée.*

Puis-je jamais survivre à ma douleur mortelle....

Cher Epoux , c'est donc là le précipice affreux

Qu'a creusé sous tes pas mon amour malheureux !

Les regrets , la douleur , une honte éternelle ,

Peut-être même encor ta mort ;

Mais une mort effroyable & cruelle ,

Vont être désormais ton sort !

Voilà la triste dot que t'apporte Héloïse !

Oui ; c'est moi seule , hélas ! qui fait tous tes malheurs ,

N'en cherche point la cause ailleurs....

Lorsqu'à te voir mon oncle m'eut soumise ,

C'est moi qui , la première , égarant ta raison ,

De l'Amour , en ton sein , ai versé le poison !

C'est moi , qui , me prêtant aux plus tendres maximes ;

Ai pris plaisir d'entretenir ces feux

Qui rendent les Amans heureux ,

Mais que le Ciel traite d'illégitimes.

J'ai contre toi fait servir mes appas ,
Tristes dons , dont le Ciel en m'ornant m'a punie ;
Par des liens secrets , j'ai voulu t'être unie.
J'ai tout fait , en un mot , pour hâter ton trépas.

Ce souvenir me déconcerte ! ...

Cherchons , pour nous cacher , quelques lieux
inconnus ,

Quelque antre obscur dans un isle déserte ,
Où mon nom ni le tien ne soient point parvenus.

Fuyons le monde.... Oui, je ne verrai plus
Mes crimes, ni les Cieux, ni tes maux, ni ma perte.
Et je vais... Mais que vois-je ! Abeilard est-ce vous ?

A B E I L A R D.

Le reconnoissez-vous encore
Cet objet malheureux du céleste courroux ,
Ce vil rebut que tout le monde abhorre ?

H É L O I S E.

Epargnez-vous ce titre détesté.
N'êtes-vous pas toujours cet Abeilard aimable ,
Cet homme par-tout respecté ?

A B E I L A R D.

Au nombre des mortels je ne suis plus compté.
Allez ; fuyez un misérable.

J'ai trop vécu.

H É L O I S E.

Respectez vos vertus.

Vivez.

A B E I L A R D.

Vous ignorez mon destin déplorable.

H É L O I S E.

Non.... Je sçais tout.

A B E I L A R D.

Ne me voyez donc plus.

H É L O I S E.

Un semblable discours vous offense & m'outrage.
Mes barbares parens l'avoient ainsi pensé.

Ils ont cru que rampant sous un vil esclavage,
J'étois des passions le jouet infensé ;

Et que courant après un spécieux phantôme ,
Mon cœur , dans Abeilard , n'avoit cherché qu'un
homme ;

Ils ont cru me punir en vous sacrifiant ;

Mais leur espérance est trompée.

Par le plus foible endroit les cruels m'ont frappée.

Sans m'ôter mon amour , ils m'ôtent mon Amant.

Je ne suis point changée , & lorsque je vous aime ,

Dans vous , cher Abeilard , je n'aime que vous-
même.

S'ils prétendoient en effet me punir

De cet amour qui les irrite ,

Leur fureur devoit vous ravir

Vos vertus & votre mérite ,

Alors j'aurois pu vous haïr.

A B E I L A R D.

O d'un amour parfait effort sublime & rare !

Quel cœur ! j'eusse été trop heureux !

Quoi ! tandis qu'un abîme affreux

Pour jamais de vous me sépare ,

Quand j'éprouve l'horreur du sort le plus barbare,

Quand je deviens à moi-même odieux ,

Vous m'aimez , vous brûlez toujours des mêmes
feux ?

H E L O I S E.

Ah ! que plutôt Héloïse périsse ,
Avant que cet objet qui la sçut enflâmer. . . .

A B E I L A R D.

Arrêtez , Héloïse : il n'est plus tems d'aimer.
Il est tems que sur soi chacun de nous gémissé. . . .

Avant que du Ciel en courroux ,

Le bras sur nous s'appésantisse ,

Cherchons à prévenir les coups ,

Et par nos pleurs désarmons sa justice.

Il commence déjà par nous humilier.

Sa vengeance bientôt va nous sacrifier

Comme de coupables victimes ,

Si nous ne nous hâtons de nous purifier.

Vos malheurs & mes maux sont le fruit de nos
crimes.

Loïn de nous plaindre , il faut les recevoir ,

Et les recevoir avec joie.

Ils sont notre ressource , ils sont l'unique espoir

Que le Ciel quelquefois aux criminels envoie.

Croyez-en Abeilard , & sans temporiser, . . .

Faisons. . . .

H É L O I S E.

Eh bien ! parlez ; que faut-il que je fasse ?

A B E I L A R D.

Par un prompt repentir mériter notre grâce.

Le Ciel est offensé , nous devons l'appaiser.

Aux folles passions asservis l'un & l'autre ,

Nous leur avons , pour nos contentemens ,

Sacrifiés tous nos momens.

Vous faisiez mon bonheur , je travaillois au vôtre ;

Toujours charmés , toujours charmans ,
Chaque jour , chaque instant augmentoient nos
délices.

Ces beaux tems ne font plus. D'affreux événemens
Ont changé ces plaisirs en autant de supplices ,

Qui par de justes châtimens ,

Vengent le Ciel de nos déréglemens.

C'est à nous d'achever cet important ouvrage.

Le monde est cette mer où nous fîmes naufrage :

Vous entendez encor ses fiers mugissemens ;

Nous périrons sous ses flots écumans ,

Si nous ne regagnons au plutôt le rivage.

Fuyons.

H É L O I S E.

Et dans quels lieux dois-je porter mes pas ?

A B E I L A R D.

Après l'ignominie où notre sort nous jette ,

Le Cloître est la seule retraite

Où nous puissions en paix attendre le trépas.

H É L O I S E.

Comment , le cœur brûlé d'une flâme inquiète ,

Oserai-je embrasser le plus saint des états ?

Quoi ! quand mes passions me déclarent la guerre ,

Trouverai-je la paix ailleurs !

Quoi ! leverai-je au Ciel des yeux noyés de pleurs ,

Ces yeux toujours attachés à la terre !

Voile , sacrés Autels , salutaires rigueurs ,

Vœux augustes , retraite austère ,

Etoufferez-vous mes ardeurs ?

Le juste Ciel , toujours terrible en sa colère ,

Lui , qui ne veut de nous qu'un hommage sincère ,

Ecouterait-il les douleurs
D'une victime involontaire ?

Et changeant notre état, changera-t-il nos cœurs ?

ABEILARD.

Oui, le Ciel peut dans nous opérer ces miracles.
Commençons seulement, & bien-tôt ses faveurs
Surmonteront tous les obstacles.

HÉLCISE.

Vous le voulez ?

ABEILARD.

J'ose vous en prier.

Jusqu'ici l'Univers, témoin de nos tendresses,
A connu nos erreurs, a compté nos foibleffes ;
Après l'avoir séduit, il faut l'édifier.

HÉLOÏSE.

Allons donc nous sacrifier.

ABEILARD.

Que de vertus ! Reçois ce sacrifice ,
O Ciel ! & puisse-tu nous devenir propice !
Adieu ; voici l'instant qui va nous séparer.

HÉLOÏSE.

Hélas !

ABEILARD.

J'entends votre cœur soupirer.

En ces derniers momens soyez plus magnanime ;

Et par l'effort d'une vertu sublime ,

Montrez qu'on peut, sans murmurer ,

Quitter tout ce qu'on aime , & tout ce qu'on
estime....

Mais moi-même je tremble, & je sens que ma voix.

206 TENDRES ADIEUX &c.

H É L O I S E.

Je vous perds donc ! Au moins , puisqu'encor je
vous vois ,

Soutenez ma vertu chancelante , indécise.

A B E I L A R D.

Le Ciel prendra ce soin , si vous êtes sounise.

Abandonnez-lui tous vos droits.

H É L O I S E.

Ah ! mon cher Abeilard !

A B E I L A R D.

Ah ! ma chère Héloïse !

J'ai prononcé ce nom pour la dernière fois.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux *le Spectacle Historique , les Lettres & Epitres d'Abeilard & d'Héloïse , le Trésor des Almanachs , Etrennes Nationales , Œuvres Dramatiques , & autres Ouvrages du Sieur C* * .* A Paris ,
ce 25 Février 1778.

PIDANSAT DE MAIROBERT.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au
Spectacle Historique , du même Auteur.



T A B L E

D E S M A T I È R E S

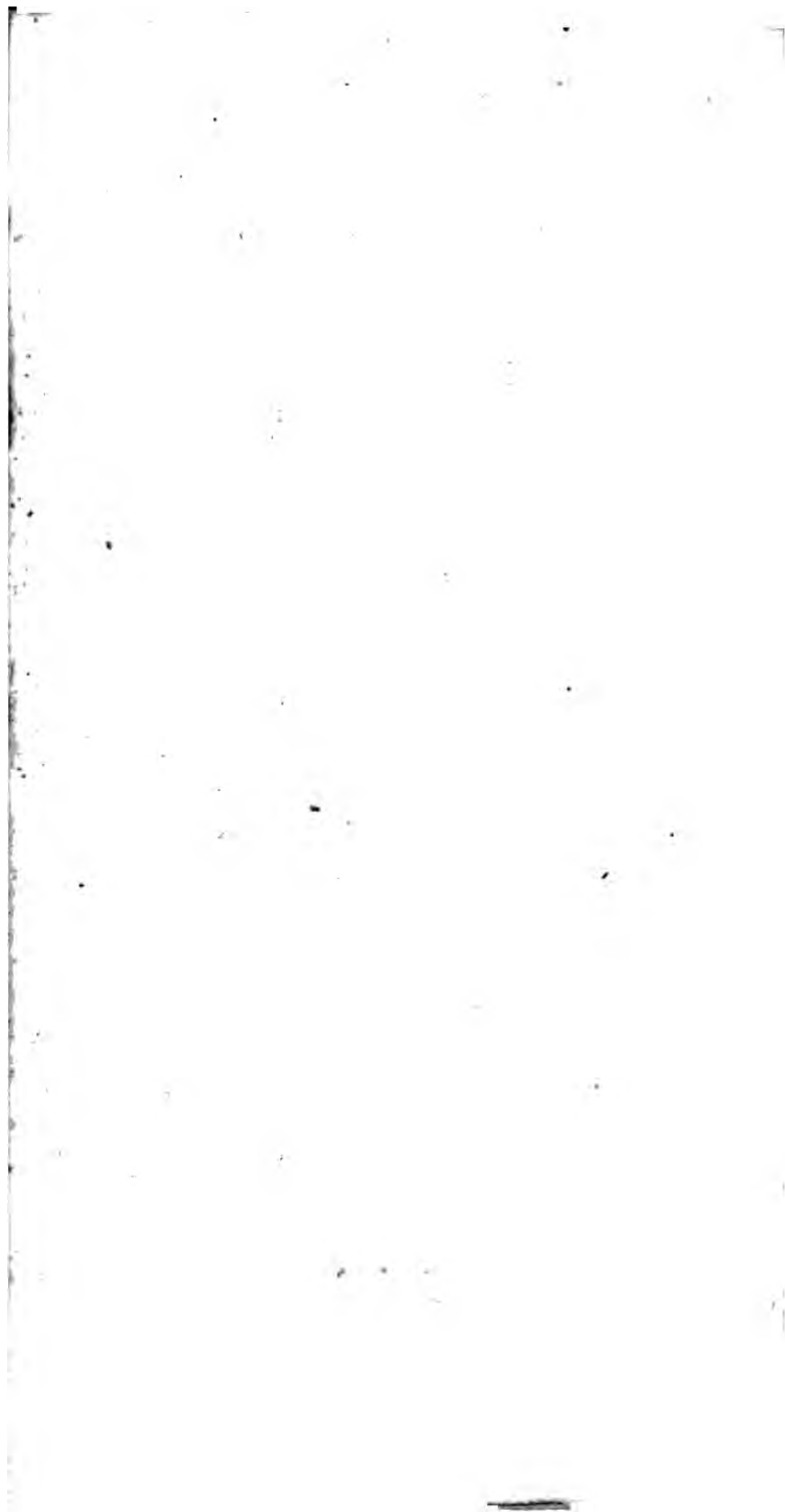
Contenues dans ce Volume.

- L** E T T R E *amoureuse d'Héloïse à Abeilard, traduite de l'Anglois de Pope, précédées d'un Avis, & d'un Avant-propos, Pages 1, 2 & 3.*
- Lettre d'Abeilard à Héloïse, traduite librement du Latin, par M. C** , pour servir de Réponse à la Lettre précédente, avec un Sommaire,*
24 & 25
- Épîtres amoureuses d'Héloïse à Abeilard, avec les Réponses d'Abeilard à Héloïse; mises en Vers, d'après la fameuse Lettre de M. Pope, & les Lettres originales Latines,* 51
- Idee des Amours d'Héloïse & d'Abeilard,* 53
- Épître amoureuse d'Héloïse à Abeilard, traduction libre de l'Anglois de Pope, par M. Colardeau, de l'Académie Françoise, avec un Avertissement & un Avant-propos,* 67, 68 & 69
- Fragment d'une Réponse d'Abeilard à Héloïse, par le même,* 85
- Épître d'Abeilard à Héloïse, son Amante & son Epouse, imitée & mise en Vers, par M. C** , d'après la Lettre d'Abeilard, du même, servant de Réponse à celle d'Héloïse par M. Pope, avec un Avertissemens & un Avant-propos, 91, 93 & 95*

208 TABLE DES MATIÈRES.

- Épître d'Héloïse à Abeilard, son Amant, son Epoux, mise en Vers par M. Feutry, d'après la Lettre de M. Pope,* 109
- Épître d'Abeilard à Héloïse, par M. Dorat, pour servir de Réponse à l'Épître précédente, avec un Avertissement,* 126 & 127
- Épître d'Héloïse à Abeilard, imitée de Pope, par M. Mercier, précédée d'un Avertissement,* 140 & 141
- Épître d'Abeilard à Héloïse, par M. Dorat, pour servir de Réponse à l'Épître précédente, avec un Avertissement,* 156 & 157
- Épître d'Héloïse à son Epoux, Abbé de Saint-Gildas de Ruis, par M. G** Dourxigné,* 169
- Épître d'Abeilard à son Epouse, Abbessse du Paraclet, traduite librement en Vers, d'après une des Lettres Latines d'Abeilard à Héloïse, par M. C**, pour servir de Réponse à l'Épître précédente, avec un Avant-propos,* 182 & 183
- Épître d'Héloïse à Abeilard, imitée de Pope, par M. Saurin, de l'Académie Française,* 190
- Tendres adieux d'Héloïse & d'Abeilard, en Vers, de M. Guys, précédés d'un Avertissement,* 198 & 199

Fin de la Table du Tome second.



921016





